Jackie Chan/PM Entertainment/Cannes 98



74

L'ARME FATALE 4

On prend le MEL et on recommence !



SEXCRIMES
L'été sera trash !

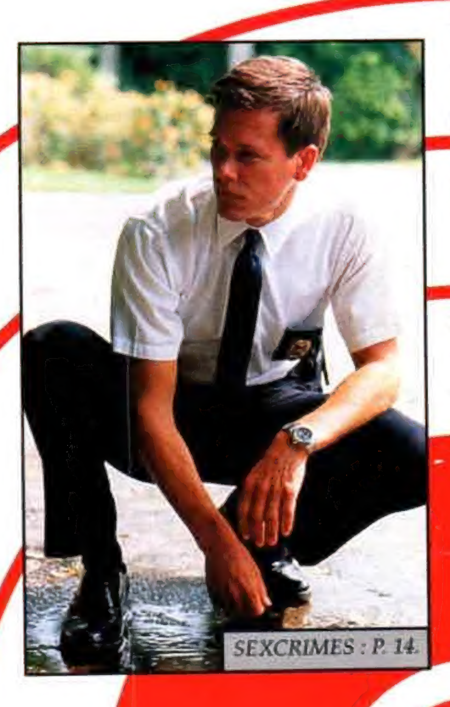
preview :
CHAPEAU MELON ET BOTTES DE CUIR

Espagne : 700 Pts - Suisse : 8 F
Belgique : 180 FB - Canada : 7,25 $
RCI : 2800 CFA

M 3226 - 74 - 25,00 F - RD



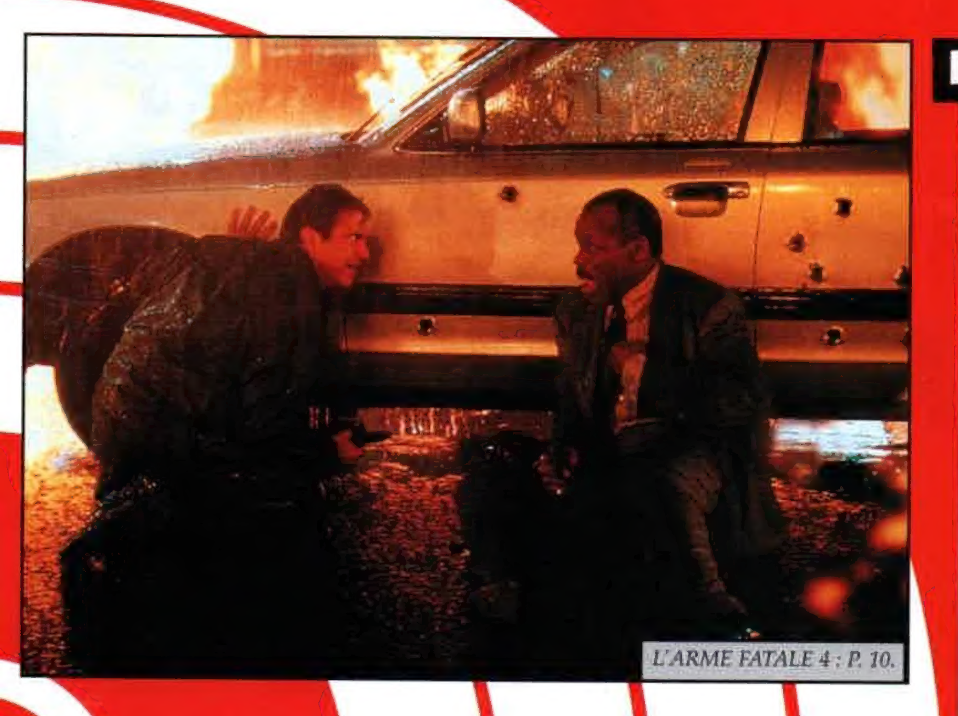
SOMMAIRE


SEXCRIMES : P. 14.


CHAPEAU MELON ET BOTTES DE CUIR : P. 8.

IMPACT, une publication **Jean-Pierre PUTTERS/MAD MOVIES** 4 rue Mansart, 75009 Paris
directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Damien Granger **secrétaire de rédaction** Vincent Guignebert
comité de rédaction Julien Carbon - Rafik Djoumi - Damien Granger - Vincent Guignebert - Jean-Pierre Putters **collaborateurs** John Cartney - Stéphane Derderian - Alexis Dupont-Larvet - Cyrille Giraud - David Martinez - Alexandre Nahon - Gilles Sebah - Jack Tewksbury - Sandra Vo-Anh **correspondant à Los Angeles** Emmanuel Itier
maquette Vincent Guignebert
composition Casquette de toile et sandales de plage **photogravure** Beauclair **impression** SIEP **distribution** NMPP **dépôt légal** juin 1998 **commission paritaire** n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°74** tiré à 60.000 exemplaires
remerciements Catherine Anconina - Denise Breton - Michel Burstein - Cat's - Carole Chomand - DDD Conseils - Françoise Dessaigne - Marie-Laure de Frescheville - Sylvie Forestier - Joëlle François - François Frey - François Guerrar - Fabienne Isnard - Muriel Kintziger - Anne Lara - Fanny Louie - Bruno Maccarone - Aliette Maillard - Elizabeth Meunier - New Tone - Stéphane Ribola - Alexi Rubinovitch - Marc Toullec - Jacques Viallon

ÉDITO


L'ARME FATALE 4 : P. 10.

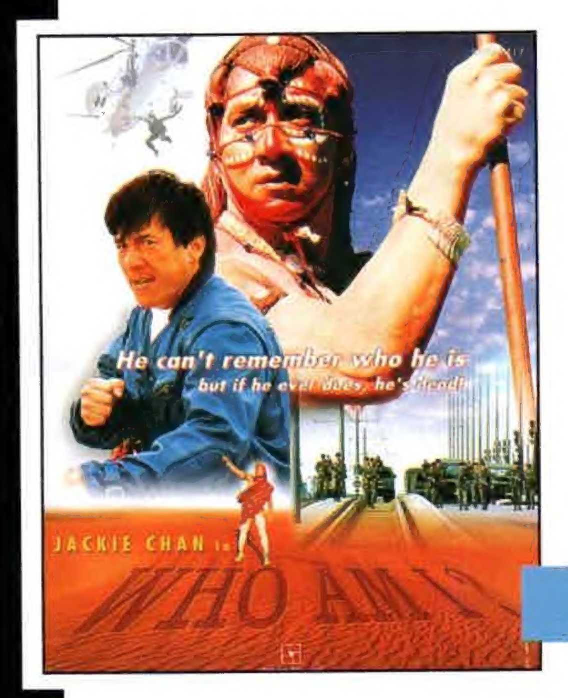

JACKIE CHAN DANS LE BRONX : P. 22.


RESURRECTION MAN : P. 20.

Il y a beaucoup de monde dans les rues de Paris en ce moment. Pour la Fête du Cinéma ? Pas du tout. Des millions de touristes sont venus de tous les pays pour visiter le nouveau Stade de France construit à Saint-Denis, en banlieue parisienne. Un édifice qui accueille la Coupe du Monde, un fléau pour les exploitants qui voient déjà les salles obscures comme un lieu déserté pendant un mois. D'ailleurs, cette année, la Fête du Cinéma est déplacée de début juin aux 8, 9 et 10 juillet. Logique, donc. Pas sûr, puisque ces dates s'inscrivent juste avant la clôture du Mondial 98 (le 12), à moins que les organisateurs espèrent récupérer une partie du public en cas de disqualification de l'équipe de France en quart de finale. C'est pas gagné. Malgré cet événement, de nombreux distributeurs se risquent quand même à exploiter certains films en salles. Beaucoup fait : **Le Suspect Idéal**, **Wishmaster**, **Jackie Chan dans le Bronx**, **An Alan Smithee Film**, **Playing God**... Que des petits films mineurs, des fonds de tiroir qui n'auraient en fait peut-être jamais connu les honneurs du grand écran sans le syndrome du ballon rond. Des films qui dorment sur les étagères depuis quelques temps, comme **Fear**, un thriller que James Foley réalise il y a plus de deux ans, ou **La Piste du Tueur**, un polar qui sort aux Etats-Unis dans l'anonymat. Des films qui n'ont rien du blockbuster mais qui possèdent leurs charmes, leurs qualités, qu'il est bon, pour certains, de voir sur un écran plus grand qu'un téléviseur.

Pour découvrir les nouveaux blockbusters de l'Oncle Sam, justement, il faut attendre fin juillet, à partir du 22 très précisément, date à laquelle sort **L'Arme Fatale 4**. Absents depuis six ans, les inspecteurs Riggs et Murtaugh reviennent pour mettre la pâtée au hong-kongais Jet Li (on a du mal à y croire), méchant de faction dans ce nouvel épisode dont on ne sait pas encore s'il empruntera le ton de la comédie, caractéristique du précédent film ou s'il renouera avec l'esprit plus sérieux des deux premiers. Ensuite, presque un gros film par semaine. Le très attendu **Armageddon** d'abord, nouvelle œuvre de Michael Bay (**Rock**) et rival de **Deep Impact** par son sujet, qui arrive le 5 août. Puis le premier film américain de Kirk Wong (**Gunmen**), **The Big Hit**, une comédie explosive qui sort le mercredi suivant. Et encore **Chapeau Melon et Bottes de Cuir**, adaptation de la célèbre série anglaise par le réalisateur Jeremiah Chechick (**Diabolique**), **Truman Show**, le dernier film de Peter Weir qui risque fort de créer l'événement. Et enfin **Godzilla**, le nouveau mastodonte du duo Emmerich/Devlin, les responsables d'**Independence Day**, qui faisait la clôture du dernier Festival de Cannes, en hors-compétition et qui pour l'instant, déçoit à l'unanimité. Seule major à se risquer à sortir un film «prestigieux» en pleine Coupe du Monde, la *Columbia*, avec **Sexcrimes**, le dernier McNaughton (**Mad Dog and Glory**) dont l'exploitation commence le 24 juin. Une date qui peut paraître risquée, mais qui ne l'est en fait pas tant que ça : **Sexcrimes** est un pur produit d'été. Sous ses allures de série A de grand standing, il offre une intrigue de série B traitée à la manière d'un exploitation movie. Un polar trash, gratuitement jouissif, qui devrait rencontrer un vif succès s'il est accompagné d'une promotion digne de ce nom. **Sexcrimes** s'adresse avant tout aux jeunes en offrant les rôles principaux à des beaux gosses (Matt Dillon et Kevin Bacon) et à deux bombes sexuelles affirmées (Neve Campbell et Denise Richards). Ce sera surtout le seul film «important» de cette période. Bien vu. Un été qui s'annonce donc bien rempli et qui permettra de découvrir quelques films indépendants intéressants, même si on s'attendait plutôt à voir ressortir **A nous la Victoire** !

Damien GRANGER



Jackie goes west

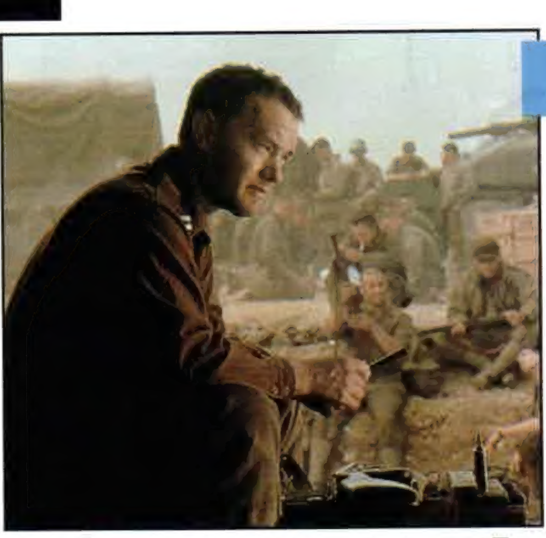
Rien ne semble arrêter Jackie Chan. Malgré son âge avancé (bientôt la cinquantaine), il continue à faire l'acrobate, à tourner film sur film, à sauter d'un immeuble de 21 étages. Après **Mr Nice Guy** de Samo Hung, **Rush Hour**, son premier film américain et son apparition dans **An Alan Smithee Film**, il fait les 400 coups dans **Who Am I**, une production *Golden Harvest* que réalise Benny Chan, remarqué pour son premier film, **Big Bullet**. L'histoire s'inspire d'un vieux projet de Jackie, **Lion Goes West**, une idée que son ami Samo Hung lui «vole» pour le sixième **Once Upon a Time in China**. Seul survivant d'un commando envoyé en Afrique pour y subtiliser une nouvelle arme très puissante, il est recueilli par des autochtones qui le surnomment «Who am I», les seuls mots qui sortent de la bouche de Jackie, devenu amnésique. Lorsqu'il rejoint la civilisation, son seul but est de retrouver son identité et le traître qui les a vendus et a causé la mort de toute son équipe. Cascades, bagarres et pirouettes en tout genre sont à prévoir pour ce film se déroulant en Afrique, en Malaisie et en Hollande, signe du désir de l'acteur de faire décoller une bonne fois pour toutes sa carrière internationale. ■

EXPRESSO

■ par Damien GRANGER ■

Le jour le plus long

Steven Spielberg passe définitivement à la vitesse supérieure. A peine a-t-il sorti un film qu'un autre se profile déjà à l'horizon. Celui qui, précédemment, prenait le temps de mûrir ses projets, qui tournait un film tous les trois ans, change de tactique et ne connaît plus le repos. Chez *Dreamworks*, la nouvelle règle d'or semble être de multiplier les tournages. Une règle qui n'échappe pas au big boss, puisque depuis octobre dernier se sont succédé **Le Monde Perdu** et son T-Rex lâché en plein San Diego puis **Amistad** et ses esclaves mutins. Avec **Saving Private Ryan**, le wonder boy s'attaque au drame parfumé de Seconde Guerre Mondiale. L'action se déroule sur les plages de Normandie le 6 juin 1944, le fameux Jour J du débarquement des Américains sur nos côtes. Des soldats attendus par des millions d'habitants qui viennent délivrer une Europe en ruine, chasser les occupants. Pour Steven Spielberg, **Saving Private Ryan** relate l'héroïsme et le sacrifice de quelques soldats formant un détachement chargé de retrouver et de mettre en lieu sûr le gradé James Ryan (Matt Damon). A la tête de cette troupe, le Capitaine John Miller (Tom Hanks) doit infiltrer les troupes ennemies. Une mission périlleuse ? Pire. Pour le Capitaine Miller, c'est une mission kamikaze, totalement suicidaire. A tel point qu'il en arrive à remettre les ordres en question : un seul homme vaut-il la peine d'en sacrifier huit autres ? Pourquoi la vie de cet officier est-elle plus importante que celle des soldats ? Aux côtés de Tom Hanks et Matt Damon, Tom Sizemore, Edward Burns, Adam Goldberg et Jeremy Davies pointent à l'appel de cette co-production *Dreamworks/Paramount Pictures* qui devrait sortir chez nous en fin d'année.


■ *Tom Hanks dans SAVING PRIVATE RYAN* ■


■ *Le débarquement des alliés vu par Steven Spielberg* ■

EXPRESSIMO

● Toujours pas de titre pour le nouveau **James Bond**, 19ème du nom. Neal Purvis et Robert Wade, les deux scénaristes de **L'Age de Vivre** de Peter Medak et d'une bio sur Brian Jones, le guitariste des Rolling Stones, planchent actuellement sur les nouvelles aventures de l'agent secret préféré de la Reine. Pierce Brosnan reprendra le rôle pour la troisième fois consécutive. On parle également du retour de Michelle Yeoh dans le rôle de l'agent Wai Lin. Des rumeurs persistantes laissent à penser que Robert Carlyle (**Trainspotting**, **The Full Monty**) pourrait camper le méchant de service. Le réalisateur reste encore à définir bien que Peter Medak (**Romeo is Bleeding**, **La Mutante 2**) ait été envisagé. A suivre...

● Macaulay Culkin, l'enfant terrible des deux premiers **Maman J'ai Raté l'Avion**, dans lesquels il se débarrassait de cambrioleurs maladroits à l'aide de coups de casserole en pleine poire, a maintenant 17 ans. Il est donc temps pour lui de passer à des choses plus sérieuses et c'est exactement ce qu'il fait. Il sera un tueur homosexuel dans **Disco Bloodbath** avant de rejoindre les plateaux de **The Body Piercer**, une sombre histoire de ménage à trois dans laquelle il sera à nouveau un tueur mal embouché aux côtés de Stephen Dorff. Le verra-t-on un jour dans **Maman, J'ai mal Tourné**, c'est la question...

● Avant d'endosser la cape de Superman, Nicolas Cage sera un détective employé par une veuve découvrant des films snuff dans les affaires de feu son mari. A Nicolas Cage de démanteler le réseau, assisté de Joaquin Phoenix, qui remplace Mark Wahlberg, initialement prévu pour ce rôle de guide touristique faisant découvrir au privé les coins les plus sordides de la ville. C'est Joel Schumacher (**Chute Libre**) qui réalise ce **8mm** d'après un scénario d'Andrew Kevin Walker (**Seven**) et dont le tournage s'étend de New York à Los Angeles en passant par Miami.

● Après **L'Idéaliste**, Francis Ford Coppola s'attelle déjà à un nouveau projet, plus conséquent. Il s'agit de **Roman Gladiators** qui décrira le mode de vie, combats de gladiateurs et orgies à l'appui, de ses ancêtres italiens. Le grand retour du péplum ?

● Absent des écrans depuis **Serial Mom**, le subversif John Waters revient avec **Pecker**, l'histoire insolite d'un fameux photographe américain surnommé «Pecker» dans son enfance à cause de sa façon de picorer les aliments ! Avec Edward Furlong (**Terminator 2**) et Christina Ricci (**La Famille Addams**). Va-t-on retrouver le réalisateur de **Desperate Living**, ou celui, plus assagi, de **Cry Baby** ?

● Ashok Armitraj et Andrew Stevens (un acteur habitué des productions Corman qui s'est fait une réputation en jouant dans les quatre **Night Eyes**, des thrillers cochons de seconde zone) ont produit les derniers films de Michael Dudikoff et Jim Wynorski. Surprise, ils financeront aussi le prochain Abel Ferrara, **Our Christmas** ! Pourtant, tout sépare le réalisateur torturé de **Bad Lieutenant** de ces producteurs qui construisent leurs films sur le même schéma : «meurtre et adultère sous le soleil de la Californie». Co-écrit par Abel Ferrara et Christ Zois, un psychologue qui lui avait déjà filé un coup de main sur **Blackout**, **Our Christmas** s'inspire d'une histoire vraie, celle d'une femme qui se bat pour délivrer son mari, un dealer de drogue kidnappé le soir de Noël. Espérons juste que ça ne ressemble pas à un *Hollywood Night*.

● Mark Wahlberg a la cote en ce moment. Acteur de films X bien membré dans **Boogie Nights**, tueur professionnel dans **The Big Hit**, psychopathe amoureux dans **Fear**, l'ancien raper connu sous le nom de Marky Mark sera la tête d'affiche du nouveau film de James Gray (**Little Odessa**), **The Yards**, aux côtés de James Caan, Charlize Theron (**L'Associé du Diable**) et Joaquim Phoenix. A sa sortie de prison, Leo Handler n'a qu'une envie : suivre le droit chemin. Lorsqu'il décroche un poste dans l'entreprise ferroviaire de son oncle, il croit bien s'être écarté des ennuis pour de bon. Jusqu'au jour où il se retrouve entraîné dans une affaire illicite liée à son job.

● Le prochain film de Robert Altman sera **Cookie's Fortune**, une comédie noire dans laquelle l'enquête menée sur la mort de Jewell Mae «Cookie» Orcutt, femme respectée d'une petite ville du sud des Etats-Unis, déterre les secrets les plus sombres de chacun de ses habitants. Glenn Close, Julianne Moore, Charles Dutton, Liv Tyler, Ned Beatty, Patricia Neal et Lyle Lovett seront de la partie. Parallèlement, il développe **Amos and Andy** avec Harry Belafonte pour MGM et prépare **More Short Cuts**, la suite de... **Short Cuts**.

● Depuis le succès de **L.A. Confidential**, tout le monde s'intéresse aux écrits du romancier James Ellroy. David Fincher le premier. Mais ce n'est finalement pas «The Night Watchman» que le réalisateur de **Seven** puis du très décevant **The Game** adaptera au cinéma, mais «Le Dahlia Noir», une sombre histoire de meurtre qui se déroule dans les années 40 et qui suit la descente aux enfers de deux flics enquêtant sur la découverte d'un corps de jeune femme sectionné en deux. Fincher devrait réaliser le film en noir et blanc.

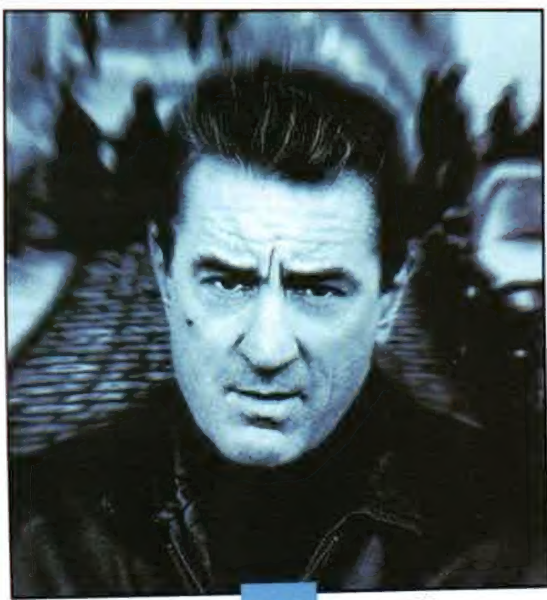
Indiana Jones et les pirates



■ *Harrison Ford & Anne Heche dans SIX DAYS, SEVEN NIGHTS* ■

Ça faisait longtemps qu'on n'entendait plus parler d'Ivan Reitman. Depuis **Junior** en fait, qui concluait sa trilogie de comédies indigestes avec Arnold Schwarzenegger, inaugurée avec **Jumeaux** et poursuivie avec **Un Flic à la Maternelle**. Pour **Six Days, Seven Nights**, Reitman s'essaie à la comédie d'aventure teintée de romance et change de héros en débauchant l'ancien Indiana Jones Harrison Ford auquel il confie le rôle de Quinn Harris, un pilote professionnel trimballant de la marchandise d'île en île dans son coucou. Quinn Harris éprouve une haine viscérale envers les touristes, qu'il refuse de transporter. Pourtant, quand Robin Monroe, une journaliste new-yorkaise en vacances avec son fiancé, est contrainte de se rendre à Tahiti pour son travail, Quinn fait une entorse à son règlement et l'invite à bord. Une tempête les oblige à se poser d'urgence sur une île déserte. Un accident qui les rapproche l'un de l'autre et les force à s'unir contre une bande de pirates modernes en vadrouille dans la région. Avec **Six Days, Seven Nights**, Ford renoue avec la grande aventure, et laisse au placard son costume de vieux réac qu'il avait pourtant pris l'habitude d'endosser (**Jeux de Guerre**, **Air Force One**, **Ennemis Rapprochés**...). Pour lui tenir tête, Anne Heche (**Volcano**) prête ses traits à la journaliste Robin Monroe et David ***Friends*** Schwimmer joue le rôle du fiancé abandonné. A découvrir le 26 août prochain.

Le dernier samouraï ?



■ *Robert De Niro dans RONIN* ■

Sur un sujet similaire au **Mission : Impossible** de Brian De Palma, John Frankenheimer (**Le Train**, **French Connection 2**) réalise **Ronin**, un film d'espionnage lui aussi peu avare en scènes d'action. Amitié, trahison, documents secrets égarés... Tout y est, y compris Jean Reno, la nouvelle mascotte française d'Hollywood. Une équipe composée de soldats de la Guerre Froide et d'agents secrets venus des quatre coins du globe est mise en place par un mystérieux inconnu dans le but de retrouver une mallette contenant des documents d'une grande importance. A la tête de cette équipe de «ronins» modernes (un ronin est un samouraï errant en quête d'aventures), on retrouve Robert De Niro, entouré pour l'occasion de Natascha McElhone (**Ennemis Rapprochés**), Stellan Skarsgard (**Will Hunting**), Jonathan Pryce (**Brazil**, **Demain ne Meurt Jamais**) et Sean Bean. Tourné en grande partie à Paris, **Ronin** ressemble autant à **Mission : Impossible** dans son concept qu'à un épisode de ***Navarro*** quand il s'agit de filmer des poursuites en voitures place de l'Opéra. C'est tout du moins ce que la bande annonce laisse craindre.

L'appel du jeu



■ *Matt Damon dans ROUNDERS* ■

Suite au succès de **Will Hunting**, le jeune Matt Damon décroche un Oscar (meilleur scénario) et se voit proposer de nombreux projets. Très sollicité, il vient de terminer **Rounders**, le nouveau film de John Dahl (**Red Rock West**, **Last Seduction**), un thriller qui se déroule dans le monde du jeu, proche du **Engrenages** de David Mamet. Mike McDermott est un joueur de poker invétéré qui a bien du mal à raccrocher et doit choisir entre ses études de Droit et les salles enfumées. Une décision difficile pour qui a passé la moitié de sa vie à parier et gagner. Lorsque son ami Worm (Edward Norton) sort de prison et doit rembourser une vieille dette de jeu, Mike trouve l'excuse idéale pour abandonner ses études et retrouver le grand frisson du jeu. Mais cette fois, la partie de poker est bien plus angoissante, car s'ils ne parviennent pas à rassembler 50.000 dollars en cinq jours, ils n'auront plus jamais la chance d'abattre à nouveau les cartes.

Pour **Rounders**, John Dahl réunit John Turturo, Gretchen Mol, John Malkovich, Famke Janssen et Martin Landau. Sous contrat chez *Miramax*, John Dahl réalisera un second film (encore sans titre) pour les producteurs de **Scream**, dans lequel un gangster amnésique doit faire face à ses anciens partenaires et se souvenir de l'emplacement des 1,2 millions de dollars volés qui lui ont valu deux ans d'emprisonnement. A priori, le polar se porte bien. Espérons juste que **Mémoires Suspectes**, le précédent film de celui qui est devenu le spécialiste du film noir, ait été un accident de parcours.

EXPRESSIMO

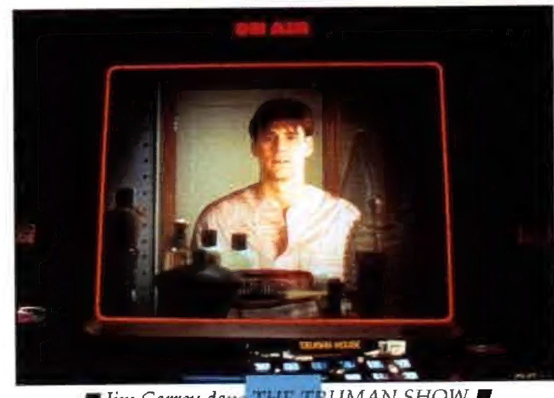
● Steven Seagal vient de se faire remercier par la *Warner*, qui n'a pas renouvelé son contrat. Les scores catastrophiques de ses derniers films en sont la cause (**Fire Down Below** sortira d'ailleurs directement en vidéo à la rentrée, sous le titre **Menace Toxique**). Pas découragé pour autant, Seagal met les bouchées doubles avec sa compagnie de production *Seagal/Nasso*, formée il y a dix ans, et dont les activités s'étendent désormais également à la vente des droits de tous leurs films. La compagnie prévoit de produire deux gros titres par an, réservés à la star maison et aux budgets avoisinant les 40 millions de dollars. Parallèlement, ils financeront de plus petits films, pour la somme modique de trois millions de dollars, destinés au marché de la vidéo. A peine sorti du tournage de **The Patriot** (paraît-il son plus mauvais «chef-d'œuvre» à ce jour), Steven Seagal enchaîne avec **Blood on the Moon** de Steve Wang (**Guyver : Dark Hero**, la suite de **Mutronics**), dans lequel le cuistot de **Piège en Haute Mer** met les voiles pour une croisière qui tourne au cauchemar lorsque des pirates modernes s'incrustent sur son bateau et terrorisent sa famille. Bras cassés et autres tortures physiques dont il s'est fait la spécialité sont à prévoir. Ensuite, il sera Genghis Khan, le tyran le plus cruel et le plus craint de la planète. Un rôle de composition (?).

● Après avoir joué les méchants dans **L'Effaceur**, James Caan endosse la gabardine de Philip Marlowe pour les besoins de **Poodle Springs**, une production *HBO* réalisée par Bob Rafelson (**Le Facteur Sonne Toujours deux fois, Aux Sources du Nil**). Une nouvelle aventure pour le détective privé qui enquête sur une série de meurtres auxquels sa nouvelle femme et son beau-père semblent liés. Dina Meyer (**Starship Troopers**) et David Keith (**Piège Intime**) complètent la distribution.

● Nouveau projet à grande échelle pour le réalisateur du **Cinquième Élément**, puisque Luc Besson démarre ces jours-ci le tournage de sa version de **Jeanne D'Arc**, qu'il a lui-même écrite avec le concours d'Andrew Birkin, collaborateur fréquent de Stanley Kubrick. Tout juste sortie du tournage du nouveau Spike Lee, **He Got Game**, Mila Jovovich interprétera la pucelle hallucinée qui, accusée d'être une hérétique, fut brûlée vive. C'est Patrice Ledoux qui produit le film pour *Gaumont* tandis que la *Columbia* s'occupera de le distribuer à travers le monde. Le tournage aura lieu en France et en République Tchèque.

My life story...

Jim Carrey est l'homme aux mille grimaces, un pantin désarticulé, un vrai toon. Logique donc que les producteurs de **The Mask** pensent aussitôt à lui pour camper ce personnage de comics influencé par Tex Avery. **Ace Ventura, Dumb et Dumber** viendront confirmer ses talents de clown. Avec **The Truman Show**, Jim Carrey change quelque peu de registre. Plus émouvant, il renouvelle l'expérience de **Disjoncté**, avec un rôle plus mâture, plus «approfondi» dans la veine comique. Réalisé par l'Australien Peter Weir (**Pique-Nique à Hanging Rock, Witness, Le Cercle des Poètes Disparus**), **The Truman Show** s'annonce comme une critique sévère et cynique de la société américaine au travers de ses médias, de plus en plus envahissants, et d'un système cathodique qui tend à empiéter de plus en plus sur la vie privée de la population via une sorte d'opération «vigipirate» à l'échelle mondiale.



■ *Jim Carrey dans THE TRUMAN SHOW* ■

Dans cette version moderne du ***Prisonnier***, Jim Carrey est Truman Burbank, un homme commun, et pourtant le plus célèbre des Etats-Unis, sans le savoir. Sa vie n'a de secrets pour personne. Et pour cause, il est le héros d'un soap-opéra live, sa propre vie étant filmée par des caméras cachées et diffusée mondialement 24 h sur 24. Son existence devient alors la série télé la plus populaire, la ville qu'il habite un énorme plateau de tournage et sa femme, sa famille et ses amis ne sont que des acteurs. Lorsqu'il découvre la supercherie, il n'a plus qu'une raison de vivre, s'échapper de cet univers construit de toute pièce, de cette vie scénarisée par un autre (Ed Harris). D'après les premiers échos, il faut s'attendre à un chef-d'œuvre d'humour, d'émotion et d'originalité. Rien que ça ! ■



■ *Jim Carrey dans THE TRUMAN SHOW* ■

■ *Lou Diamond Philips dans THE BIG HIT* ■

Vaudeville destroy !

Nouveau Hong Kongais à s'expatrier chez l'Oncle Sam, Kirk Wong délaisse les polars urbains (**Organized Crime and Triad Bureau, The Club, Gunmen**) pour un film où scènes d'action spectaculaires et humour potache ne cessent de se croiser. «*C'est justement ce mélange d'action et de comédie qui m'a aussitôt fait penser à Kirk Wong. C'était une chance unique pour lui de mettre de l'humour dans ses films*» déclare le producteur Terence Chang (**Volte-Face**) pour justifier un choix qui peut paraître étrange. Premier film financé par *Amen Ra*, la société de Wesley Snipes, **The Big Hit** réunit Mark Wahlberg, Lou Diamond Philips, Bokeem Woodbine et Antonio Sabato Jr, quatre tueurs professionnels qui kidnappent la fille d'un riche industriel asiatique dans le but de décrocher le pactole. Manque de pot, la jeune fille s'avère être la protégée de leur employeur, prêt à tout pour mettre la main sur les ravisseurs. Cisco (Philips), le cerveau de l'opération, n'hésite pas à balancer Mel (Wahlberg) quand les choses commencent à sentir le roussi et lance une armée de tueurs à ses trousses. Comme Mel doit également en découdre, côté vie privée, avec sa fiancée instable (Christina Applegate), ses beaux-parents et sa maîtresse, l'histoire devient un vrai sac de noeuds saturé de situations burlesques.
«***The Big Hit*** *est un film qui se regarde à la légère, entre copains, pour se détendre et passer un bon moment*» avoue Kirk Wong. C'est exactement ça. Un film à ce point impersonnel qu'il en devient déroutant. Sortie le 12 août prochain.

OUVREZ-LA !

méprises multiples !

Je n'ai évidemment pas manqué à l'appel d'**Un Tueur pour Cible**, malgré les critiques négatives, surtout envers Antoine Fuqua. Pourtant, la bande annonce m'avait laissé très perplexe, surtout en qualifiant Chow Yun-Fat de star internationale du cinéma d'action. Paradoxal quand on sait que l'acteur ne veut pas être étiqueté. En fait, le film m'a plutôt surpris dans le bon sens. Certes, je suis d'accord avec Julien Carbon quand il parle de *«décalquage servile»*, mais je trouve que Fuqua a su faire ressortir tout le charisme de Chow Yun-Fat. C'est une véritable démonstration de ses multiples talents, un show rien que pour lui (qui s'en plaindra ?). Je tiens à dire aux détracteurs du réalisateur que Chow Yun-Fat est rarement aussi classe dans ses films. Il ressort d'**Un Tueur pour Cible** grandi, prouvant que son passage aux States ne l'impressionne guère. Certains ont peut-être la mémoire courte. Chow Yun-Fat n'a pas joué que dans des **Killer** et cie, mais dans beaucoup de films dont nous nous serions bien passés, en particulier des actioners d'un niveau souvent inférieur à la moyenne des films hong kongais. Antoine Fuqua peut donc être fier de son travail, car mis à part Ringo Lam & John Woo, personne n'avait su aussi bien filmer Chow Yun-Fat un gun à la main. En conclusion, un film plastiquement réussi, un Chow Yun-Fat comme au bon vieux temps (nous avions eu très peur de le perdre depuis son **God of Gamblers II**, où il avait pris du poids jusqu'à paraître ridicule), une Mira Sorvino déchaînée, Kent Tsang de la partie, un scénario pas beaucoup plus mauvais que la moyenne... Mais que demande le peuple ?

Deuxième chose. Dans l'article sur **Shangai Grand** de votre dernier numéro, vous prenez Leslie Cheung pour Tony Leung, et dans la photo du bas, Andy Lau pour Tony Leung (lequel au fait ?). Peut-être que pour vous tous les Chinois se ressemblent, mais le problème est qu'aucun des Tony Leung n'a joué dans le film ! Depuis **Happy Together**, où Leung Chiu-Wah interprète le rôle d'un gay, les fans se font apparemment de plus en plus nombreux, au point de l'espérer dans tous les films. Il y a d'autre part votre article concernant **The Most Wanted**. Vous dites, je cite : *«Pas de Chow Yun Fat ni de Simon Yam au générique»*. Mais qui est donc l'acteur qui se trouve à droite sur la photo du haut ? Non, ce n'est pas Tony Leung, je vous dis ! Mais ne ressemble-t-il pas étrangement à Simon Yam ? Pendant qu'on y est, je ne peux oublier (hélas) le jour où *Mad Movies*, dans ses Notules Lunaires, annonçait qu'après **The Killer**, le couple vedette Chow Yun-Fat/Sally Yeh allait à nouveau se réunir pour les besoins de **The Occupant** de Ronny Yu. Quel anachronisme, ou plutôt quelle honte ! *(Pour ceux qui n'ont rien compris, **The Occupant** date d'avant **The Killer**, d'où l'erreur !)* Je ne pense pas que vous feriez ce genre d'erreurs avec le cinéma américain. Alors, *Impact* ferait-il preuve de discrimination ? A voir... Je me demande tout de même où était Julien Carbon dans ces moments-là.

Bien amicalement.

Sébastien Babusik

Eh ben justement, Julien Carbon était à Hong Kong, figure-toi ! A l'époque, nos potes de HK étant eux-mêmes en bouclage de leur Spécial Bruce Lee et John Woo refusant depuis longtemps de nous répondre, on a jonglé de façon assez minable avec les visages et les noms avec le résultat que tu sais. Toutes nos excuses pour ces inversions et inventions. Quant à invoquer une cause discriminatoire, c'est en effet bien nous connaître : à part Dolph Lundgren, dont le magnifique type aryen est reconnaissable entre tous, nous hésitons constamment sur l'identité des acteurs (et on te parle même pas des actrices !).



■ *Dolph Lundgren dans **Le Scorpion Rouge** (comment ça, non !)* ■

pourquoi quoi ?

1 - Pourquoi, mais pourquoi mettre en couverture Leo di Carpetto ? Si c'est pour faire comme tout le monde, et attirer un lectorat de mi(di)nettes, c'est minable et ça manque d'intégrité. Et pourquoi pas mettre en couverture Michael Madsen, Lance Henriksen ou Michael Wincott ? Hein, pourquoi pas ?

2 - Pourquoi faire la couv' avec Chow Yun Fat brandissant son flingue dans un effet de perspective très classe, alors que vous trouvez le film «inégal» dont «le résultat n'est pas brillant» ?

3 - Enfin, pourquoi, mais bon dieu pourquoi le stakhanoviste Marc Toullec n'est-il plus rédac' chef et ne pond-il aucune ligne dans le n°73 ? Pour le punir de sévir dans *Ciné-Live* et *Télémax* ?

Respectueusement et fidèlement.

Andy Manché

Déjà, toi, tu utilises un pseudo ou alors tu n'as vraiment pas de chance. Bon alors, pour tes quesions, voilà :

*1 - Avec un film d'actualité (**L'Homme au Masque de Fer**) et une rétro-carrière, soit huit pages, on ne voit pas pourquoi on n'aurait pas mis Di Caprio en petit sur la couverture. En plus, c'est vraiment macho de croire que Leo n'intéresse que les filles, et même si c'était le cas, il n'y a pas que des mecs qui lisent* Impact *! (Et puis Michael Wincott en couv', tu veux vraiment notre mort !)*

*2 - Comme si c'était la première fois qu'on mettait en couverture un film qu'on trouve inégal. Trouve-nous un sujet fort en même temps qu'un chef-d'œuvre dans chaque numéro, et on fera des couv' qui te plaisent. Tu aurais préféré quoi ? **Pluie d'Enfer**, **US Marshals**, ou **Taxi** peut-être (ça aurait été un bon coup commercial, ça !).*

3 - Marc Toullec est parti tout seul, on peut donc considérer qu'il s'est puni lui-même. En effet, maintenant, il gagne beaucoup d'argent et il frime d'appartenir à la grande presse. Depuis, on ne lui parle plus (sauf quand il nous rend visite et qu'on papote longtemps, mais on fait des efforts).

Le réalisateur de DIABOLIQUE s'attaque à la série culte. Que restera-t-il de nos amours ?

CHAPEAU MELON ET BOTTES DE CUIR

Emma Peel et John Steed entre les mains de producteurs hollywoodiens : les fans de la mythique série british ont déjà les cheveux qui se dressent ! Mais il semblerait que les auteurs de ce CHAPEAU MELON cinéma n'aient aucune intention de trahir son modèle télévisé. Info ou intox ? Comme d'habitude, il faudra attendre de voir la chose avant de trancher !

■ *John Steed et Emma Peel : un duo british des sixties ressuscité par l'Hollywood des années 90* ■

C'est bien connu, à Hollywood, les producteurs n'ont qu'un seul mot en tête : «remake». Pour garantir les entrées des spectateurs dans les salles, (en théorie, parce que la pratique prouve souvent le contraire), on refait tout, à toutes les sauces : des suites-remakes de films américains qui ont eu du succès dans le passé (**Los Angeles 2013**, **Terminator 2**, **US Marshals**) ; des remakes de films étrangers (particulièrement français), avec des réalisateurs maison et plus d'argent, type **True Lies**, ou **Nom de Code Nina** ; parfois avec le même réalisateur (Alain Chabat et son **Roofus**, alias **Didier** en VF, actuellement en préparation) ; voire carrément avec le même acteur (Depardieu dans **My Father the Hero**). Dans la course aux sacro-saints dollars, certains n'hésitent même pas à se livrer à des expériences de laboratoire dignes de savants fous, tels Dean Devlin et Roland Emmerich, qui croisent **Godzilla**, le monstre de la *Toho*, avec un remake de **Jurassic Park 2**, **Gremlins 2** et leur propre **ID4** ! D'autres n'ont aucun scrupule à piller le patrimoine télévisé local et étranger. **Maverick**, **Le Saint**, **Mission : Impossible**, **Lost in Space** ou **Les Mystères de l'Ouest** sont tous déclinés en version années 90, pour le meilleur et malheureusement le plus souvent pour le pire. Tout se passe comme si les producteurs n'avaient aucun respect pour le matériel original, en dehors de celui de la reconnaissance commerciale du titre. **Mission : Impossible** serait un bon film s'il ne s'appelait pas **Mission : Impossible**, toute la complexité des scénarios de la série ayant été jetée par la fenêtre au profit de pseudo-machinations sans aucun sens, et de scènes spectaculaires. **Le Saint** est un véritable désastre artistique et financier, ne contenant aucune once de la sophistication et de l'humour de la série TV, qui a rendu le personnage célèbre dans le monde entier, auprès des milliards de personnes qui n'ont jamais lu un seul des romans. **Lost in Space** est un festival d'effets spéciaux fort éloigné de l'ambiance Z et lobotomisée de la série TV. Quant aux **Mystères de L'Ouest**, il suffit de savoir que James West est désormais un agent black, joué par Will Smith, et que le nain Miguelito Loveless a grandit de quelques dizaines de centimètres pour se transformer en Kenneth Brannagh, pour comprendre qu'on aura encore pris les fans pour de la denrée négligeable, et que l'on sera très loin de l'atmosphère surréalistico-gay de la série. Selon l'argument des producteurs, le public des connaisseurs serait trop restreint pour être pris en compte. On sourit, à l'idée que les milliards de personnes ayant été bercées dans leur enfance, ou leur adolescence, aux ***Mission : Impossible***, ***Mystères de l'Ouest***, ***Envahisseurs*** et autres ***Chapeau Melon*** représentent un public «restreint»...

En bref, l'art du remake est devenu pour les spectateurs des salles obscures synonyme de terrorisme. La simple annonce d'un projet pro-



■ *Emma Peel (Uma Thurman) doit faire face à des changements météorologiques brutaux !* ■

voque des angoisses, des crises de nerfs, et des dépressions chez les fans de l'original, partagés entre l'attraction d'aller goûter avec plaisir à une nouvelle version de la série ou du film qu'ils aiment tant, et la peur sombre de se retrouver pris en otage pendant une heure quarante-cinq face à un cauchemar faisant ressembler l'enfer de Dante au club méditéranée. Le syndrome de Helsinki frappe même dans le domaine, et l'on déplore de nombreux fans défendant bec et ongles les remakes les plus poussifs et grossiers !

Dernière victime de cette course au box-office, la série ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir*** est désormais un film. Et au premier abord, cela s'annonce mal. En projet depuis 1987, le film est produit par Jerry Weintraub, à qui l'on doit la série des **Karaté Kid**, et plus récemment **Le Spécialiste**, avec Sylvester Stallone et Sharon Stone. Pas une référence ! Le réalisateur est Jeremiah Chechik, (**Benny & Joon**, et le remake catastrophique des **Diaboliques**), qui prétend être un grand fan de la série. Pourtant, le casting paraît avoir été réalisé par un aveugle : Ralph Fiennes dans le rôle de Steed... on ne pouvait pas rêver physiquement plus différent de Patrick Macnee ! Fiennes peut sans doute amener au personnage une intensité jusqu'alors uniquement entr'aperçue, mais la majorité du public est sceptique. Emma Peel n'est pas mieux servie : c'est l'androgyne Uma Thurman et une perruque rousse qui l'ont emporté, devant Nicole Kidman et Gwyneth Paltrow, alors que le monde entier semble d'accord sur le fait que Andrea Parker, la Miss Parker du ***Caméléon*** le samedi soir sur *M6*, aurait fait une Emma idéale. Côté méchants, rien à redire : c'est l'illustre Sean Connery qui incarne Sir August de Wynter, un mégalomane fou qui maintient les Nations Unies en otage, en ayant le pouvoir de contrôler la météo pour faire pleuvoir, neiger ou grêler à sa guise. Si cela vous rappelle un épisode de la série, et bien vous êtes dans le mille. Il s'agit de **Dans 7 Jours, le Déluge**, de la saison 4 en noir et blanc avec Emma Peel (1965). Et c'est ici que les choses s'améliorent, parce que côté script, cette adaptation s'annonce comme très fidèle à l'esprit de la série. Ecrit par Don MacPherson, un fan fou qui paraît avoir visionné chaque épisode des centaines de fois, le scénario met en scène la première rencontre entre John Steed et Emma Peel, ainsi que l'histoire de la mystérieuse disparition du mari d'Emma, Peter Peel. On y retrouve Mère-grand, toujours aussi masculin et paralysé, et Grand-père, toujours aussi féminine et aveugle. Rhonda, l'assistante de Mère-grand, n'est plus muette, et s'appelle Brenda, mais l'on conviendra qu'il s'agit d'une digression pardonnable. Le quartier général de Mère-grand, est toujours situé dans des lieux absurdes, au deuxième étage d'un bus Londonien, ou au fond de la Tamise. Comme dans la série, il n'y a aucun figurant dans les rues désertes de la capitale britannique, et Steed est toujours au volant d'une Bentley «vintage», tandis qu'Emma conduit une Lotus Elan dans le style de celles que possédait Diana Rigg. On le voit, l'univers est rigoureusement décalé et décalqué sur celui des ***Chapeau Melon*** originaux, sans aucun doute une véritable première dans l'histoire des adaptations/remakes récents ! Steed et Emma vont devoir affronter Sir August de Wynter (littéralement «août en hiver»), et sa faculté à provoquer des brusques changements de climat, un beau paysage de campagne ensoleillée se transformant par exemple subitement en tundra enneigée. Des nurses armées de Tommy Gun et des nounours meurtriers sont aussi au programme dans une atmosphère psychédélique digne d'**Alice Au Pays des Merveilles**. Patrick Macnee, le John Steed original, ferait même une apparition «invisible», mais bien présente, digne d'un tableau de Magritte...

Sir August de Wynter (Sean Connery) : il veut régner sur le monde en faisant la pluie et le beau temps !

Côté dialogue et relation entre les deux personnages principaux, tout semble être aussi en mode «série originale». Un baiser entre Steed et Emma est bien visible dans la bande annonce, mais que l'on se rassure, il s'agirait d'un test pour Steed, pour vérifier si Emma est bien Emma ou... un double parfait ! *«Le scénario a un excellent rythme et un bon feeling des personnages de Steed et Emma»* déclare Jerry Weintraub. *«Oubliez les films d'action et de SF que vous avez vus jusqu'à présent, comme **Terminator** et **RoboCop**. Ce sont des films d'hier, truffés d'effets spéciaux, sans personnages auxquels vous pouvez vous accrocher»*. On peut se permettre d'être en désaccord avec ses deux exemples, bien que le fond du discours soit louable ! **Independence Day** ou **Twister** auraient été des illustrations plus appropriées. *«Notre scénario a deux fabuleux personnages, qui apportent un côté comédie romantique aux grosses séquences d'action. Ils retiennent l'attention, et c'est pourquoi je produis **Chapeau Melon**. Pas parce que c'est la mode de faire des remakes des séries des sixties, mais parce que c'est un début logique pour une série différente de films»*, poursuit Weintraub. Toute l'équipe du film semble vraiment avoir tenté de réaliser un remake n'aliénant pas les fans. Reste à savoir s'ils ont réussi. Le film aurait, d'après plusieurs journaux, remporté des notes catastrophiques auprès du public américain des projections-test, et pourrait bien avoir subi un remontage intensif lui enlevant toute bizarrerie et identité.

*«J'ai tenté de faire de **Chapeau Melon et Bottes de Cuir** le meilleur film possible, et n'ai commis aucun sacrilège envers le concept original»*, déclare Chechik. *«Je suis un fan qui a grandi avec la série et j'ai vu tous les épisodes plusieurs fois. Je préférerais m'ouvrir la gorge plutôt que de changer quoi que ce soit d'essentiel à l'univers de **Chapeau Melon**. La beauté du film est qu'il est fidèle à la série, qu'il développe le concept, l'adapte au grand écran sans le passer à la moulinette d'Hollywood, ou en faire quelque chose de complètement différent qui n'a rien à voir. Le film sera spécial, je peux vous le promettre»*. Le 17 août, nous aurons une machette à sa disposition, juste au cas où il nous aurait raconté des bêtises...



Dans une situation périlleuse, John Steed (Ralph Fiennes) peut toujours compter sur son chapeau melon

John CARTNEY

Quatrième épisode d'une série dont les aspects sombres ont disparu au profit de la gaudriole.



Martin Riggs (Mel Gibson), un flic armé fatalement de retour

L'ARME FATALE 4

Martin Riggs, Roger Murtaugh, Lorna Cole et Leo Getz remettent le couvert cet été, alors que personne ne les attendait vraiment. Cette fois-ci, opposés à un redoutable chef de triade, qui se trouve également être une superstar de Hong Kong, le duo de choc, incarnation même du buddy-movie, se trouve chargé de deux missions périlleuses : mettre à mal un trafic entre la Chine et Los Angeles et, accessoirement, sauver une major de la banqueroute !!...

■ *Murtaugh et Riggs entourant la nouvelle recrue Butters (Chris Rock) : cheese !* ■

La *Warner* est dans la mouise ! Et pas qu'un peu ! En toute logique, la collection Printemps-Eté 98 aurait dû être ce que l'on appelle du tout cuit. Un apollon en pyjama bleu et rouge aurait ouvert les festivités en déchirant le box-office d'une manchette adroite, et paralysé les concurrents avec sa supervue. Puis, une fois le terrain déblayé, **Chapeau Melon et Bottes de Cuir** serait venu dégager les restes encore fumants. On s'apprêtait déjà, de par le monde, à bouffer du Kryptonburger arrosé de SuperCoca©, en récitant les sarcasmes de Lex Luthor. La stratégie s'annonçait limpide. L'année 97 avait été un gouffre. On venait plus ou moins d'enterrer la franchise **Batman** sur laquelle on avait un peu trop tiré. Les drag-queens de Schumacher, prenant des poses à la Village People et se frittant avec une équipe de hockey de l'espace, avaient désintégré les derniers spectateurs. Tim Burton, l'enfant prodige, pour se faire pardonner d'un **Mars Attacks !** aussi futé que peu rentable, allait nous réitérer le jackpot de 1989. Sauf que... problème. Le petit génie et son Nicolas Cage de superstar semblaient vouloir faire un film plutôt qu'un habillage de merchandising. Désaccords, défections, réécritures, à peine le tournage commencé, **Superman Lives** frôlait déjà le dépassement de budget. Aussitôt, le superprojet se voyait repoussé aux supercalendes grecques. Coup dur pour un studio en quête de rédemption boursière !



■ *Roger Murtaugh (Danny Glover), un policier constamment en pré-retraite* ■

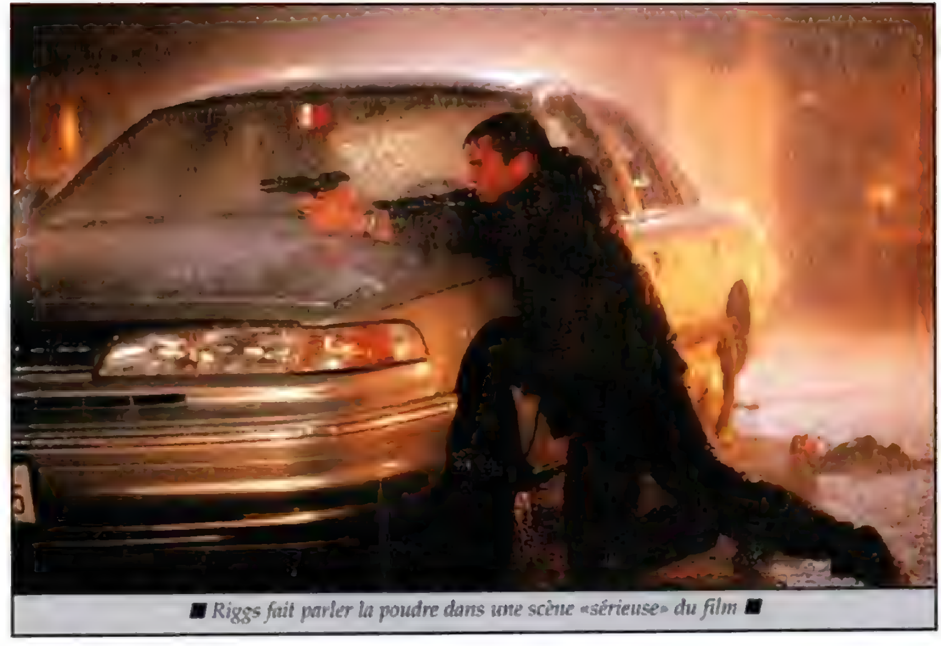
Par bonheur, un certain Mel Gibson, star maison hautement chouchoutée, avait préparé l'alternative. Dès le 7 août 1997, invité au très suivi «The Tonight Show», le Randall Wallace de ces dames annonçait son intention de reprendre le rôle de Martin Riggs pour un quatrième **Arme Fatale**, une autre franchise *Warner* à laquelle Schumacher n'avait pas encore touché et qui, en conséquence, se portait plutôt bien. Ses compagnons Danny Glover, Rene Russo et Joe Pesci avaient, depuis longtemps déjà, confirmé officiellement leur accord et celui de leur banquiers respectifs aux pontes du studio. Il n'en fallait pas plus pour que la machine se mette aussitôt en route et que les divers accords télé, merchandising et autres ne se signent à une vitesse fulgurante. Mais le problème, celui qui chiffonnait les décideurs, tenait aux déclarations antérieures de Gibson. Dès la sortie du troisième volet, en effet, notre Mad Max adoré avait affirmé qu'il ne rempilerait pour un nouvel épisode qu'à la condition express que Riggs, furie suicidaire depuis le premier volet, finisse effectivement par décéder. On l'a un peu oublié, mais cette éventualité avait déjà été couchée sur papier par Shane Black dès le script de **L'Arme Fatale 2**. En effet, le père spirituel de Tarantino envisageait à l'époque de zigouiller son héros aux 2/3 du film, laissant à son acolyte Roger Murtaugh le soin d'assurer sa vengeance, transformant ainsi le gros nounours pré-retraité en une nouvelle Arme Fatale. Le vieil afro-américain, devenu une bête à tuer, allait dessouder froidement le sale député sud-africain qui servait de vilain de circonstance. Le titre de la séquelle changeait de signification. **L'Arme Fatale** 2ème partie devenait **L'Arme Fatale** numéro 2 !

Tout le monde sait à Hollywood que Shane Black est un dangereux génie. Mais la règle usitée consiste à payer ses scripts une fortune pour les expurger du maximum d'idées révolutionnaires (Tarantino saura toujours les recaser quelque part sous sa signature). Cette tâche, la *Warner* s'en acquitta à merveille. Le très docile Jeffrey Boam vint transformer ce **Police Fédérale Los Angeles** potentiel en une machine estivale aux extraits naturels de vide garantie sans additifs d'intelligence. Et il fit si bonne impression, le fayot, qu'il rempila aussi sec sur le troisième volet, «heureux de se vautrer dans l'inutilité et les compromis commerciaux les plus aberrants !» (V. Guignebert - *The Washington Post*). Seulement voilà, Mel avait craqué sur l'idée de crever en beauté devant des millions de spectateurs, bouches-bées, le pop-corn débordant du gosier, et il portait cette condition au sommet des négociations, armé du premier jet du script, écrit par ■ ■ ■

l'arme fatale 4

■ ■ ■ Jonathan Lemkin (**Demolition Man**). Pour régler ce genre de «différends artistiques» (qui assassinait la franchise, que le film soit un succès ou non), la *Warner* sortit très judicieusement un argument choc : une sorte de grande pile de papiers verts rectangulaires échangeable contre des biens et des services. Et les rumeurs allèrent bon train. On entendit, un peu partout dans la presse, parler de 15 puis 20 puis 40 puis 50 millions de dollars !! On annonça que Mel s'arrogerait 20% des bénéfices d'exploitation et tout un tas d'autres vertiges financiers. Au finish, c'est un salaire d'environ 20 millions US, couplé à un intéressement intéressant (40 de plus si le film marque au but), qui finit par convaincre Mel que la vision artistique du studio était parole d'évangile. De son côté, Danny Glover s'était très légèrement laissé aller à déclarer qu'il n'était *«pas intéressé par l'idée de refaire quelque chose qui avait été déjà si bien fait»* (placer les rires ici). Bizarrement, on ne l'entendit plus moufter sitôt que le projet fut officiellement mis en marche. Seul Richard Donner n'avait aucun cas de conscience, lui qui, depuis un moment déjà, s'estimait en mesure de réaliser un minimum de cinq épisodes (de **L'Arme Fatale** ou d'autre chose d'ailleurs ! Richard il est toujours prêt ! Même refaire **Superman** si tu veux !).

Il ne restait plus à l'heureux producteur Joel Silver qu'un script satisfaisant à dénicher, quelque chose qui ne fasse pas reculer une star déjà difficilement acquise. Brian Helgeland (**The Postman**, **Complots**, **L.A. Confidential**) fut un temps envisagé. L'homme est certes brillant, mais légèrement trop apte à prendre le temps qu'il lui faut pour peaufiner un script. Et la tournure quelque peu bordélique que prirent les événements fit définitivement écarter ce choix. En effet, dès décembre 97, il devint plus ou moins évident que Nicolas Cage ne zigzaguerait pas au-dessus de New York au mois de juillet. De simple projet en développement, **L'Arme Fatale 4** devint alors priorité absolue ! Le film devait être fin prêt pour la date fatidique du 10 juillet !



■ Riggs fait parler la poudre dans une scène «sérieuse» du film ■

Pour tenir un calendrier aussi improbable, la production engagea sur le champ trois gratte-papiers : Channing Gibson (aucun lien de parenté), co-créatrice du concept de la série télé *Murder One*, Alfred Gough, scénariste de **Double Tap**, et Miles Millar, producteur de la série télé ***Time-Cop*** et co-auteur du **Double Tap** pré-cité (si l'un d'entre vous connaît, qu'il appelle les pompiers !). Bref, comme on peut le voir, rien que d'authentiques routiers à blockbusters ! Ces trois sommités se mirent au travail, non pas en comité, non pas l'un après l'autre mais tous les trois simultanément, sur autant de versions du script que possible !

Et de fil cassé en aiguille tordue, nous voici arrivés au 8 janvier, à Long Beach, où débute le tournage. Problème : personne ne sait de quoi cause exactement le film. Qu'importe, ce qui se tourne cette semaine, c'est la grosse séquence d'action qui débute chaque opus, et qui servira de bande annonce dès qu'elle sera mise en boîte. Ainsi, nous voilà plongés au milieu d'un champ de bataille urbain. Du feu, de la fumée, des hélicoptères. Un allumé s'amuse à décalquer une rue au lance-flamme. Au milieu du chaos, planqués derrière leur voiture, après une mini-course au milieu du feu, Riggs et Murtaugh cherchent une technique d'approche. Riggs réussit à convaincre son collègue de se désaper afin de distraire le maniaque. Ce dernier s'exécute et se met à découvert, en calbute sous la pluie. Riggs profite du moment de trouble du maniaque et shoote le réservoir à essence qu'il porte au dos. L'homme gicle à la Rocketeer et part se planter dans un camion-citerne garé dans une station service. Gros Kaboom s'ensuit. Enfin sécurisé, Murtaugh demande à son collègue si la tactique utilisée était vraiment nécessaire. Réponse du polisson : «Non mais je voulais savoir si tu en étais capable !»... Pour en arriver à cette chute titanesque, il aura quand même fallu réquisitionner un quartier une semaine durant, déloger ses habitants et les recaser dans tout un panel d'hôtels, plutôt coquets, suivis d'un dédommagement conséquent. Tout ça pour expliquer comment un buddy-movie de base réussit à chiffrer ses 140 millions de budget en fin de parcours.

Suite à cette entrée en matière, on enchaîne sur le film proprement dit. Les trois scénaristes travaillent en relation permanente avec l'équipe, et un staff de monteurs assemble les rushes à peine les plans approuvés. Les affiches d'annonces sont postées dans les salles à peine dix jours après les premières prises. C'est l'alerte générale et aucun membre de l'équipe n'y échappe. Mel, qui a zappé les cheveux longs de Riggs au profit d'une coupe limite militaire, avoue même une pointe de fierté à travailler dans l'urgence : *«D'un point de vue dramatique, j'arrive sans trop de difficulté à rentrer dans la peau du personnage que j'interprète. Mais le véritable challenge, c'est l'aspect physique de ce tournage. On enchaîne des semaines de six jours à raison de 14 à 16 heures par jour ! Et d'autre part, nous tentons de toujours repousser l'irréalisable avec des cascades vraiment explosives. Mais bon, je ne me plains pas. Dans ma vie, je ne cherche jamais à ignorer le problème. Au contraire, chaque fois qu'un obstacle se dresse devant moi, je le place dans ma ligne de mire, je vise et je tire !»*. En fait, la cible dans cet épisode n'est pas là où on l'attendrait. En effet, l'histoire sur laquelle tout le monde s'est plus ou moins mise d'accord, la version Channing Gibson, met Riggs dans le collimateur du bad guy obligé.

Après leur exploit contre le lance-flamme fou, Riggs et Murtaugh redécouvrent les joies de l'existence. Riggs, promu capitaine, apprend que sa compagne Lorna Cole (Rene Russo), est enceinte, et le couple commence à sérieusement envisager l'idée du mariage. Comme un bonheur n'arrive jamais seul dans un script bâclé, la fille aînée de Murtaugh, Trish (Darlene Love) est enceinte également. Le papa, un certain Butters (Chris Rock) est un jeune et séduisant lieutenant de la police. Bref tout baigne, jusqu'au jour où notre duo fatal met le doigt sur un important réseau de contrefaçon basé à Los Angeles et impliquant les Triades. La tête des détectives est aussitôt mise à prix et les deux hommes vont se retrouver à affronter le terrible et mystérieux Ku (Jet Li) entouré de ses puissants hommes de main, qui les mèneront jusqu'à l'inévitable face-à-face. Ils seront secondés dans cette lourde tâche par Butters, et croiseront sur leur chemin l'irrécupérable Leo Getz (Joe Pesci), devenu un détective privé à la petite semaine.



■ Lorna Cole (Rene Russo) & Martin Riggs : la love story continue... ■

■ Les spécialistes de la caleçonnade destroy en pleine action ! ■

Comme on le voit, après Jackie Chan, Michelle Yeoh et Chow Yun Fat, la dernière superstar hong-kongaise à n'avoir pas intégré le panthéon hollywoodien, Jet Li (**Il Etait une Fois en Chine**), n'a pas eu à attendre trop longtemps. Probablement voulue par Joel Silver, gros consommateur de films chinois, cette apparition peut être vécue de plusieurs manières. Pour Mel Gibson, il n'y a pas d'équivoque : «*C'est l'apport d'un style cinématographique plein de grâce, de poésie, doté d'une chorégraphie aérienne, qui va donner un nouveau souffle au cinéma d'action américain. C'est vraiment fantastique de pouvoir ainsi mélanger les influences, les méthodes de travail, de tournage, pour donner un peu de fraîcheur à ces films d'action qui devenaient lassants, dramatiquement et visuellement. Ayant dit cela, je ne crois pas qu'Hollywood et le cinéma d'action va s'en trouver totalement chamboulé. Nous avons ici une méthode d'éxécution particulière et une construction dramatique en trois actes, qui reste inchangée. Disons que le cinéma de Hong Kong apporte une énergie complémentaire, une sensibilité et une poésie qui rendent le tout plus humain, plus réaliste. On est donc loin des films des années 80 à la* ***Mad Max***, ***Dirty Harry*** *ou autres* ***Superman*** (tiens ?) *où l'invincible héros cassait tout et en sortait sans une égratignure. Aujourd'hui, nos héros saignent, pleurent et parfois même meurent...* (ça le travaille encore !)... *à l'image parfois cruelle de l'existence...*».

Mel ne le précise pas, mais si Hong Kong ne «chamboulera» pas Hollywood, c'est aussi parce que ces vedettes, terriblement charismatiques et d'une virtuosité martiale proche du divin, ne sont pas censées faire de l'ombre aux héros auxquels elles font face. Ainsi, à l'image de Michelle Yeoh dans le dernier **James Bond**, Jet Li ne déploiera pas ses vrais talents dans **L'Arme Fatale 4**. En effet, le climax oppose Riggs à Ku, engagés dans un corps à corps décisif en pleine usine. Et comme on s'en doutait, Riggs finit par avoir raison du vilain chinois en l'envoyant traverser une vitre. Pour que la scène ne soit pas risible d'incohérence, il était nécessaire que Jet Li utilise un peu moins du 1/10.000ème de ses capacités physiques ! Mel tente pourtant de se faire rassurant à ce sujet : «*J'ai dû suivre quelques cours d'arts martiaux afin de ne pas paraître trop ridicule dans mes combats avec Jet Li. En réalité, c'est lui la véritable Arme Fatale ! Ce type est vraiment une machine à tuer, pire que Bruce Lee ou Jackie Chan ! Il va tellement vite dans l'exécution de ses coups qu'on a dû lui demander de ralentir. En effet, le cadreur avait du mal à suivre ses mouvements...*». Ce qui confirme nos craintes. Et le fait que Li soit venu accompagné du directeur de combats Corey Yuen ainsi que de quelques cascadeurs du pays n'apportera pas grand chose. A l'exception peut-être de ce bref combat de rue entre gangs, engageant plusieurs artistes martiaux, en une réminiscence des **Aventures de Jack Burton**.



■ Ku (Jet Li), un artiste martial qui ne résistera pas au bon gros coup de poing dans la gueule ■

Les studios doivent encore considérer que le public américain n'est pas prêt à voir un Chinois remporter la bataille. Quelques répliques éparses dans le script donnent une idée de la tonalité du traitement, comme celle voyant Mel déclarer à Rene Russo : «I had some bad Chinese» (quelque chose du genre «je ris jaune») Là c'est vrai, on sent clairement que Miss America n'est pas prête !

Alors il faudra probablement chercher le spectacle ailleurs : «*Nous avons reconstruit une partie du pont de Los Angeles sur un énorme plateau, avec un gigantesque bassin, pour des scènes de combats sous-marins qui décoiffent grave*» annonce Mel. On voudrait bien le croire, comme on voudrait croire que cette scène de poursuite tournée à Las Vegas soit aussi impressionnante que ne nous le rapportent quelques figurants. Récemment encore, au Marché du Film de Cannes, un des producteurs défendait le film en avançant ces arguments (off record, bien sûr)) hautement encourageants : «*Ça débute avec trois bobines de scènes d'action, puis les scènes d'exposition arrivent, et là on commencent à s'ennuyer sévère*» ! Les paris sont ouverts entre ceux qui attendent le blockbuster imparable et ceux qui sentent poindre le produit bringuebalant d'une major en pleine déroute...

■ **Rafatalik DJOUARMI 4** ■

Le court délai entre la finition du film et sa distribution ne nous a permis de voir **L'Arme Fatale 4**, qui sort le 22 juillet sur les écrans français. Critique dans le prochain numéro, donc.



Intrigue à tiroirs et machination à rallonge pour un thriller sagement trash...

■ Kelly Van Ryan (Denise Richards), une fille de riche qui s'y connaît rayon séduction ! ■

SEXCRIMES

réalisateur touche-à-tout

JOHN McNAUGHTON

On pourrait dire de John McNaughton qu'il est un croisement entre Abel Ferrara, pour le moralisme destroy, et John Waters, pour l'anticonformisme salvateur. On pourrait également dire de McNaughton qu'il embrasse toute l'étendue de l'univers cinématographique, passant de la série Z post-HIDDEN (THE BORROWER) à un pur joyau de film de studio (MAD DOG AND GLORY). Mais le réalisateur de SEXCRIMES échappe à toute définition, n'est jamais là où on l'attend. Il vient d'ailleurs de signer un docu-fiction sur un peintre de ses amis, CONDO PAINTING, après avoir laissé le soin à son assistant de réaliser la suite de HENRY - PORTRAIT OF A SERIAL KILLER. Un personnage étonnant, comme le cinéma américain en compte trop peu.



Un tournage en Floride pour John McNaughton, ici en compagnie de Matt Dillon



Suzie Toller (Neve Campbell) et Ray Duquette (Kevin Bacon) : instincts basiques ou liaison fatale ?

Avez-vous entendu parler du réalisateur italien Nanni Moretti ?

Oh oui !

Que pensez-vous de lui ?

Je ne le connais pas personnellement. En 1991, j'étais membre du jury du Festival du Film de Chicago, aux côtés de Marcel Ophuls et d'autres réalisateurs européens de sa trempe. J'ai découvert **Journal Intime**, qui était en compétition, en même temps que l'utilisation que Moretti avait faite d'**Henry - Portrait of a Serial Killer** *(1)*. Au départ, j'ai pensé : «C'est son opinion personnelle, c'est honnête. Il se moque de moi, je l'accepte. Je sais rire de moi-même» Puis j'ai regardé le générique et je me suis aperçu qu'il n'avait même pas fait mention du titre de mon film. Pour servir son propos, pour que **Henry...** ait l'air aussi moche que possible, Nanni Moretti a utilisé des extraits provenant d'une vidéo, ce qui n'a rien à voir en terme de qualité avec une projection en salle. C'était un transfert très mauvais, **Henry...** avait l'air vraiment affreux. Je peux comprendre qu'on n'aime pas mon film. C'est une opinion que je respecte. Mais c'est la manière que je n'accepte pas. Aux Etats-Unis, si vous utilisez un extrait de film, vous le citez au générique et vous remerciez les gens qui vous ont cédé les droits. C'est la moindre des politesses. Quelque temps après, j'étais au Festival de Catollica en Italie et j'en ai profité pour vérifier une fois de plus que le générique de **Journal Intime** ne faisait toujours aucune mention de **Henry...**. En conséquence, j'ai tenu des propos pas très sympathiques sur Moretti à la presse italienne, et c'est ainsi que notre différend a pris de plus grosses proportions. J'accepte la critique, mais je trouve que Moretti a montré à quel point il était hypocrite en se servant de mon film, sans le citer, pour remplir deux minutes de son propre film.

Vous avez vu *Henry : Portrait of a Serial Killer 2* ?

Oui. Le film a été réalisé par mon ancien premier assistant, Chuck Parello. Les gens me demandent généralement si je suis choqué ou furieux. Pourquoi donc ? Je connais Chuck, c'est mon ami. Je suis content qu'il ait pu faire un film. Nous sommes toujours amis et je trouve qu'il a fait du bon travail. **Henry...** est mon film, **Henry II...** est le sien. J'espère qu'il marchera.

Connaissez-vous le titre français de *Wild Things* ?

Oui, j'en ai entendu parler ! J'étais en France il y a un mois. Je viens de terminer un nouveau film sur un ami peintre qui vit à Paris depuis huit ans. C'est un ami de la Princesse Caroline. Il y a eu une avant-première de **Condo Painting** pour elle à Monaco, pendant le Festival de Cannes. C'est là que j'ai appris que le titre français était **Sexcrimes**.

Pour un titre français, c'est original ! Pensez-vous qu'il résume bien votre film ?

sexcrimes

■■■ Je ne sais pas... Aux Etats-Unis, on utiliserait plutôt ce genre de titre pour les séries B. Je ne sais pas si ça sonne pareil en France. De toute façon, je ne peux rien faire. Mais ça va, j'ai trouvé que le titre était rigolo. J'espère simplement que les gens ne croiront pas que c'est un film trash. Il y a, dans le film, des éléments trash, mais il va bien au-delà.

Dans quelle mesure ?

Pour moi, il s'agit en réalité d'un film sur ce que les gens font semblant d'être en surface, et ce qu'ils sont vraiment à l'intérieur. La différence entre les apparences et ce qu'elles dissimulent. En cette époque où personne ne semble dire la vérité, **Sexcrimes** joue sur l'idée que tout le monde ment à tout le monde, et ce tout le temps.

Est-ce ainsi que vous avez immédiatement perçu le scénario quand vous l'avez lu la première fois ?

J'ai d'abord été surpris, ce qui n'est pas en général ce que je ressens lorsque je lis un thriller. Ensuite, je l'ai relu plusieurs fois en essayant de déterminer les personnages : ils ne sont à aucun moment ce qu'ils prétendent être. A l'exception d'un seul, aucun ne dit jamais la vérité. Cela représentait un défi au niveau des acteurs : ils devaient jouer un personnage qui lui-même en interprète un autre. C'était donc complètement bi-dimensionnel. La perspective de travailler sur ce concept m'a vraiment intéressé. Je pense que beaucoup de personnes ont mal compris cet aspect. Pour eux, **Sexcrimes** est juste une grande épopée trash.

Un peu comme *Girls in Prison* ?

Personne aux Etats-Unis n'a vu ce film ! **Girls in Prison** a été écrit par Samuel Fuller. Certains trouvent son style trop ancré dans le B Movie, voire même vulgaire, mais pour moi Fuller est un moraliste. C'est triste qu'il soit mort. Avec son épouse Crystal, il a donc écrit ce scénario pour moi et il s'agit bien plus qu'un banal film de prison de femmes. C'est une métaphore sur l'enfermement de la femme, et dans les années cinquante, c'était un problème qui se posait là. La seule détenue qui parvient à s'échapper le fait grâce à la musique. Les autres, comme les lesbiennes ou la fille black, sont totalement recluses. Fuller avait toujours un point de vue moral. J'ai pour ma part grandi avec tout ce pan stylistique trashy. Ça fait partie de la culture américaine. On peut l'utiliser tout comme Andy Warhol l'a fait avec les soupes en conserve.

***Girls in Prison* m'a fait penser à John Waters. Vous aimez ses films ?**

Oui, c'est un ami ! Lorsque j'ai fait **Henry...**, j'ai reçu trois lettres de fans : une de David Mamet, une de John Waters, et la troisième d'Eric Bogosian. C'est comme ça que j'ai rencontré Eric pour lequel j'ai filmé son one-man show, **Sex, Drugs and Rock & Roll**. Je suis devenu ami avec John Waters lorsque je me suis rendu à Baltimore pour travailler sur la série télé *Homicide*. Et je m'apprête à réaliser un film pour *HBO* d'après un scénario de David Mamet.

Comment avez-vous choisi Neve Campbell ? Après l'avoir vue dans *Scream* et sa suite, j'ai été surpris de constater qu'elle était une bonne actrice, qu'elle pouvait jouer «sauvage» !

(Rires) Je n'ai jamais vu ***La Vie à 5***, la série télé qui l'a révélée au grand public. Ce sont les gens de *Mandalay* qui m'ont appris que Neve Campbell voulait jouer dans **Sexcrimes**. Je n'étais pas très emballé mais ils ont insisté sur le fait qu'elle était vraiment dans l'air du temps. J'ai donc accepté de la rencontrer. Avant, je suis allé voir **Scream**. J'aime beaucoup Wes Craven et je suis heureux que son film ait rencontré un tel succès. Quand j'ai vu Neve, je pensais qu'elle voulait jouer Kelly, la fille riche, rôle pour lequel je la trouvais parfaite. Mais elle m'a dit d'emblée qu'elle voulait jouer la fille pauvre, Suzie. En fait, d'après le contrat qui la liait à sa série télé, elle ne pouvait pas faire de scènes de nudité. Elle était adorable, je l'ai tout de suite beaucoup aimée. C'est une jeune femme très humble, très gentille. Nous avons fini par décider, puisqu'elle ne voulait pas du rôle de Kelly, que nous ne travaillerions pas ensemble. J'ai poursuivi le casting, j'ai rencontré pas mal d'autres actrices mais aucune ne convenait réellement. J'ai donc repensé à Neve, en me disant que, finalement, elle pourrait être parfaite en Suzie. J'ai changé d'avis et nous l'avons embauchée.



■ *Ken Bowden (Bill Murray), un avocat spécialisé dans l'embrouille !* ■

PETITS MEURTRES ENTRE AMANTS !

On avait laissé John McNaughton en pleine santé, avec un **Girls in Prison** (téléfilm de la série «Rebel Highway», voir *Impact* 63) tout à fait réjouissant, bien nerveux, sympathiquement trash et merveilleusement crétin. Depuis, le réalisateur a connu une nouvelle galère (voir interview) avec **Normal Life**, une petite production inédite, genre «Bonnie and Clyde chez les bouseux». On le retrouve aujourd'hui avec **Sexcrimes**, pas forcément au meilleur de sa forme, mais dans un confort de cinéma qu'il semble n'avoir jamais connu, même pas lors de son bref passage chez les majors pour **Mad Dog and Glory**, son chef-d'œuvre.

Le projet **Sexcrimes** est pourtant assez moyen, avec son histoire de machination abracadabrante, de sexe «déviant» et de meurtres violents (on n'en dira pas plus, puisque l'intrigue ne cesse de rebondir). C'est la formule qui a permis à **Basic Instinct** de rafler la mise à travers le monde entier. Mais c'est également la formule qui alimente les deuxièmes parties de soirée le samedi sur *TF1* dans «Hollywood Night». Comme les scénarios du genre donnent dans le navrant, le budget permet généralement d'établir l'échelle des valeurs. Plus riche que les téléfilms *PM Entertainment* et plus pauvre que le film de Paul Verhœven, **Sexcrimes** se retrouve logiquement dans le centre mou des thrillers racoleurs, à la différence que chez Mc Naughton le racolage n'est pas un acte cynique mais une envie très naturelle. Pour saisir l'esprit de **Sexcrimes**, il faut savoir par exemple qu'au début du film, deux bimbos (dont Denise Richards) nettoient la voiture du bellâtre de service (Matt Dillon) et s'aspergent au jet d'eau. McNaughton filme la scène au ralenti, et bien sûr, tout cela ressemble fort à un concours de t-shirts mouillés. C'est nul. Et c'est bien en même temps. On pourrait même dire : c'est parce que c'est nul que c'est bien. Evidemment, encore faut-il aimer les poitrines pointant sous les t-shirts humides, mais que celui qui n'a jamais péché jette immédiatement ce magazine !

Dès qu'il dérape dans le trash, **Sexcrimes** produit donc des saveurs spéciales, résultat du grand écart entre l'image (cinémascope nickel, mise en scène élégante) et la chose filmée (en gros, les symboles de la sous-culture de Floride). Le gros problème est quand même que McNaughton, désireux de signer un produit de luxe en eaux troubles, reste très sage en regard du scénario et des solutions qu'il propose. On profite bien du luxe, mais on nage rarement en eaux troubles. **Sexcrimes** ressemble d'ailleurs davantage à une version thriller de **Scream** (un film propre) qu'à une version teenage de **Basic Instinct** (un film sale), à tel point que les meilleurs moments du film présentent un personnage d'avocat magouilleur périphérique à l'histoire. Dans le rôle, Bill Murray est sensationnel. Il force l'adhésion à un **Sexcrimes** devant lequel nous sommes tous des Beavis et Butthead en puissance. Cool !

■ V.G. ■

Columbia TriStar Films présente Kevin Bacon - Matt Dillon - Neve Campbell - Denise Richards dans une production **Mandalay Entertainment** *SEXCRIMES* (*WILD THINGS* - USA - 1998) avec Theresa Russell - Daphne Rubin-Vega - Robert Wagner - Bill Murray **photographie de** Jeffrey L. Kimball **musique de** George S. Clinton **scénario de** Stephen Peters **produit par** Rodney Liber & Stephen A. Jones **réalisé par** John McNaughton

24 juin 1998 **1 h 48**

■ Suzie et Kelly au téléphone : un plan marketing visant sans doute le public de **Scream** ! ■

Le moment le plus chaud du film est la scène de triolisme entre Matt Dillon, Neve Campbell et Denise Richards. Comment avez-vous préparé les acteurs à la scène ? Que leur avez-vous dit pour les mettre à l'aise ?

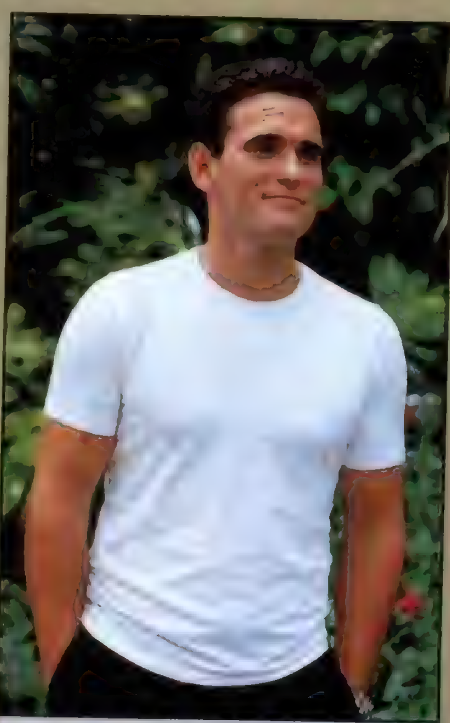
Je leur ai assuré que le tournage se passerait de manière très professionnelle, qu'ils seraient filmés de la façon la plus flatteuse qui soit, qu'il n'y aurait que les personnes indispensables sur le plateau. Dans pareil cas, il faut surtout être très attentionné avec les acteurs. Au début, tout le monde se sent bizarre, la situation est étrange. Mais une fois qu'ils commencent à enlever leurs habits, qu'ils jouent la séquence, tout le monde se détend et trouve ça naturel. La veille du tournage d'une scène comme celle-là, il y a toujours beaucoup de tension. Pour certains acteurs, la nudité pose problème. Il faut donc être très attentif, et surtout, le plus honnête possible. S'ils me disent ce qui les inquiète, je m'assure que ce ne sera pas filmé. Je les laisse souvent regarder le moniteur une fois la scène tournée. Tout est une question de confiance. Il faut être très précis, leur dire dans le détail ce qu'on va filmer. Il faut leur prouver que vous faites uniquement ce que vous aviez prévu ensemble, que vous n'essayez pas tricher. Le pire serait de commencer une scène et, pendant la prise, de demander à l'acteur ou l'actrice d'aller toujours plus loin. Ça ne se fait pas.

Et que pensez-vous des réalisateurs qui se déshabillent aussi pour mettre en confiance leurs acteurs ?

Je trouve cela stupide. Ou alors, il faudrait que les techniciens se déshabillent également. Je serais d'accord si on payait les techniciens aussi cher que les acteurs. Si une star reçoit six millions de dollars pour tourner nue, c'est son métier. La nudité en fait partie. Je ne suis pas payé pour être filmé, et mon équipe non plus. De toute façon, nous ne touchons pas autant d'argent que les stars !

J'aimerais vous dire quelque chose, mais je ne sais pas comment m'y prendre...

Ah !?!



■ *Sam Lombardo (Matt Dillon), un enseignant sportif très courtisé par les femmes de Blue Bay* ■

Je trouve qu'il y a une idée de casting formidable dans *Sexcrimes* : Denise Richards a une grosse poitrine, tout comme Theresa Russell...

Oui... Mais que... ?

C'est idiot, mais elles sont mère et fille dans le film...

Ah oui... Ah d'accord ! *(Rires)* Et donc, c'est un lien de parenté très visuel, oui... Theresa est vraiment drôle. J'ai adoré travailler avec elle.

Aviez-vous vu *Starship Troopers* avant de choisir Denise Richards ?

Oui, et c'était difficile de deviner si elle pouvait jouer ou non, tant le film est cartoonesque, proche du comic book. Son jeu correspondait à l'esprit de **Starship Troopers**, mais ce n'était pas ce que j'attendais d'elle. Nous l'avons fait venir plusieurs fois pour auditionner. Et plus elle venait, plus elle prouvait qu'elle pouvait le faire. Je voyais bien qu'elle travaillait sérieusement pour avoir le rôle, qu'elle avait même une idée précise de son personnage. Elle ne se contentait pas de lire ses répliques. J'ai été surpris de ce que j'ai vu d'elle. Je ne m'attendais pas à ce qu'elle soit aussi dense et riche.

L'avocat qu'incarne Bill Murray semble être le seul personnage que vous aimez dans *Sexcrimes*.

Oui, enfin... Après avoir fait le film, nous étions un peu inquiets. Une partie de **Sexcrimes** concerne en effet un procès pour viol. C'est un sujet très sérieux, ainsi qu'un problème vraiment délicat aux Etats-Unis. Prenez **Kika**, de Pedro Almodovar par exemple, où le viol est filmé comme une scène de comédie. Ce serait impossible de faire de même ■ ■ ■

■ ■ ■ aux US, tout le monde vous tomberait dessus. Nous avons donc dû faire très attention. Les Américains adorent tellement Bill Murray que dès qu'il apparaît à l'écran, ils rigolent. Nous avions une scène de procès sérieuse et nous avions peur que ça ne fonctionne pas avec un acteur aussi typé, aussi drôle. Mais finalement, je pense que Bill Murray ajoute au film une touche d'humanité et d'humour. Sans lui, le public aurait trouvé **Sexcrimes** encore trop sombre. Comme la plupart de mes autres films !

Justement, on sait que vous avez eu toutes sortes de problèmes avec vos films : *Henry...* est sorti trois ans après avoir été tourné, les producteurs de *The Borrower* ont fait faillite. Et même sur *Mad Dog and Glory*, pourtant produit par une major, vous avez dû faire face à des grèves, à des problèmes de calendrier. Vous attendiez-vous à tant de difficultés lorsque vous avez décidé de devenir réalisateur ?

Ah non, vraiment pas ! Mon avant-dernier film s'appelle **Normal Life**, avec Luke Perry et Ashley Judd. Nous l'avons tourné pour moins de trois millions de dollars. J'aime beaucoup le film, mais le producteur *Fine Line* a tout fait pour annuler sa sortie en salle. Je me suis alors lancé dans une énorme bagarre contre eux. J'ai appelé mes amis journalistes au *New York Times*, à *Hollywood Reporter*, à *Variety*. Je les ai décrits comme de vrais escrocs, ce qu'ils sont. Ce sont des gens mauvais, je les déteste ! *New Line, Fine Line...* je les trouve complètement stupides et ennuyeux, vicieux et malhonnêtes. Finalement, j'ai obtenu qu'ils sortent le film dans deux villes, New York et Chicago, où il a eu de très bonnes critiques. Je suis fier de **Normal Life** : il s'agit d'une approche intéressante des gens issus des basses et moyennes classes sociales aux USA, ainsi que des jeunes. Mais tout ce qui a entouré le film a été une grande déception. Je dois avouer que pour **Sexcrimes**, le studio a été formidable. Je me suis très bien entendu avec les gens de *Mandalay*, ainsi qu'avec ceux de *Sony/Columbia*. C'est la première fois que je sens que les responsables du marketing se donnent à fond pour mon film. C'était une sensation tellement merveilleuse ! Il m'a fallu attendre sept films pour avoir le sentiment que les gens font vraiment bien leur travail.



■ *Tom Baxter (Robert Wagner), l'avocat très daté des Van Ryan* ■



■ *Suzie (Neve Campbell) change de stratégie... et de couleur de cheveux !* ■



■ *Sam Lombardo : toute machination débouche forcément sur une mallette bourrée de dollars...* ■

Diriez-vous que *Sexcrimes* est votre premier film pour un public adolescent ?

Non, je pense qu'il est marketé pour un public adolescent, nuance. D'après moi, le film s'adresse à tous les publics. A quelqu'un qui insistait sur ce point, j'ai dit un jour : «Diriez-vous que «Roméo & Juliette» soit une pièce pour adolescents sous prétexte qu'elle parle d'eux ?» Il y a des acteurs jeunes dans **Sexcrimes**, tout particulièrement avec Denise Richards. Mais il y a également Kevin Bacon et Matt Dillon, qui ont dépassé la trentaine, Theresa Russell, qui a quarante ans, ou encore Bill Murray, et puis Robert Wagner, qui a atteint la cinquantaine. Ce qu'ont essayé de faire les gens du marketing, c'est de cibler très spécifiquement les jeunes. C'est le seul point de désaccord entre nous. Je reste persuadé que l'histoire et le ton de **Sexcrimes** peuvent plaire à un large public.

Avez-vous travaillé avec Stephen Peters sur le scénario ? Et avez-vous changé quoi que ce soit ?

C'est une longue histoire... Je ne sais pas si vous avez entendu parler du scandale autour de la Writers' Guild, avec David Mamet et **Des Hommes d'Influence** *(2)*... Stephen Peters a écrit le scénario original de **Sexcrimes**. Mais j'ai travaillé avec un autre scénariste, Kim None, un de mes amis. Il est davantage romancier que scénariste, mais il a collaboré à l'écriture de plusieurs scénarios avec moi. Ensemble, nous avons écrit sept ou huit versions supplémentaires du scénario original de Stephen Peters. Nous sommes allés en Floride, nous avons fait des recherches. Nous avons visité des écoles, des prisons. Nous avons même trouvé la Gator Farm, ce lieu d'exhibition des reptiles. Nous avons considérablement changé l'histoire, mais la Writers' Guild a refusé de créditer Kim None au générique. C'est la seule personne qui ait travaillé sur le projet sans avoir été citée. Je lis un bouquin très intéressant en ce moment : il s'agit d'archives photographiques, des clichés officiels commandés par le gouvernement stalinien dans les années 30. Par exemple, en 1932,

■ *Sandra Van Ryan (Theresa Russell) et sa fille Kelly en pleine séance de tir : mais qui sont les pigeons ?* ■

on trouve Trotsky, Staline et Lenine sur la même photo. Quatre ans plus tard, Trotsky a disparu ! Je trouve que la Writers' Guild agit de la même façon : elle fait des retouches en fonction d'une idéologie voulant que le premier scénariste d'un film soit le seul et unique scénariste. C'est scandaleux. Nous n'avons même pas réussi à inclure Kim None dans les «remerciements spéciaux». La Writers' Guild aurait poursuivi *Mandalay* en justice pour ça !

Le film en l'état actuel constitue-t-il votre propre version ?

La version que vous avez vue est assez proche de celle que j'avais imaginée. Si on m'autorisait à faire mon «director's cut», elle ne serait pas très différente de celle-là. Il y aurait peut-être une minute de plus, des détails qui différeraient. C'était une bonne expérience de travailler avec *Mandalay*. Ce sont des gens intelligents : lorsque nous n'étions pas d'accord, il me suffisait d'être assez ferme et d'avancer de bons arguments pour qu'ils me laissent faire à ma façon. Je n'ai pas l'impression d'avoir fait des compromis. Pour **Mad Dog and Glory**, le studio m'a imposé certaines choses... Mais bon, c'est toujours ainsi. C'était mon premier film de studio, et à l'époque je ne savais pas comment me défendre.

Vous voulez dire que *Mad Dog and Glory* a été une mauvaise expérience ?!

Non, pas du tout. C'était une bonne expérience... jusqu'à ce que nous arrivions aux projections-test qui n'étaient pas satisfaisantes. Là, le studio a paniqué, il a fallu trouver un moyen de changer la fin. Le bon côté, c'était de travailler avec De Niro, Scorsese, Bill Murray, d'avoir suffisamment d'argent pour faire un film hollywoodien... Oui enfin, en fait, le problème c'est que je n'avais précisément pas envie de faire un film type hollywoodien !

Je ne sais pas ce qu'il en est aux Etats-Unis, mais en France, *Mad Dog and Glory* est considéré par beaucoup comme une grande réussite du cinéma américain de ces dernières années.

Eh bien !... Comme je vous l'ai dit, j'étais en France il y a quelques temps et je dois avouer que j'ai été affreusement tenté de m'y installer ! J'ai vraiment passé un séjour merveilleux. J'adore les Français, je m'entends bien avec eux. Pour en revenir à votre remarque, **Mad Dog and Glory** n'a pas rapporté beaucoup d'argent... Et aux Etats-Unis, vous savez, le débat s'arrête souvent là.



■ *Le flic Ray Duquette mène une enquête à double fond...* ■

Comment est-ce possible de vivre à Chicago et de faire des films à Hollywood ?

Malheureusement, je ne passe pas beaucoup de temps à Chicago ! Mais je m'y sens comme à la maison, je viens me ressourcer. Ça n'a rien à voir avec Los Angeles. Lorsque j'ai passé ces deux semaines formidables à Monaco, je me suis dit : «D'accord, en ce moment, c'est le Festival de Cannes. Mais Cannes, c'est un Hollywood à grande échelle. Les films, les films et rien que les films...». Pour moi, ça en devient vulgaire. A Hollywood, rien d'autre ne compte. Si vous ne faites pas partie du business, vous n'êtes rien, zéro. Il n'y a aucune autre perspective de vie. C'est tout le contraire lorsque je retourne à Chicago où la plupart de mes amis ne sont pas dans le cinéma. Le peu qui sont dans le métier gardent le contact avec le monde et sa réalité. Ils ont des vies différentes...

Des vies normales ?

Oui ! Si cela existe ! Retourner régulièrement à Chicago me donne des perspectives. C'est tellement important. Rester tout le temps à Los Angeles, c'est le meilleur moyen de se faire consumer par le movie business.

■ Propos recueillis par **Vincent GUIGNEBERT** et traduits par **Sandra VO-ANH** ■

(1) Dans **Journal Intime**, Nanni Moretti, ulcéré par une critique positive de **Henry...**, se rend en pleine nuit chez le journaliste, le réveille, lui montre des extraits du film, et lui demande de s'expliquer sur ses écrits !

(2) Auteur de la dernière version du scénario de **Des Hommes d'Influence** (qui n'avait pas grand-chose à voir avec les precédentes), David Mamet a failli ne pas être crédité au générique !

Chaque guerre a son monstre. En Irlande, c'est Victor Kelly, le «resurrection man» !

resurrection MAN

Au dernier festival du Film Policier de Cognac, RESURRECTION MAN n'a pas vraiment mis le jury dans sa poche. C'est même tout le contraire qui s'est produit. Ainsi a-t-on vu Marlène Jobert éreinter ce film. Selon elle, RESURRECTION MAN serait particulièrement odieux, d'une rare complaisance dans la violence. Un truc malsain en somme. Vrai que RESURRECTION MAN ne s'adresse pas aux familles. Que TF1 ne le programmera jamais, ni en prime-time, ni plus tard dans la soirée !

Resurrection Man est un film qui ne cherche pas à séduire, qui n'adoucit pas son histoire avec une dose de sentiments, qui n'apporte aucun alibi au dossier de son funeste héros, le dénommé Victor Kelly. Le genre jeune type ténébreux, à l'intérieur comme de l'extérieur. Victor Kelly est un serial killer qui jouit de la violence, de la torture, qui prend littéralement son pied à éplucher un rival au rasoir. Le cadre et l'époque lui offrent une sorte d'immunité. Le cadre : l'Irlande du Nord. L'époque : les années les plus chaudes de la guerre civile.
«Il n'y a pas de limite à la violence de Victor» souligne le réalisateur Marc Evans, un gallois qui s'est déjà distingué avec le court métrage **Johnny be Good** (l'arrivée du premier juke box dans un bled paumé du Pays de Galles) et surtout **House of America** (quelques ados en rébellion contre le conformisme ambiant). Pourquoi tant de haine, pourquoi tant de sadisme ? Victor Kelly doit surcompenser un sérieux handicap : sa religion. «*Les gens disent que son père est un catholique*» précise le cinéaste. «*Dans le milieu où il évolue, cela représente un interdit. Victor doit donc se transformer, pour faire taire ces rumeurs, en un super-protestant, plus dur et plus radical que les autres. Il devient une expression sublime de la violence à laquelle McLure, qui tire les ficelles de la vie politique locale, ne peut rester insensible*».
Calculateur, McLure fait de Victor Kelly son dauphin. Son bras droit. Le bras armé qui va châtier les traîtres jusqu'en prison. Qui élimine impitoyablement les rivaux et fait un exemple en tuant un innocent devant la cantonade. Une façon efficace de dissuader toute trahison. Toujours dans les parages en train de souffler sur les braises, McLure absout les excès de son protégé. «*McLure a toutes les qualités du Diable : une grande intelligence, une grande connaissance de l'âme humaine, une grande cruauté et un manque total de morale. Pour parvenir à ses fins, il manipule psychologiquement les autres*». Ses complices y compris. Lui se maintient toujours à distance, observant avec une ironie détachée les effets de la guerre sur l'homme. «*McLure utilise la violence de Victor Kelly pour asseoir sa domination personnelle. Il manifeste une fascination quasi amoureuse pour son protégé, un monstre qu'il a partiellement créé, et qu'il doit détruire parce que celui-ci, conscient de son pouvoir, ne connaît plus ses limites*».
Gênant, Victor Kelly. D'autant plus que la presse fait ses gros titres sur lui. Seule sa maman refuse la réalité de la situation : elle aime son rejeton. Lequel le lui rend bien dans d'homériques embrassades. C'est ainsi que Victor Kelly découpe en fines lamelles une victime et, l'instant d'après, visite le modeste pavillon de sa chère mère. Edifiant.



Le pub, lieu de toutes les tensions dans une Irlande livrée à la guerre civile

«*Bien qu'elle soit un personnage fictif, la mère de Victor Kelly reste représentative de nombreuses mères irlandaises*» poursuit Marc Evans. «*Elle a dû remplir le vide laissé par le père et, ce faisant, a établi cette relation d'amour inconditionnel avec ce fils qui ne peut rien faire de mal*». Jusqu'au bout, Dorcas Kelly n'admettra pas l'évidence. Pour elle, son fils n'est pas un assassin, mais une victime. Dans le rôle de Victor Kelly, Stuart Townsend se montre plus que convaincant. De la même étoffe que les dernières révélations du cinéma britannique (Ewan McGregor, Robert Carlyle), il se garde bien de rendre un tantinet sympathique son personnage. «*N'étant pas de nature violente, interpréter Victor Kelly fut un réel défi. Kelly n'exprime pas de qualités humaines. Sur son visage se lit toute la douleur d'une société explosée. Son père est un être faible. Il vit dans un monde froid, triste. La seule possibilité de gloire qui lui est offerte réside dans le meurtre. Dans une surenchère de violence. Une véritable impasse. Lorsque Victor charcute un type au rasoir, il est convaincu de s'adonner à une forme d'art toute personnelle*». Digne des écorchés de certains tableaux ! Dans les tortures, Victor Kelly s'attarde sur l'ancien bras droit de McLure. Il prend tout son temps, le laissant se vider de son sang dans la baignoire d'une bâtisse isolée. Une séquence atroce dans laquelle intervient Ryan, un journaliste alcoolique, profondément déprimé par le départ de sa femme. Ce triste sire se tape la petite amie de Victor Kelly un soir de déprime. Une relation qui crée des liens troubles entre le gratte-papier et le serial killer terroriste.
Blonde, pulpeuse, mais certainement pas ingénue, la petite amie assiste sans broncher aux performances sanguines de son amant. Elle s'est depuis longtemps habituée à la violence. Comme les autres clients des pubs nationalistes. L'anesthésie semble générale dans cet uni-



Victor Kelly sur le point d'agir : image pieuse ou vision diabolique ?



■ Victor Kelly (Stuart Townsend), un exécuteur aux méthodes de serial killer... ■

vers austère de faubourgs régionaux. Tuer, être tué ou la mettre en veilleuse : il ne s'y développe pas d'autres perspectives. Cette atmosphère dépressive, figée dans l'abominable au quotidien, Marc Evans la relaie via une mise en scène discrète, jamais prompte à verser dans le sensationnel. D'où ce climat lourd, d'incertitude, de menace permanente dont Stuart Townsend s'imprègne en arpentant les lieux du crime. *«J'ai traîné dans les rues de Belfast et de sa banlieue. J'ai fréquenté les pubs, en quête de leur réalité, de l'humour noir que manie leur clientèle. Dans l'un d'eux, j'ai rencontré un type incroyable, un colosse. Une véritable tête brûlée d'une soixantaine d'années. Dans sa jeunesse, il a fréquenté quelqu'un qui ressemblait à Victor Kelly. En évoquant son souvenir, il a brusquement rajeuni de vingt ans».* Au contact des Irlandais, Stuart Townsend construit un personnage glacial, réfrigérant. *«J'ai essayé de sortir de moi-même, de le montrer comme un morceau de bois, insensible à tout».* Objectif atteint. Victor Kelly attire encore moins la sympathie que Michael Rooker dans **Henry : Portrait of a Serial Killer**. Une performance notamment rendue possible par les lentilles bleues que porte le comédien. Un détail peut-être, mais qui multiplie insidieusement le côté maléfique de Victor Kelly.

Sa dette, son influence majeure dans la composition du tueur-terroriste, Stuart Townsend l'avoue. C'est James Cagney dans les films de gangsters des années 40. Une star américaine d'origine irlandaise. *«A Belfast, je n'en ai pas cru mes yeux. Partout, vous avez ces restaurants, ces pubs baptisés Cagney. James Cagney reste encore une icône locale. Parce qu'il a exporté le caractère irlandais à Hollywood, les Irlandais veulent tous lui ressembler».* Ici, **L'Enfer est à Lui** demeure un film culte. Un modèle.

■ Dorcas Kelly (Brenda Fricker) : rien ne peut entamer l'amour qu'elle a pour son fils ■

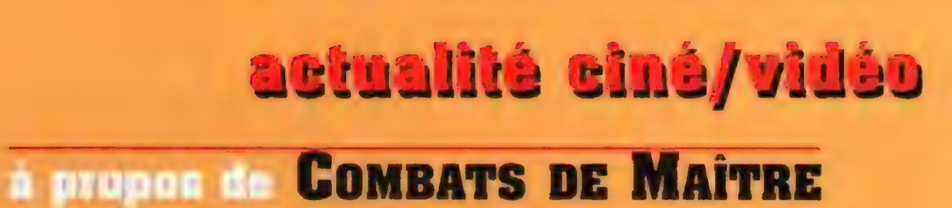
A première vue, **Resurrection Man** possède toutes les caractéristiques d'un document sur le conflit irlandais. Il se situe en 1975, au sein d'un groupuscule terroriste appelé Les Hommes de la Résurrection... Marc Evans s'en défend. *«Je n'ai pas voulu faire un film sur la situation en Irlande. Nous ne pouvions bien évidemment pas faire abstraction du conflit, mais je voulais qu'il reste en toile de fond. J'ai préféré me concentrer sur une histoire particulière permettant de découvrir une plus vaste réalité. Je me suis davantage intéressé à l'étude de la vie d'un gang et de la manière dont il est manipulé, qu'à la guerre civile en elle-même».* Exit les discours politiques, le militantisme, le vibrant plaidoyer en faveur de la paix, de l'unité retrouvée d'une nation... D'ailleurs, Marc Evans refuse de déplacer son intrigue dans les rangs des policiers et des catholiques. *«Alors que je tournais et que je dirigeais les acteurs, je ne pouvais pas oublier que Kelly et McLure étaient des assassins»* termine Marc Evans. *«Ce fut une expérience très étrange que de vivre avec ces personnages et cette histoire. J'ai dû m'accrocher à tout ce que je pouvais pour ne pas perdre mon sens de l'humain au contact de ces personnes qui n'ont plus d'humain que le nom».* Humains, ils le sont néanmoins. A l'image des monstres qui opèrent dans toutes les guerres. C'est justement ce qui les rend terriblement crédibles, si proches. C'est également ce qui rend si difficile le fait de les regarder droit dans les yeux. Par peur sans doute d'y voir le diable.

■ **Cyrille GIRAUD** ■

Polygram Film Distribution présente Stuart Townsend dans une production **Revolution Films** ***RESURRECTION MAN*** (Grande-Bretagne - 1997) avec James Nesbitt - Geraldine O'Rawe - John Hannah - Brenda Fricker - James Ellis **photographie de** Pierre Aim **musique de** David Holmes, Gary Burns & Keith Tenniswood **scénario de** Eoin McNamee d'après son roman **produit par** Andrew Eaton **réalisé par** Marc Evans
22 juillet 1998 **1 h 45**

Kung-fu éthylique à Hong Kong et cascades à gogo à Hollywood : le coup double de Jackie Chan...

■ *Wong Fei-Hung (Jackie Chan) dans une posture de super-héros prêt au combat final* (**Combats de Maître**) ■



à propos de **COMBATS DE MAÎTRE** & **JACKIE CHAN DANS LE BRONX**

HONG KONG - USA LA DOUBLE VIE DE JACKIE CHAN

STAR INDÉTRÔNABLE DU CONTINENT ASIATIQUE DEPUIS PRESQUE VINGT ANS, JACKIE CHAN A POURTANT CONNU UN DESTIN DES PLUS CHAOTIQUES EN EUROPE COMME AUX ÉTATS-UNIS. A LA FOIS CÉLÈBRE ET MÉCONNU, IL S'IMPOSE COMME UNE SORTE D'ARTISTE DE CIRQUE SCIENTIFIQUEMENT PARFAIT. MAL GÉRÉ PAR LES DISTRIBUTEURS, QUI PERÇOIVENT DIFFICILEMENT SON APPRÉHENSION PAR LE PUBLIC OCCIDENTAL, IL NOUS REVIENT SIMULTANÉMENT, À L'ÉCRAN ET DANS NOS VIDÉO-CLUBS, AVEC JACKIE CHAN DANS LE BRONX ET COMBATS DE MAÎTRE. TÂCHONS CETTE FOIS-CI DE NE PAS RATER CELUI QUI PERSONNIFIE MIEUX QUE QUICONQUE L'IDÉE DU CINÉMA D'ACTION...

On pourrait très facilement mesurer les rapports tourmentés qu'entretient le vieux continent avec le cinéma de Hong Kong en suivant la carrière de Jackie Chan sur les écrans français. Révélée à la fin des années 70 avec **Le Maître Chinois** (**Drunken Master**) de Yuen Woo Ping et **La Hyène Intrépide** (**Fearless Hyena**) réalisé par ses soins, la star montante ornait encore quelques devantures de cinémas de quartier, alors en voie d'extinction programmée. Amorcée par le prodige Bruce Lee, la déferlante kung-fu avait fait son temps. Les premiers magnétoscopes pointaient le bout du nez. Des façades bariolées des boulevards Barbès et Rochechouart, où s'exhibaient fièrement les torses nus des rois de la castagne, surgirent soudainement les premiers fast-food et, crise oblige, les bazars du «tout à dix francs». Le fabuleux virage qui s'opérait alors à Hong Kong restera comme un rendez-vous manqué et, pour quinze ans encore, le concept kung-fu des seventies demeurera aux yeux du grand public français la seule définition possible du cinéma chinois.

La première excursion américaine de Jackie sera un autre rendez-vous manqué. Mais il faut bien avouer que **Le Chinois** de Robert Clouse, ou l'inqualifiable **Equipée du Cannonball** de Hal Needham, étaient difficilement assimilables à des traumatismes cinématographiques. Exploitant au plus mal le charisme de la star chinoise et révisant à la baisse ses qualités athlétiques, les deux films, en retard de quelques années sur les désirs du public, n'imposeront pas cet aspirant Bruce Lee, pourtant bien plus élaboré que l'original. Le cinéma d'action US du début des années 80 se fera donc sans Hong Kong. Et quelque part, ça se ressentira ! Pendant cinq ans, on bouffera du buddy-movie grabataire, des poursuites à 35 km/h (le syndrome *Chips*), des gunfights du troisième âge et des bagarres supervisées par Linda Carter : Eddie Murphy court dans la rue (Whouaa !) Arnold Schwarzenegger dégaine un pistolet (Yooo !), Mel Gibson casse un carreau (Holala !). Alors forcément, pour ceux qui, en 1986, assistèrent aux voltiges du **Marin des Mers de Chine** ou aux cascades anti-gravitationnelles de **Police Story**, le choc était inévitable. Mais c'est véritablement dans les vidéo-clubs, ces nouveaux cinémas de quartier, que la France retrouvera vraiment Jackie, enchaînant à ces deux boulets de canon **Mister Dynamite**, **Projet A n°2**, **Police Story 2** et **Big Boss** (son remake du **Milliardaire d'un Jour** de Frank Capra). ■ ■ ■



■ *Jackie Chan dans le Bronx : des bastons qui laissent loin derrière les cascadeurs hollywoodiens* ■

Fin 1991, alors que les noms de John Woo et de Tsui Hark commencent timidement à s'imposer dans la presse spécialisée, Jackie ressurgit sur les écrans français avec le très bondien **Opération Condor**, que suivra de près l'impressionnant **Police Story 3**. Hélas, des scores d'exploitation très moyens le renvoient illico dans les limbes du direct-to-vidéo. Si ça n'est pas forcément cruel pour une pochade comme **Niki Larson**, ce le sera pour le remarquable **Crime Story** où, sous la direction implacable de Kirk Wong, Jackie révélait des talents d'acteur dramatique jusque là inexploités.
1993 - compte à rebours : la rétrocession de Hong Kong à la Chine approche dangereusement et la production cinématographique en est très clairement affectée. La plupart des talents émigrent déjà vers les Etats-Unis. Comme s'il sentait que son tour est proche, Jackie, très symboliquement, tourne une suite au **Maître Chinois (Drunken Master)**, le film qui, en 79, avait à la fois assis sa réputation et opéré la synthèse kung-fu-comédie qui allait être son identité filmique. En endossant à nouveau la défroque du célèbre Wong Fei-Hung, Jackie ne cherche alors pas tant à surfer sur le succès des **Il Etait une Fois en Chine** qu'à se positionner comme une sorte de point d'orgue de la cinématographie locale. Il confie la réalisation au légendaire Liu Chia-Liang, celui là-même qui, dans les années 70, avait su imposer une certaine exigence de crédibilité martiale dans l'univers fantasmagorique des studios de la *Shaw Brothers*. Liu Chia-Liang s'est, qui plus est, déjà frotté à la figure légendaire de Wong Fei-Hung, en 1976, avec un certain (tiens, tiens) **Combat des Maîtres**. Porté ainsi par ces deux icônes, le classique et le moderne (qui s'avéreront être aussi deux ego surdimensionnés), **Combats de Maître** *(1)*, à la fin d'un tournage plutôt conflictuel, finit par opérer cette synthèse fragile entre deux pans énormes de l'histoire du cinéma de Hong Kong.
Le film enchaîne très logiquement à la fin du premier épisode dont nous rappelons les faits : Le jeune et turbulent Wong Fei-Hung avait été envoyé par son père suivre auprès d'un maître haut en couleurs l'entraînement à la technique dite du kung-fu éthylique (le Drunken Master). Cette technique aussi efficace qu'étonnante fut développée par des moines qui avaient trouvé là un moyen imparable de se défendre des bandits de grand chemin qui les agressaient dans leurs retours de beuveries. L'ivrogne peut faire fi de la douleur. Son équilibre faussement précaire, la rythmique hésitante de ses mouvements et son don d'improvisation chaotique sont autant d'éléments perturbants pour l'adversaire. Bref, après avoir tenté de fuir ce terrible entraînement, Wong Fei-Hung avait trouvé sur son chemin un redoutable tueur à gages. Après une sévère dérouillée, il revenait la queue basse parfaire son art et prendre ainsi, en état d'ébriété, sa revanche sur le tueur à gages, qui projetait par ailleurs de tuer son père.
Au début de ce second épisode, Fei-Hung, maintenant en pleine possession de son art, est retourné dans le giron familial. Porté par sa fougue, il semble une perpétuelle provocation aux yeux de son très rigide père, le Docteur Hwang Kei-Ying. Sa rencontre avec un bien étrange voleur patriote, ainsi que la substitution accidentelle d'une racine de ginseng par une statuette précieuse vont alerter le jeune maître. Un groupe d'hommes, protégés par l'ambassade britannique, mettent à sac le patrimoine national. Pour endiguer ce complot à l'échelle du pays, Fei-Hung va s'entourer de quelques hommes, de son sens du devoir et d'une bonne dose d'alcool industriel. Le combat est engagé.


■ Quand le «maître ivre» improvise une arme : un simple balai devient une multi-lames (**Combats de Maître**) ■


■ Quand Jackie s'approprie les objets de consommation (**Jackie Chan dans le Bronx**) ■

Avec le premier épisode, Jackie Chan avait sérieusement relifté la figure paternaliste du Docteur Wong Fei-Hung en en faisant un turbulent disciple. S'il renoue maintenant avec l'imagerie patriotique, voire nationaliste, de la légende, il manie tout aussi habilement des symboles autrement plus fouillés. Pour interpréter le père du héros, à la rectitude morale presque surréaliste, il choisit Ti Lung, l'acteur qui personnifiait le mieux, avec David Chiang, l'esprit chevaleresque des films de la *Shaw Brothers*. Dans le rôle du voleur patriote, dont les talents martiaux viennent à bout du héros dans la séquence d'ouverture, rien de moins que Liu Chia-Liang lui-même. Le maître et mentor, faux ennemi et vrai ami, sera aussi celui qui ouvrira les yeux de Fei-Hung en l'obligeant à considérer l'histoire de son pays comme le plus précieux des héritages. Voilà comment en l'espace d'un film, Jackie Chan revisite sa propre carrière à la lumière de la cinématographie qui l'a précédée.
Un tel acte de foi ne pouvait donner qu'un film hors du commun. Et **Combats de Maître** l'est assurément. Les multiples combats qui jalonnent le film sont autant de déclarations d'amour au genre. Certains sont d'une qualité martiale purement technique, d'autres, jonglant avec les lois de la gravitation, sortent tout droit de l'Opéra de Pékin (la terrible école qui vit éclore le jeune prodige). Quant au climax, il nous entraîne carrément aux limites du film «live». En voyant les combattants se ramasser des


■ Ti Lung, le héros lisse et droit de la Shaw Brothers, en patriarche rigide dans **Combats de Maître** ■

coups monstrueux, faire cinq mètres en arrière les pieds toujours plantés au sol, les poings ramenés à la taille, en voyant Jackie réduire en trois coups rageurs un plan de travail en tas de poussière, et envoyer, d'un coup de genou, son adversaire se plaquer au mur après un vol de dix mètres, on finit par se dire qu'on a quitté Hong Kong et qu'on est probablement en train de feuilleter les pages les plus chtarb du magazine *Strange*. **Combats de Maître** est un magnifique cadeau qu'offre Jackie Chan à ses fidèles avant d'aller à nouveau faire les yeux doux aux Américains. Et l'on se dit que ça n'est pas plus mal ! En effet, poussé par la logique du «toujours plus», les cascades de la superstar commençait à sérieusement (et littéralement!!) jouer avec le feu. Dans **Crime Story** déjà, il faisait le toréador au milieu des explosions de gaz. Dans **Combats de Maître**, il plonge de tout son long dans un tas de braises ardentes et s'en extraie avec difficulté, alors que ses vêtements commencent à prendre feu ! On se repasse quinze fois la séquence en se disant qu'un film de plus dans ces conditions et *TF1* nous diffusait une très émouvante soirée-hommage !



■ *Prêts pour la danse : un combat incroyablement chorégraphié de* **Jackie Chan dans le Bronx** ■

A cheval entre les deux continents, **Jackie Chan dans le Bronx** aurait pu être une vaine tentative d'intégration. Tourné dans un Vancouver se donnant des allures peu crédibles de New York, sur la base d'un script plutôt léger, doublé approximativement en anglais, le film réussit pourtant l'exploit de récolter quelques 35 millions de dollars aux USA alors qu'il s'était déjà plus que remboursé sur le continent asiatique. *New Line*, l'heureux distributeur, jubile. Son concurrent direct, *Miramax*, met une option sur le catalogue de la vedette. *New Line* réplique avec **Contre-Attaque** qui amasse tranquillement ses 20 millions US. Et voilà la machine Jackie lancée. Pourtant, ce dernier n'a pas fondamentalement changé ses méthodes de travail. C'est la stratégie marketing de *New Line* qui fera la différence. Jackie Chan est enfin vendu pour ce qu'il est, c'est-à-dire une vedette de film d'action tout public, alliant des prouesses physiques ahurissantes à de la comédie bon enfant. **Un Chinois dans le Bronx** en est l'application scrupuleuse.

Un jeune homme rend visite à son oncle, sur le point de se marier. Il s'aperçoit que la boutique de ce dernier est rançonnée par un gang malveillant. Il corrige les malfrats et s'en fait des ennemis. Parallèlement, il devient une sorte de grand frère pour un jeune handicapé, dont la sœur fait partie du gang susnommé. Puis une sombre affaire de pierres précieuses perdues le mènera à affronter un dangereux chef maffieux Intrigue minimum, bons sentiments et cascades nerveuses. Mais il convient de noter que la star intègre à son univers, avec une certaine aisance, des éléments propres à la mythologie cinématographique américaine tels les gangs motorisés, les caïds richissimes et les règlements de comptes expéditifs en pleine rue. Le public US, pour partie, reste en terrain connu. Puis, tout en douceur, Jackie commence à détourner les icônes à son avantage. Outre une courte scène de bagarre dans un supermarché, il s'offre le luxe, lors d'une séquence de combat incroyablement chorégraphiée, à plier à ses exigences l'attirail le plus représentatif d'une certaine société de consommation : frigos, fauteuils, télés, caddies, skis, table de billard et flippers. En l'espace de cinq minutes, tout y passe. Le public américain, qui prend un plaisir évident à détruire ses villes et ses symboles dans la moitié de ses blockbusters, a dû apprécier cet étonnant recyclage ! Comme il a dû apprécier que ce Buster Keaton asiatique, tout entier dévoué à la cause sacrée du monde du spectacle (plaire à tout prix) mette aussi explicitement sa vie et sa santé en jeu, pour justifier le prix d'un ticket et quelques applaudissements enthousiasmés : ça commence avec une séance de torture d'un masochisme inouï, où la vedette reçoit une multitude de bris de verre des bouteilles qu'on fracasse près de son visage. Ça continue avec un saut insensé d'un immeuble à l'autre, et une moto qui manque de lui rouler sur les parties intimes. Traîné plus tard par un aéroglisseur, le long d'un canal, il chevauche l'engin, pris dans une folle course destructrice en pleine ville, et finit par disparaître sous les roues d'un poids lourd. Salement blessé à la cheville après un saut raté, l'acteur ira jusqu'à se faire confectionner par un accessoiriste une chaussette imitant la forme d'une tennis, afin de cacher le plâtre lors de ses voltiges finales !

S'il y a un autre prétendant au titre de casse-cou, qu'il se fasse connaître ! Et que ceux qui cherchent les faveurs du public comprennent avec cet exemple ce qu'un tel désir implique comme engagement. Car rarement depuis Keaton ou Douglas Fairbanks, une vedette aura à ce point personnifié à la fois la mégalomanie insensée («je vous en mettrai plein la vue») et le total don de soi («...même si je dois y laisser ma peau»). Son statut de star internationale, Jackie Chan l'a gagné film après film. Obsessif, acharné, il a balayé le cynisme partout où il fut diffusé, ré-imposant sur les tablettes des producteurs les exigences d'une certaine forme de cinéma tout entier dévoué à une certaine idée du spectacle. Et ce n'est pas dans ces pages qu'on s'en plaindra !

■ **Rafik DJOUMI** ■



■ *Un aéroglisseur hors de contrôle s'apprête à foncer en pleine ville* (**Jackie Chan dans le Bronx**) ■

1 - La jaquette de **Combats de Maître** est un défi à la compréhension. Trois éléments s'en détachent : un sabre, l'entrée d'un temple et deux kickboxers en contre-jour. Bref, trois idées totalement absentes de l'œuvre. Quant au nom du réalisateur Liu Chia-Liang, on lui aura préféré sa version cantonnaise Lau Kar Leung.

Imatim Diffusion présente Jackie Chan dans ***COMBATS DE MAÎTRE*** (***DRUNKEN MASTER*** - Hong Kong - 1996) avec Andy Lau - Anita Mui - Liu Chia-Lang - Mark Hougton - Vincent Tuctan **réalisé par** Liu Chia-Lang

actuellement disponible à la location **1 h 36**

Bac Films présente Jackie Chan dans une production **Raymond Chow/Golden Harvest** ***JACKIE CHAN DANS LE BRONX*** (***RUMBLE IN THE BRONX*** - USA/Hong Kong - 1996) avec Anita Mui - Francoise Yip - Bill Tung - Marc Akerstream - Garvin Cross - Morgan Lam **photographie de** Jingle Ma **musique de** J. Peter Robinson **scénario de** Edward Tang et Fibe Ma **produit par** Leonard Ho - Roberta Chow - Barbie Tung **réalisé par** Stanley Tong

29 juillet 1998 **1 h 29**



CANNES 98 la bonne pioche

Chaque année au mois de mai, Cannes devient la capitale du cinéma, lors de son festival, le plus convoité par les réalisateurs, producteurs et exploitants venus de tous les horizons. Cette année, le président du jury Martin Scorsese décerne la Palme d'Or à ***L'Eternité et un Jour*** *du Grec Théo Angelopoulos. Quelques applaudissements polis viennent rompre un silence de mort. Il faut dire que juste avant, Roberto Begnini avait raflé le Grand Prix du Jury avec* ***La Vie est Belle****, en même temps que les faveurs des festivaliers grâce à ses clowneries aussi drôles qu'émouvantes.*

Mais Cannes, ce n'est pas seulement un festival, une sélection officielle. C'est aussi des starlettes qui s'exhibent sur la plage dans le but d'attirer l'attention d'un producteur, des sections parallèles (Un Certain Regard, La Semaine de la Critique et La Quinzaine des Réalisateurs), et un marché du film où petits et gros producteurs viennent présenter leurs nouveaux titres et démarcher les distributeurs dans l'espoir de décrocher un contrat qui financera un projet. C'est souvent de ce côté de la croisette qu'il faut aller jeter un œil pour dégoter la surprise, le «petit» film intéressant qui pourrait dans le futur créer l'événement. Car cette année, pas de ***Twin Peaks*** *ou de* ***Pulp Fiction*** *en compétition. Seul film un peu en marge dans une sélection plutôt sage,* ***Seul contre Tous****, le premier long métrage de Gaspar Noé (****Carne****), qui exprime toute la rage d'un paumé envers la société (on en reparlera).*

Pourtant, des surprises, cette 51ème édition du Festival de Cannes en compte quelques-unes. La nouvelle production Jerry Bruckheimer par exemple, ***Armageddon****, qui envoie Bruce Willis atomiser un astéroïde menaçant de détruire notre belle planète ; un pur divertissement dont la réalisation est confiée à Michael Bay (****Rock****). Ou* ***Las Vegas Parano****, le dernier film de l'ex-Monthy Python Terry Gilliam, un délire visuel hallucinogène inspiré d'un roman d'Hunter S. Thompson.*

Au marché, quelques ovnis, des films réussis que personne n'attendait, créent à leur manière l'événement. Comme ***Progeny****, le nouveau Brian Yuzna, qui s'intéresse à l'insémination extraterrestre,* ***Gods and Monsters****, une fiction relatant les derniers jours de James Whale, réalisateur des plus grands films de monstre de la* Universal *dans les années 30, et* ***Gamera II****, une version modernisée et surprenante de la fameuse tortue géante du bestiaire japonais, la réponse «familiale» de la* Daiei *au* ***Godzilla*** *de la* Toho*. Sans oublier les premières images du dernier film de Dario Argento, une nouvelle version du* ***Fantôme de l'Opéra*** *avec Julian Sands. Des images alléchantes qui montrent que, malgré un passage à vide, le maestro n'est pas encore mort. C'était maigre, mais c'était bon !*

■ **D.G.** ■

Page de gauche : affiche américaine de ***Las Vegas Parano***

PROGENY



Chaque nouveau titre de Brian Yuzna est attendu avec impatience. A partir d'un scénario maintes fois récupéré, Yuzna a ainsi construit avec **Progeny** un de ces petits films bien tordus que nous aimons tant. Craig Barton (Arnold Vosloo), un chirurgien persuadé que sa femme a été enlevée puis inséminée par des extraterrestres, décide de la convaincre d'avorter par tous les moyens, même extrêmes, avec la complicité d'un de ses collègues interprété par Brad Dourif...
Film sur la paranoïa exacerbée, **Progeny** est un éprouvant parcours à travers la folie d'un homme dans ce qu'elle a de plus destructrice et de plus ultime. Sur un schéma classique du cinéma de science-fiction, le réalisateur du désormais célèbre **Society** livre une série B fort bien troussée qui réussit à semer le doute dans les esprits, en partie grâce aux nombreuses séances de psychanalyse que se livrent les deux protagonistes de cette histoire, et dont le contenu nous montre sous différents points de vue l'enlèvement ainsi que l'insémination extraterrestre de la victime. Les multiples renvois à certains classiques du cinéma de SF (dont le remarquable **Meurtres sous Contrôle** de Larry Cohen), le look des aliens, la tension permanente parcourant les 1 h 30 de projection, ainsi que l'impressionnante séquence finale débouchant sur une horreur trop humaine pour ne pas être dramatiquement insoutenable, finissent de classer ce film parmi les grands crus cannois de cette année. **Progeny** mélange avec une déconcertante habilité fantasmes et folie, onirisme et cruauté. C'est une petite œuvre exemplaire à bien des égards et dont la dernière image réussit même à nous faire froid dans le dos.

GODS AND MONSTERS

Non pas une biographie de James Whale comme on aurait pu le penser, mais en fait une fort convaincante reconstitution du dernier épisode de sa vie au terme duquel le réalisateur des deux premiers **Frankenstein** avec Boris Karloff et de **L'Homme Invisible**, fut retrouvé noyé dans sa piscine, **Gods and Monsters** a pu un tant soit peu effrayer les spectateurs par ses très (trop ?) nombreux dialogues et surtout par le choix du récit proposé. Cette rencontre, entre Clayton Boone, un éphèbe, jardinier à ses heures et grand fan de films fantastiques (Brendan Fraser, le terrifiant illuminé de **Darkly Noon**), et l'inoubliable réalisateur que fut James Whale (magnifique Ian McKellen), est une longue mise en abîme de la vie de ce dernier, dévoilant une facette de sa personnalité jusque là insoupçonnable et assurant un lien certain avec son immortelle création. Oeuvre à l'image que Whale se donne, **Gods and Monsters** est un film ■ ■ ■



■ *Ian McKellen, interprète du célèbre cinéaste James Whale* ■

SORTIE PRÉVUE LE 5 AOÛT

ARMAGEDDON



■ Les techniques de forage utilisées sur la comète par Harry Stamper : de la science-fiction, vraiment ?! ■

Un gros caillou tombe du ciel et menace de faire un trou dans notre belle planète bleue. Voilà ce que les scénaristes hollywoodiens chargés de la moisson estivale des blockbusters nous ont concocté cette année. Ça et un lézard géant. Après DEEP IMPACT et GODZILLA, voici donc ARMAGEDDON. Assurément, celui qui des trois a l'air le plus bourrin, le plus rigolo, le plus hénaurme... Bref, le moins chiant.

Seulement deux blockbusters étaient cette année en lice pour décrocher la timbale des deux cents millions de dollars de recettes au box-office de l'été US. Le premier, c'est bien entendu le **Godzilla** des frères Ripolin, Emmerich & Devlin. Le second, c'est **Armageddon**, d'un autre tandem composé celui-là de Michael Bay et Jerry Bruckheimer - les mêmes qui nous avaient bien rongé le cervelet avec **Rock** en 1996. Or, trois événements ont récemment donné un sérieux coup de pouce à **Armageddon**, désormais donné très largement favori. D'abord, le score décevant de **Godzilla** dont les dix premiers jours d'exploitation indiquent qu'il n'atteindra probablement pas son but pour cause de bouche-à-oreille désastreux. Ensuite, parce qu'il y a trois mois de cela, des scientifiques ont révélé qu'un astéroïde observé depuis plusieurs années se dirigeait très clairement vers la Terre (ou du moins, ses proches environs), menaçant de nous atomiser pour de vrai d'ici une trentaine d'années. Ça, c'est ce qu'on appelle un coup de promo tombé du ciel... Enfin, parce que **Deep Impact**, qui possède exactement le même argument de base qu'**Armageddon**, vient de faire un carton inattendu au box-office, démontrant l'intérêt certain du public pour le sujet. Et là encore **Armageddon** part forcément gagnant, parce que si la trame des deux films est similaire, le second promet d'être beaucoup plus excitant que le premier (ce qui ne sera pas difficile, on vous l'accorde).

En gros, voilà le topo. Un astéroïde de la taille du Texas se dirige vers la Terre à la vitesse de 35.400 kilomètres à l'heure très précisément. Seule solution envisagée par le directeur de la NASA (Billy Bob Thornton) pour sauver la planète : envoyer une equipe de têtes brûlées dans l'espace pour atomiser le caillou. Une bande de spécialistes du forage pétrolier menée par Harry S. Stamper (Bruce Willis), un dur-à-cuire au grand cœur, est réquisitionnée et entrainée pour la mission...
Selon les termes de son propre producteur Jerry Bruckheimer, **Armageddon** c'est *«Les douze salopards dans l'espace»*. En fait, l'idée serait plutôt de transformer un genre - le film catastrophe - par essence passif (on attend que le ciel nous tombe sur la tête) en actioner surgonflé. La recette choisie, simple mais efficace, est celle de l'accumulation. **Armageddon**, c'est **Deep Impact** avec la star de **Die Hard** par l'équipe de **Rock**. L'a priori positif avec Michael Bay, c'est qu'il en rajoute toujours là où on ne lui demandait rien (contrairement à Emmerich qui, lui, en enlève toujours un peu...). Dans **Armageddon**, on peut donc être certain d'avoir plus d'explosions, de destructions massives, d'héroïsme à l'américaine, d'effets spéciaux high-tech mais aussi d'humour rase-moquette bessonnien - le film n'oubliant visiblement pas que le dernier gros succès de Bruce Willis était... **Le Cinquième Elément** !



■ *Grace Stamper (Liv Tyler), fille de Harry, et son fiancé A.J. Frost (Ben Affleck : des adieux très américains !* ■


■ Harry S. Stamper (Bruce Willis), un spécialiste du forage en mer engagé pour livre une terrible bataille dans les airs ! ■

Au final, on ne devrait pourtant pas être déçus. Il est toujours plus facile de tirer des plans sur la comète (ah ! ah !) quand on a de quoi juger sur pièces... Or, il se trouve que cinquante minutes prémontées du film étaient visibles au dernier festival de Cannes. Ce qui donnait une idée assez affolante du résultat final. À savoir, la somme de tous les gros succès cités ci-avant filmée à la manière d'une énorme pub *Nike* de deux heures vingt. Parfaitement maîtrisé du point de vue de l'image, **Armageddon** promet d'être un comic-book délirant, un concentré d'Americana barzingue où les personnages sont filmés comme des super-héros, des emblèmes nitzchéens vivants découpés sur fond de ciel bleu et de drapeaux américains flottant au vent (Bruce Willis, merveilleux, est entouré du couple Ben Affleck/Liv Tyler, pas spécialement moches non plus). Ça peut faire hurler de rire comme ça peut faire pleurer d'émotion. Tout dépend de l'humeur.

On vous épargnera pour une fois les citations enthousiastes des membres de l'équipe piochées dans le dossier de presse. De toute façon, tous sont comme d'habitude enchantés de participer à cette *«grande aventure humaine»* et convaincus que le film marquera *«une date dans l'histoire du cinéma d'aventures»*. Il faut seulement savoir que, présent à Cannes pour la projection, Michael Bay avouait être encore en plein tournage. À un mois et quelques jours de la sortie américaine (prévue pour le 1er juillet), le cinéaste était en transit entre Paris et la Turquie où il filmait encore des plans d'inserts pour séquences de destruction massive. Celle qui voit la pulvérisation de New York (décidément, une obsession cette année), située en ouverture du film, laisse présager d'un résultat vraiment décoiffant. Bien plus impressionnant en tout cas que ce qu'on a pu voir jusqu'à présent.
Du haut de son mètre quatre-vingt dix, avec son allure de mannequin *Armani* - costume noir et casque de cheveux argentés - Michael Bay est clairement en train de révolutionner le cinéma d'entertainment. En bien ou en mal ? Il faudra quelques années pour le savoir. Ce qui est sûr, c'est que ce type a un plan. Soit, on est encore loin de McTiernan, Woo ou Cameron, mais ce troisième film (seulement) va sûrement laisser les autres concurrents loin derrière. En attendant, espérons qu'il sauvera un été bien mal engagé pour l'instant.

■ David MARTINEZ ■

■ ■ ■ de dandy, plastiquement superbe, tiré à quatre épingles, où les décors, la photo et la mise en scène d'une grande préciosité prennent le pas sur l'intrigue elle-même, laquelle se résume à de longs entretiens entre Whale et son interlocuteur. Lent et bavard, **Gods and Monsters** captive pourtant de bout en bout, au-delà de son intrigue première (le caractère spécifiquement homosexuel du réalisateur, et tout le système qu'il mettra en jeu pour que Clayton Boone devienne sa chose). Ce qui attire se trouve dans la périphérie : le goût, la décence et le respect dont le film fait preuve envers Whale portent notre attention au plus haut point. Au spectateur de se délecter alors de la finesse du jeu de son interprète principal, lequel nous convie à pénétrer dans le Hollywood d'alors, s'ouvre à nous de façon touchante, sans détour, sans sous-entendu. Tant pis pour ceux qui étaient venus voir le «making of» de **Frankenstein**, tant pis pour ceux qui n'ont voulu y voir qu'un plaidoyer pour l'homosexualité. **Gods and Monsters** est un étrange voyage, parfois lassant, parfois répétitif, mais cependant fascinant, simplement touchant. Un véritable témoignage d'amour pour James Whale, en somme. Enfin, soulignons quelques magnifiques plans en animation dans lesquels la silhouette du monstre, version Karloff of course, marche dans un paysage fantomatique. A l'intérieur d'un film de haute tenue, quelques plans dignes d'un pur chef-d'œuvre.


■ Clayton Boone (Brendan Fraser), la «chose» de James Whale ■


■ Même dans ses moments de rérd reste sur le brèche ■

GAMERA II : ADVENT OF LEGION

Le Kaiju-Eiga (film de monstres japonais) n'est pas mort. En fait, il est aussi indestructible que les bestioles du répertoire fantastique japonais. Parallèlement à la nouvelle série des **Godzilla** de la *Toho*, amorcée en 1984, les studios *Daiei* avaient ressuscité en 1995 Gamera, la gentille tortue nucléaire, lors d'un film qui stupéfiait par l'utilisation de ses effets spéciaux numériques et dont voici la suite. Réalisé dans un style très direct (la moitié du film a été tournée caméra à l'épaule), **Gamera II : Advent of Legion** (référence au monstre ennemi qui déploie des nuées d'insectes géants carapaçonnés) surprend à plus d'un titre. La mièvrerie est passée à la trappe et l'action s'est resserrée au maximum, se focalisant principalement sur deux pôles d'une menace extraterrestre : c'est ainsi que nous assistons parallèlement à l'évolution d'une gigantesque plante prenant racine à l'intérieur d'un immeuble, et au combat que livre Gamera à son nouvel adversaire, dont le look évoque à la fois une mante religieuse géante et Megalon (ex-adversaire de Godzilla dans **Godzilla 1980**). Bien qu'originellement la série des **Gamera** soit destinée aux enfants, ce second épisode affiche un ton plus adulte. La mise en place de l'action est très mathématique et s'attache à décrire judicieusement chaque fait nouveau émanant de cette double menace. Rien de plus curieux alors que de voir se démener deux monstres au look anachronique (toujours un homme dans une combinaison) par rapport à la mise en scène très cut et aux effets spéciaux pour la plupart du temps parfaits, comme l'attestent les nombreuses séquences où les deux monstres usent de rayonnements laser et de boucliers d'énergie...
Idem pour les insectes (dont l'œil central évoque sans ■ ■ ■

SORTIE PRÉVUE LE 21 OCTOBRE

LAS VEGAS P



■ Raoul Duke (Johnny Depp) et le Dr Gonzo (Benicio Del Toro) : quand les voyages déforment la jeunesse ! ■

Depuis quelques années, Hollywood fait les yeux doux aux romans-phare de la contre-culture américaine. Après les adaptations de Hubert Selby par Ulie Edel (DERNIÈRE SORTIE POUR BROOKLYN), de William Burroughs et James G. Ballard par David Cronenberg (LE FESTIN NU, CRASH) et avant celle de Brett Easton Ellis par Mary Harron (AMERICAN PSYCHO), voici la rencontre entre Hunter S. Thompson et Terry Gilliam. Un auteur culte, un livre culte et un réalisateur culte pour un LAS VEGAS PARANO forcément culte !

Quelque part dans le Nevada... Sur la route qui balafre le désert, une décapotable file en direction de Las Vegas. A son bord, le reporter Hunter S. Thompson et son fidèle avocat, Oscar Zeta Acosta, s'apprêtent à couvrir une course de grosses cylindrées. Nous sommes en avril 1971. Nixon persiste à envoyer ses ados-soldats se faire dessouder au Viêt-nam, le Flower Power n'est plus qu'un souvenir, le Rêve Américain est en décrépitude. Son bob vissé sur le crâne, Thompson ressasse ses désillusions. Le trajet est pénible, le séjour dans la Ville du Péché risque d'être périlleux. Contre la morosité et l'anxiété, un seul remède : s'enfourner tout ce que compte de drogues dures cette foutue planète. Les néons des casinos sont enfin en vue. Thompson et Zeta Acosta débarquent de leur «Red Shark», le bide troué par un mélange explosif de narcotiques, la cervelle atomisée par les vapeurs d'éther qu'ils ont sniffées. Pour les deux compères, ce n'est que le début d'une chouette aventure. C'est aussi la naissance du «Gonzo Journalism», qui consiste à être partie prenante de l'événement qu'on relate. Mais pour toute une génération, c'est surtout le postulat de départ d'un livre cultissime, un manifeste lucide et foudroyant sur la culture et la société US, «Las Vegas Parano».

Quelque par en Californie... «Las Vegas Parano» a beau être culte, il n'en reste pas moins, pour les studios hollywoodiens, inadaptable au cinéma. Trop barré, trop scabreux. Dans cette ambiance frileuse, une productrice qui s'intéresse au roman de Thompson depuis des années s'accroche. Tout ce qu'il faut à Laila Nabulsi, c'est obtenir le feu vert de Terry Gilliam, le seul, selon elle, capable de transposer sur pellicule l'univers outré du roman. Elle lui soumet un scénario, mais Gilliam n'est pas libre. Nous sommes en 1988 et l'ex-Monthy Python est embourbé dans **Les Aventures du Baron Munchausen**. Aucun problème, elle attend...
Les années ont passé. Gilliam vient d'abandonner le projet d'une adaptation US de **Godzilla**. Nabulsi se décide à réattaquer, de nouvelles cartouches en mains : depuis quelques temps, Johnny Depp est associé au projet. Pour Terry Gilliam, c'est le déclic. A ses yeux, Depp est *«le meilleur acteur de sa génération»* et il est temps pour lui d'adapter ce livre qu'il adore. L'envie se transforme même en nécessité : *«Le monde du politiquement correct n'existait pas quand Hunter a écrit ce livre, et j'espère qu'il disparaîtra après ce film. Les gens ont peur d'exprimer ce qu'ils ressentent, sont terrorisés à l'idée d'avoir une vie extravagante et outrancière. Il est temps de briser ces chaînes».*
Laila Nabulsi s'associe à Patrick Cassavetti, déjà coproducteur de **Brazil**. Une tribu - rien que du beau linge - se crée peu à peu autour de ce projet ambitieux. Johnny Depp en profite pour mijoter son rôle



■ Terry Gilliam : après le «Gonzo Journalism», le «Gonzo Filmaking» ? ■

ARANO


■ Le Dr Gonzo après l'absorption de divers drogues : place aux hallus ! ■

et passe quelques mois avec le vrai Hunter S. Thompson. Ensemble, ils font les quatre cents coups... Quand ils se séparent, Depp est devenu le parfait alter ego de Thompson, Raoul Duke dans le film, tout aussi chauve et bancal que l'original. Pour interpréter le Dr. Gonzo, l'avocat-complice de Raoul Duke, c'est Benicio Del Toro (**Usual Suspects**) qui est choisi. Pour la cause, le Portoricain accepte même de prendre vingt kilos. Ça n'a rien d'un sacrifice : tout comme le reste de l'équipe, faire ce film équivaut pour lui à un acte civil et politique.

Le tournage peut démarrer. Tout le monde est fin prêt. Depp bichonne sa tonsure et Del Toro est ravi de son apparence de cachalot moustachu. Côté technique, tout roule. Comme le décrit Alex McDowell, décorateur (notamment de **The Crow** et sa suite), **Las Vegas Parano** est un mixte d'«Alice au Pays des Merveilles» et de «L'Enfer» de Dante. Que demander de plus ? Pourtant, Gilliam déchante un peu. Lui qui voulait faire revivre le Las Vegas de 1971 se heurte aux méfaits du temps : ce Vegas-là n'existe plus. *«Nous n'avions pas l'argent qu'a eu Scorsese pour **Casino**. A l'origine, j'avais la prétention de vouloir coller à la réalité, mais j'ai dû bien vite laisser de côté l'authenticité»*. La déception passée, Gilliam et sa troupe se lancent alors dans un tournage marathon de cinquante jours, affrontant le cagnard et les tempêtes de sable, passant d'une petite ville minière aux studios californiens où sont recréés certains décors. Pour chaque scène, Gilliam et Nicolas Pecorini, son chef opérateur, utilisent des procédés différents. Toutes les techniques y passent : objectifs, filtres, effets spéciaux en post-prod, images générées par ordinateur, motion control, etc. Pour la scène du bar où Raoul Duke voit les clients se transformer en lézards géants, Gilliam fait même appel au maître des effets spéciaux Rob Bottin (**The Thing**, **Total Recall**).
A l'arrivée, Laila Nabulsi pense avoir fait bien plus que produire un film. Elle est persuadée d'avoir ouvert une brèche dans la torpeur de cette fin de millénaire. Pour elle, **Las Vegas Parano** incarne l'Esprit Américain, traditionnellement aventureux, conquérant. Idem pour le visionnaire Terry Gilliam qui a une manière très... particulière de concevoir son film : *«Pour moi, **Las Vegas Parano** est la poire à lavement cinématographique des années 90 - il est là pour décrasser le système»*. Vivement la vidange !

■ Sandra VO-ANH ■


■ L'adversaire de Gamera : qui s'y frotte s'y pique ! ■

■ ■ ■ mal les étranges créatures qui mettaient en garde les humains contre les expériences atomiques dans le très beau **Satellite Mystérieux** de Shima Koji), peu convaincants au sol, mais très impressionnants lorsqu'ils attaquent en nuées. **Gamera II** vaut donc son pesant de curiosités. L'abondance des séquences de nuit, l'absence d'enfant impliqué dans le déroulement l'histoire et la progression des événements parfois à la manière d'un journal télévisé en direct (avec affichage des heures à l'écran), orientent cette indéniable réussite du Kaiju-Eiga vers des sphères où la concession commerciale n'a pas droit d'entrée.

THE PHANTOM OF THE OPERA

La promo-reel (15 minutes) du nouveau film de Dario Argento constitua l'événement majeur du marché du film. Après la réussite du **Syndrome de Stendhal**, la nouvelle version cinématographique du célèbre roman de Gaston Leroux, adaptée à cette occasion par Gérard Brach (lequel signa les délirants dialogues français de **Chair pour Frankenstein** et **Du Sang pour Dracula**) et réalisée par le maestro italien, laisse espérer un grand, un très grand film. Décors somptueux, mouvements acrobatiques de caméra si chers au réalisateur, costumes de toute beauté et aperçu d'une incroyable scène gore présentant un corps sectionné en deux (les effets spéciaux sont en cours de finition), nous permettent de penser qu'Argento a signé là une œuvre exceptionnelle. Doté d'un budget de 10 millions de dollars (ce qui est énorme pour un film italien), **The Phantom of the Opera** effacera certainement à jamais les doutes et les craintes qui entourent le réalisateur depuis une bonne dizaine d'années.


■ Christine Daaé (Asia Argento), une soprano fascinée par le Fantôme de l'Opéra ■

Toujours très à cheval sur la technique, Argento a de nouveau fait appel à l'Anglais Ronnie Taylor qui signa l'exceptionnelle photo d'**Opera**. Le travail sur les éclairages, rappelant par certains côtés **Inferno** pour ce qui est du repaire du fantôme, confirme une fois de plus les exigences extrêmes du réalisateur des **Frissons de l'Angoisse**, de **Suspiria** et **Ténèbres**. Mais ici s'arrête la comparaison, car il s'agit dans le cas présent d'un somptueux film d'époque nous replongeant dans le plus pur fantastique gothique avec les fastes d'une grosse production. Il semble flagrant qu'Argento a repris confiance en lui depuis son dernier film. Son association à ce titre avec Gérard Brach laisse entrevoir un nouveau jour dans la carrière d'Argento puisque c'est la première fois qu'il réalise à la fois une adaptation et un remake, et qu'il a fait appel à un scénariste, auteur des meilleurs films de Polanski (**Répulsion**, **Le Locataire**). Film gore romantique ou film romantique gore, toujours est-il que cette nouvelle version du «Fantôme de l'Opéra», dont Asia Argento (au talent de plus en plus confirmé) et Julian Sands (sa meilleure interprétation ?) sont les principaux protagonistes, prend le pari de rassembler pour une fois fans, ex-fans, détracteurs et grand public pour (re)donner à Argento la place qu'il mérite au sein du septième art.

■ Stéphane DERDERIAN ■

Un duo de producteurs-réalisateurs leader sur le marché de l'action à bon prix...

■ *Kathleen Kinmont est Alexa, une femme d'action autrement plus athlétique que son modèle Anne «Nikita» Parillaud (C.I.A. Nom de Code : Alexa)* ■

RICHARD PEPIN/JOSEPH MEHRI

HOLLYWOOD KNIGHTS

Lorsque deux amateurs de cinéma de genre se rencontrent par l'intermédiaire d'un ami commun, il en ressort l'association la plus fructueuse de ces dernières années : *P.M. Entertainment*. Le «P», c'est Pepin Richard, un ancien expert en films institutionnels, chef op et monteur. Le «M», c'est Merhi Joseph, un mordu d'action, réalisateur et scénariste. Les deux compères se trouvent des affinités, partagent les mêmes goûts cinématographiques, se complètent. Ensemble, ils fondent *City Lights* et se spécialisent dans l'action bon marché, des films de série au budget inexistant, tournés avec les moyens du bord et pré-formatés pour une exploitation limitée au petit écran. Nous sommes en 1987, et la vidéo, alors en pleine expansion, est un standard économique qui peut rapporter gros. Pour les deux associés, ce sera le jackpot. Leurs films, des polars qui se dégagent du reste de la production par une violence urbaine très brutale, voire gore, sont achetés dans le monde entier pour une exploitation en vidéo ou à la télé.





Richard Pepin & Joseph Mehri

Avec le succès, *City Lights* devient, deux ans plus tard, *P.M. Entertainment*. La qualité des films augmente de plusieurs niveaux, la violence s'effaçant peu à peu au profit du spectaculaire. La formule *P.M.* est simple : gros flingues, voitures s'encastrant les unes dans les autres, effets pyrotechniques le tout sur un rythme endiablé. Ajoutez à cela les «stars». Des gueules de seconde zone, *P.M.* en débauche quelques-unes, le plus souvent trois par films. Dans **C.I.A. Nom de Code : Alexa**, une version de **Nikita** à la sauce série B produite avant le **Nom de Code Nina** de *Warner*, Kathleen Kinmont (**Re-animator II**) reprend le rôle tenu par Anne Parillaud aux côtés de Lorenzo Lamas (***Le Rebelle***) et O.J. Simpson. Dans **Zero Tolerance**, Robert Patrick (**Terminator 2**), joue un agent du FBI qui venge le meurtre de sa famille. Dans **Sale Temps pour Mourir**, Traci Lords se lance à la poursuite d'un flic pourri. Avant même que Roger Corman s'intéresse aux films de kick-boxing, *P.M.* abreuve déjà le marché avec **Pari Mortel**, **Final Impact** et autres **Cercle de Feu**, et lance la carrière de Don «The Dragon» Wilson, le Van Damme du Bis.

Avec sa propre équipe de scénaristes et de réalisateurs, *P.M. Entertainment* est devenu, en dix ans, le plus gros studio indépendant sur le marché de la série B. Leurs activités s'étendent aujourd'hui à la production de séries télé et à la distribution, avec un catalogue de plus de 100 films, dont **Inferno**, le prochain Van Damme que devrait réaliser John G. Avildsen. Rencontre avec les deux big boss, des réalisateurs qui sont devenus des hommes d'affaires avertis.

Comment vous êtes-vous rencontrés ? Parlez-nous un peu de vos débuts, quand votre société s'appelait encore *City Lights*...

Joseph Merhi : J'ai toujours travaillé dans l'industrie du cinéma. J'ai occupé de nombreux postes, mais j'étais avant tout assistant de production. Richard et moi avions un ami commun à Las Vegas, un réalisateur, qui nous a présenté il y a presque quatorze ans. A cette époque, j'avais écrit un scénario que je voulais tourner. Richard possède aussi les qualités de directeur de la photo et de monteur, et tout comme moi, il était déjà dans la profession depuis longtemps. Je l'ai engagé comme caméraman et nous sommes devenus amis et associés. L'un comme l'autre, nous voulions faire des films d'action à petit budget. Nous pensions que notre association pourrait être fructueuse : Richard filmerait et monterait le film tandis que je m'occuperais du scénario et de la mise en scène. C'est ainsi que nous avons fait ensemble notre premier film. C'était...

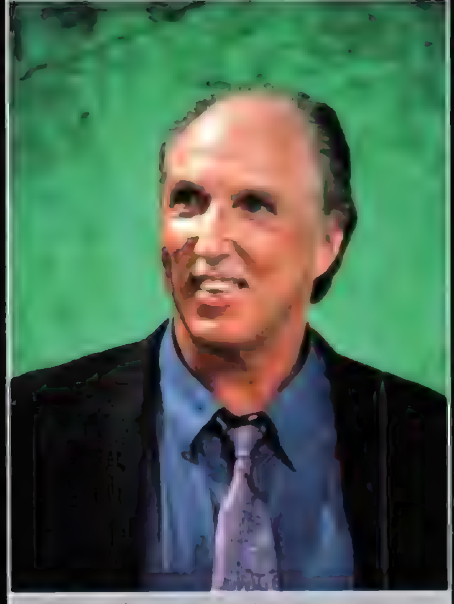
■■■ *Richard Pepin* : Le premier film d'action que nous avons fait sous la bannière de *City Lights* s'appelait **Mayhem**. Nous l'avons tourné chez nous en très peu de temps, quelque chose comme six ou sept jours. C'était en fait un assez bon film pour l'époque si on considère nos moyens, alors beaucoup plus modestes. Avant, je travaillais surtout sur des films institutionnels et des films d'entraînement sportif pour le Comité Olympique. Pendant dix ou douze ans, j'ai tourné beaucoup de films sur la plongée et la nage. Ça n'avait pas grand-chose à voir avec le cinéma d'action, mais ces différents emplois me permettaient de gagner ma vie tout en participant à quelques films indépendants.

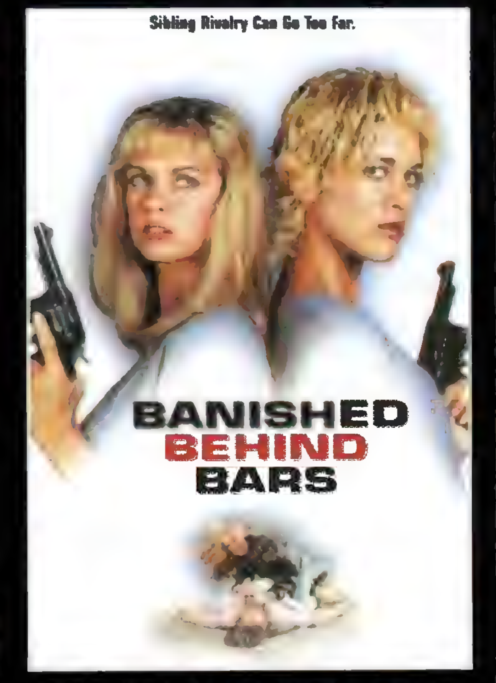
J.M.: **Mayhem** n'était pas essentiellement un film d'action. Il ne comportait que quelques combats et un gunfight. Nous avons produit ce film avec notre propre argent, et à cette époque, Richard et moi n'en avions que très peu. C'était impossible de faire un vrai film d'action avec nos économies pour seul budget.

Du temps de *City Lights*, vos films étaient beaucoup plus violents et «sanglants» qu'aujourd'hui. Votre catalogue offrait même des titres d'horreur, comme *The Newlydeads*. *P.M.* s'est assagi en se tournant vers le fantastique et la science-fiction...

R.P.: Exact, je me souviens bien de **The Newlydeads** ! Mais, tout est une question de marché. A cette époque, il y avait encore une demande pour ce genre de films, un peu dans la lignée de **Vendredi 13**. Aujourd'hui, pour qu'un film d'horreur rapporte de l'argent, il faut l'associer à un autre genre, comme l'action. C'est ce que nous avons fait avec **Dark Breed**, qui est un croisement d'**Alien** et de **La Mutante**.

J.M.: Je ne me rappelle plus qui a écrit le scénario de **The Newlydeads**. En fait, c'est peut-être moi... Mais Richard a raison, le marché rejette les films d'horreur à petit budget, surtout lorsqu'aucun nom connu y est rattaché. Aujourd'hui, Hollywood offre au public des films de l'ampleur de **Godzilla** : uniquement des blockbusters. Le public est donc devenu beaucoup plus exigeant. Il n'y a vraiment plus de place pour les petits films d'horreur indépendants. On s'en rend compte à chaque marché, où tous les distributeurs demandent exclusivement des stars et des productions plus importantes, plus généreuses. C'est donc très difficile de leur vendre des films qui sont à ce niveau fauchés. La demande est différente pour les films d'action. Le produit est de lui-même plus divertissant : poursuites en voiture, explosions, gunfights... A l'époque de *City Lights*, des films comme **The Newlydeads** nous coûtaient 50.000 dollars.


■ *Parmi les guest-stars à avoir tourné pour P.M., Brion James, ici dans* ***Gangs Rap*** ■



Nous ne pouvions pratiquement pas perdre d'argent. Par contre, une seule vente de 150.000 dollars, et c'était tout de suite le succès assuré.

Charles Band, avec *Full Moon*, continue pourtant de produire des films d'horreur à petit budget qui marchent plutôt bien en vidéo, comme la série des *Puppet Master*...

J.M.: Notre société a toujours bien marché. Mais au début, il n'y avait que Richard et moi, plus cinq autres personnes. Maintenant, nos frais généraux s'élèvent à un million de dollars par semaine, ce qui est conséquent. Nous ne pouvons donc plus nous permettre de nous investir dans un projet qui ne générera que 100.000 dollars de profits. Mais pour quelqu'un qui n'a pas beaucoup de frais ou de charges, c'est très certainement possible. Tant mieux pour Charles Band.

Que pensez-vous, dix ans plus tard, des films que vous avez faits sous l'enseigne *City Lights* ?

J.M.: Pour être honnête, quand je les regarde aujourd'hui, je les trouve terribles ! Mais nous avons dû faire du bon boulot. Le public aimait très certainement ces films puisque les distributeurs nous les achetaient plus cher que ce qu'ils n'avaient coûtés. Notre parcours est l'histoire d'un succès. Nous avons creusé notre trou dans un milieu où des centaines de sociétés ont déjà fait faillite. Ce n'est pas qu'une question de chance. Il faut travailler dur, savoir être patient, faire preuve d'originalité et avoir le nez assez fin pour faire les bons choix. Et c'est parce que nous avons appliqué ces principes à la lettre que nous sommes encore sur le marché et que notre studio ne cesse de s'étendre. Je pense que vous entendrez encore parler de nous dans quinze ou vingt ans, et plus nous serons importants, mieux ce sera.

R.P.: Il faut quand même être indulgent envers les films *City Lights*. Les budgets étaient minuscules et nous étions en pleine explosion de la vidéo. Il y avait donc une demande énorme, quelle que fût la qualité du produit. Notre succès tient au fait que nous avons su faire des films pour des sommes moins importantes que n'importe quel autre studio. Et pour le même prix, nous étions capables de faire des films meilleurs que certaines autres compagnies. La clientèle a suivi et c'est comme ça que nous avons gravi les échelons petit à petit.

Comment concevez-vous vos films ? Car malgré leur budget moyen de six millions de dollars, certains paraissent avoir coûté plus...

R.P.: Pour les films d'action, nous faisons en sorte que chacun d'entre eux compte au moins une scène impressionnante de cascade ou de gunfight dès le premier quart d'heure. C'est un concept que nous appliquons depuis longtemps, surtout pour les sujets les plus commerciaux. C'est une formule qui s'est avérée payante et je pense que certains de nos films, surtout les plus récents, sont au moins aussi bons que la plupart des productions hollywoodiennes que vous pouvez voir actuellement. Depuis quelque temps, nous commençons à nous intéresser d'un peu plus près aux effets spéciaux, de manière à nous diversifier en produisant des films de science-fiction. De plus en plus, notre catalogue s'étend à d'autres genres : la comédie, le drame, des films pour la famille. Ce sera difficile à l'avenir de nous enfermer dans une catégorie bien spécifique.

J.M.: Nous n'avons certainement pas la même trésorerie que les studios, mais nous nous efforçons toujours d'être à la hauteur des grosses productions hollywoodiennes. C'est pour cette raison que nous nous sommes surtout concentrés sur les films d'action, pour la majorité des polars urbains. En lisant un scénario, nous essayons toujours de dégager trois ou quatre scènes d'action majeures, qu'une autre compagnie ne pourrait pas assumer financièrement, ou tout simplement des scènes que ces


■ *Le polar urbain made in P.M. : un gang de voyous terrorise tout un quartier* (**Guerre Privée**) ■



■ *Une des marques de fabrique de la maison : la cascade explosive (**Traqués**)* ■



■ *Debbie James, l'une des croustillantes pin-up P.M. (**Gangs Rap**)* ■

mêmes compagnies ne sauraient pas exploiter au mieux.

Mais justement, quel est le «truc» ?

J.M.: Il faut savoir planifier. Nous sommes à la fois producteurs et réalisateurs et nous connaissons donc par cœur les règles du métier. Nous savons exactement comment exploiter la moindre parcelle de décor ou comment tirer profit de tous les atouts qui seront à notre disposition. Nous tournons d'un trait toutes les scènes qui ont lieu dans un même quartier ou dans une même rue, quitte à rester deux semaines sur place ! De cette manière, on évite des allers-retours inutiles qui coûtent beaucoup d'argent. C'est du gaspillage !

Vous réalisez de moins en moins de films vous-mêmes. A vos débuts, vous étiez beaucoup plus prolifiques. Y-a-t-il une raison particulière ?

J.M.: Actuellement, nous préférons nous concentrer sur la production. On passe la plupart de notre temps à chercher des idées. Nous aimerions produire six à huit nouveaux films avant la fin de l'année. Lorsque ces projets seront mis en place, nous en réaliserons peut-être certains.

R.P.: Il y a aussi le fait que de plus en plus, on nous propose des films auxquels est déjà associé un autre réalisateur. Mais nous continuons à superviser tous les films produits par *P.M.*, du scénario jusqu'aux effets spéciaux, en passant par la chorégraphie des scènes d'action. Je m'assure que tous les éléments utiles au film et à l'histoire sont à la disposition du réalisateur lorsque le tournage commence.

Un de vos films se démarque de vos productions habituelles. Il s'agit de *Dans la Ligne de Mort*, qui se concentre beaucoup plus sur les personnages que sur l'action...

J.M.: Le scénario de **Dans la Ligne de Mort** nous a été proposé par le réalisateur, Charles T. Kanganis, quelqu'un de très doué avec qui nous avions déjà travaillé à plusieurs reprises. J'aimais bien cette histoire que je trouvais particulièrement bien ficelée, et à cette époque, nous avions l'habitude de produire presque dix films par an. C'était l'occasion de changer quelque peu de direction et de prendre des risques. Charles T. Kanganis n'est pas un violent. D'ailleurs, il a depuis réalisé un film pour *Disney* et un autre pour *Warner*.

Vous tournez la majorité de vos films sur place, à Los Angeles, ou à Las Vegas. Vous ne produisez pas de films à l'étranger, à l'instar de Roger Corman, qui tourne aux Philippines en s'associant au réalisateur Cirio Santiago...

J.M.: Nos studios étant basés à Los Angeles, c'est bien plus pratique de rester sur place pour des questions d'organisation. Mais nous avons fait un film en coproduction avec Berlusconi, en Italie. Nous en avons fait un autre au Canada et nous nous allons bientôt démarrer la production d'un film catastrophe à gros budget, **Avalanche**, que nous irons filmer en Alaska. Nous cherchons de plus en plus des partenaires financiers à l'étranger. Nous sommes actuellement intéressés par la distribution de films européens aux Etats-Unis.

Pensez-vous que vous auriez pu produire les mêmes films si vous vous étiez installés à New-York ?

R.P.: Franchement, je ne crois pas. Nous n'aurions pas connu le même succès sur la côte est où les mentalités sont différentes, où la production indépendante se résume surtout à un type de cinéma plus underground. Dans notre domaine, tout se passe en Californie.

Il y a toujours de nombreuses guest-stars dans vos films : John Saxon, Michael Nouri, Traci Lords... Comment vous débrouillez-vous ?

J.M.: On passe tout simplement par la voie habituelle, en engageant un directeur de casting. Il envoie les scénarios à plusieurs agents qui nous rappellent et nous proposent tel ou tel acteur pour jouer un rôle précis.



■ *Quand les as du Bis donnent dans le conte familial :* **Little Big Foot** ■

Vous vous intéressez aussi désormais au petit écran, puisque vous avez produit plusieurs séries pour la télé...

J.M.: Il y a ***Los Angeles Heat***, une série policière qui est très proche de nos films habituels. Notre quota de cascades, poursuites, explosions et combats en tous genres est atteint chaque semaine ! Et nous venons de démarrer la pré-production de ***Angels in the City***, une autre série policière urbaine, à la différence que cette fois, les personnages principaux ne seront plus deux flics mais trois super nanas. Ce sera un croisement entre ***Drôles de Dames*** et ***Mission : Impossible***. La télévision est un domaine dans lequel nous faisons nos premiers pas. Mais au vu du succès rencontré par ***Los Angeles Heat*** à travers le monde, c'est un media qui mérite qu'on s'y attarde.

Comment vous définiriez-vous par rapport à Hollywood, aux autres studios hollywoodiens ?

J.M.: Nous sommes des producteurs et des distributeurs indépendants au milieu des majors. C'est une place et un avantage que beaucoup de personnes ici aimeraient avoir. Lorsque nous décidons de faire un film, personne ne peut nous en empêcher. Nous sommes nos propres patrons et à ce titre, nous prenons nous-mêmes toutes les décisions : la star que nous aimerions avoir, le financement... Mais nous avons un handicap par rapport aux majors, un point sur lequel nous ne pouvons pas les concurrencer : comme nos fonds sont moins importants, la promotion, le marketing de nos film est alors moins conséquent.

Un de vos collaborateurs, George Shamieh, est toujours crédité au titre de Président. Pourtant, vous êtes les big boss...

J.M.: Je suis le Président de *P.M.*, avec Richard, qui est Président du département de production. George est le Président du département de distribution. Notre équipe compte de plus en plus de collaborateurs, elle s'agrandit au rythme de la société.

Quelles étaient vos ambitions la première fois que vous êtes allés au marché du film de Cannes?

J.M.: Nous sommes allés sur la Croisette pour la première fois en 1987, l'année où nous avons fondé *City Lights*, alors que nous n'avions pas encore de films à présenter. C'était juste pour voir à quoi ressemblait ■ ■ ■


■ Joe Lara & John Amos, flics de choc dans **Hologram Man** ■

■ ■ ■ le marché, pour nous renseigner sur le type de films qui y étaient présentés, les méthodes de vente. J'adore le festival de Cannes, et son marché est très différent du Mifed de Milan, où c'est business et rien d'autre. A Cannes, l'ambiance est plus chaleureuse, les contacts plus humains. A cette époque, le marché était prospère, surtout pour la vidéo. Nous avons pris énormément de contacts et plusieurs sociétés étaient intéressées par les projets qu'on avait en tête.

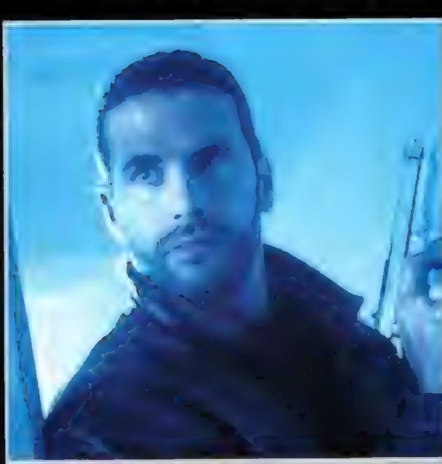
Lorsque vous vous rendez à Cannes, est-ce que vous en profitez pour aller voir des films produits par d'autres compagnies ?

J.M.: Bien sûr, c'est toujours ce que je fais. A chaque fois que je me rends à Cannes, je passe plus de temps dans les salles que dans nos bureaux. Je veux savoir tout ce qui se fait chaque année. C'est pratique pour se rendre compte des films qui marchent, de ce que les autres produisent. C'est aussi un moyen de rencontrer des stars et de pouvoir juger sur place de celles qui conviennent le mieux à nos films.

Et vous, justement, comment vendez-vous vos films ? Vous démarchez les distributeurs ou est-ce eux qui viennent vous trouver ?

J.M.: Chaque année, avant d'aller à Cannes, nous envoyons à environ 140 distributeurs un résumé de notre catalogue actuel, avec les films qui seront présentés là-bas. Si un film est fini à temps, nous leur joignons également une cassette. Ainsi, ils connaissent déjà nos nouveaux produits avant même de se rendre au Mifed, à l'AFM ou à Cannes. Ils assistent aux projections et reviennent ensuite nous voir pour établir un contrat. Parfois, ce sont eux qui nous contactent directement pour obtenir des renseignements sur nos nouveaux produits. Ça fait un peu plus de dix ans que nous allons à Cannes et tout le monde nous connaît. Tous les distributeurs sont devenus des amis.

■ Propos recueillis par **Damien GRANGER** et traduits par **Sandra VO-ANH** ■


■ Lorenzo Lamas est le superflic Mark Graves dans **C.I.A. Nom de Code : Alexa** ■

FILMOGRAPHIE

1987
- **Epitaph**/idem de Joseph Merhi
- **Fresh Kill**/idem de Joseph Merhi
- **Heat Street** de Joseph Merhi
- **The Newlydeads**/idem de Joseph Merhi
- **L.A. Crackdown**/idem de Joseph Merhi
- **Dance or Die** de Richard W. Munchkin
- **Mayhem**/idem de Joseph Merhi

1988
- **Contra Conspiracy** de Tom Dewier
- **The Glass Jungle** de Joseph Merhi
- **Emperor of the Bronx** de Joseph Merhi
- **L.A. Crackdown 2** de Joseph Merhi
- **Killing Game**/idem de Joseph Merhi
- **Death by Dialogue** de Tom Dewier

1989
- **Sinners** de Charles T. Kanganis
- **Shotgun** d'Addison Randall
- **L.A. Heat**/idem de Joseph Merhi
- **Deadly Breed** de Charles T. Kanganis
- **L.A. Vice** de Joseph Merhi
- **American Born**/idem de Raymond Martino
- **Midnight Warrior**/idem de Joseph Merhi

1990
- **The Last Riders**/idem de Joseph Merhi
- **Living to Die**/idem de Wings Hauser
- **Night of the Wedding** de Joseph Merhi
- **Ring of Fire/Le Cercle de Feu** de Richard W. Munchkin
- **The Art of Dying/Ciné Maniac** de Wings Hauser
- **Quiet Fire/A Feu et à Sang** de Lawrence-Hilton Jacobs

1991
- **Deadly Bet/Pari Mortel** de Richard W Munchkin
- **A Time to Kill/Sale Temps pour Mourir** de Charles T. Kanganis
- **Final Impact**/idem de Joseph Merhi et Stephen Smoke
- **Maximum Force**/idem de Joseph Merhi
- **Bikini Summer** de Paul G. Volk

1992
- **Alien Intruder**/idem de Richard Jacques Gale
- **Private Wars/Guerre Privée** de John Weidner
- **C.I.A. Code Name : Alexa/C.I.A. Nom de Code : Alexa** de Joseph Merhi
- **Intent to Kill/L'Arme Suprême** de Charles T. Kanganis
- **Fist of Honor**/idem de Richard Pepin
- **Sunset Strip**/idem de Paul G. Volk
- **Out for Blood/Justice de Sang** de Richard W. Munchkin
- **Bikini Summer 2** de Jeff Conaway
- **Street Crimes**/idem de Stephen Smoke
- **Ring of Fire 2 : Ring of Steel/Le Cercle de Feu 2 : L'Affrontement** de Richard W Munchkin

1993
- **C.I.A. 2 : Target Alexa/Haute Trahison** de Lorenzo Lamas
- **Direct Hit**/idem de Joseph Merhi
- **Firepower**/idem de Richard Pepin
- **Forced to Kill/Savage Killer** de Russell Solberg
- **Guardian Angel** (ex-**Beyond Justice**)/idem de Richard W. Munchkin
- **Ice**/idem de Brook Yeaton
- **Magic Kid** (ex-**Ninja Dragon**)/**Ninja Dragons** de Joseph merhi
- **No Escape no Return/Dans la Ligne de Mort** de Charles T. Kanganis
- **To Be the Best/Only The Best** de Joseph Merhi

1994
- **Storybook**/idem de Lorenzo Doumani
- **A Dangerous Place** de Jerry Jacobs
- **Cybertracker**/idem de Richard Pepin
- **Deadly Target** (ex-**Dead on Target**, ex-**Fire Zone**)/idem de Charla Driver
- **Last Man Standing/Traqués** de Joseph Merhi
- **Magic Kid 2/Ninja Dragons 2** de Stephen Furst
- **Zero Tolerance**/idem de Joseph Merhi
- **T-Force**/idem de Richard Pepin
- **Sword of Honor** de Robert Tiffe
- **Hologram Man**/idem de Richard Pepin
- **Steel Frontier**/idem de Paul G. Volk et Jacobsen Hart
- **Bigfoot : The Unforgettable Encounter** de Corey Michael Eubanks

1995
- **Ring of Fire 3 : Lion Strike/Le Cercle de Feu 3** de Rick Jacobson
- **Tiger Heart**/idem de Georges Chamchoum
- **Two Bits and Pepper** de Corey Michael Eubanks
- **The Sweeper**/idem de Joseph Merhi
- **The Silencers/Silencers** de Richard Pepin
- **Rage**/idem de Joseph Merhi
- **The Power Within** (ex-**Power Man**) de Art Camacho
- **Caged Hearts** de Henri Charr
- **Dark Breed**/idem de Richard Pepin
- **Cybertracker 2**/idem de Richard pepin
- **Little Big Foot** de Art Camacho
- **To the Limit** (ex-**Skyscraper**)/idem de Raymond Martino
- **Banished Behind Bars** (ex-**Cellblock Sisters : Banished Behind Bars**) de Henri Charr

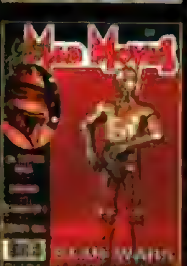
1996
- **Big Fall/Chute Mortelle** de C. Thomas Howell
- **The Underground/Gangs Rap** de Cole McKay
- **Riot** de Joseph Merhi
- **Busted** de Corey Feldman
- **Pure Danger** de C. Thomas Howell
- **Hollywood Safari**
- ***L.A. Heat*** (série télé)

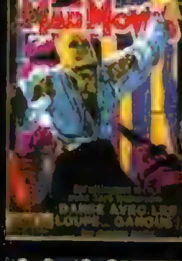
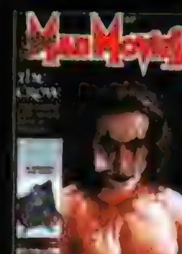
1997
- **Heaven Before I Die** d'Izidore K. Musallam
- **Executive Target**/idem de Joseph Merhi
- **Road Ends** de Rick King
- **Buck and the Magic Bracelet** d'Anthony Richmond
- **Natural Enemy** de Douglas Jackson
- **The Sender** de Richard Pepin
- **Little Big Foot 2 : The Journey Home** de Art Camacho

1998
- **Rayograph** de Larry Kent
- **Running Red** de Jerry Jacobs
- **Shepherd** de Peter Hayman
- ***Angels in the City*** (série télé)

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

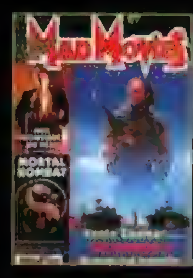
MAD MOVIES

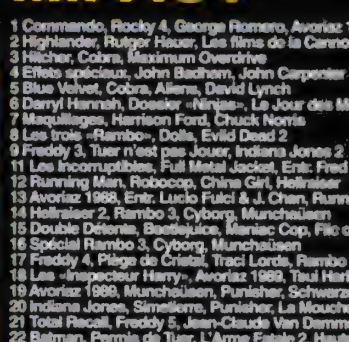



27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoriaz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3, Twin Peaks
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
76 Le Festin Nu, Hook, Brain Dead, La Famille Addams
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Défi
78 Dossiers Batman le Défi & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 X-Files 1ère saison, The Crow, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 L'Étrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray
96 Judge Dredd, Tank Girl, Le Village des Damnés, Congo
97 Aux Frontières du Réel, Waterworld, Mortal Kombat
98 Dossier X-Files, Johnny Mnemonic, Une Nuit en Enfer
99 Seven, The Crow 2, L'Armée des 12 Singes, Fantastic'Arts
100 Sp. 100 pages : X-Files, «Nos 100 meilleurs films fantastiques»
101 Terminator 2-3D, Independence Day, Une Nuit en Enfer
102 Sp. 100 pages : Crash, Barbwire, Planète Hurlante
103 Independence Day, Cœur de Dragon, Multiplicity, Tsui Hark
104 L.A. 2013, Fantôme du Bengale, Disjoncté, X-Files, Millennium
105 Mars Attacks !, The Crow 2, Ghost in the Shell, Lost Highway
106 Star Wars, Star Trek Premier Contact, Le Maître des Illusions
107 Le 5è Elément, Alien Resurrection, Anaconda, Shining TV
108 Men in Black, Scream, Batman & Robin, rétro Godzilla
109 Le Monde Perdu, Contact, Volte/Face, Mimic, Vampires
110 Alien la Résurrection, X-Files le Film, Spawn, La Mutante 2
111 Starship Troopers, Postman, MK2, Fantastic'Arts 98

IMPACT

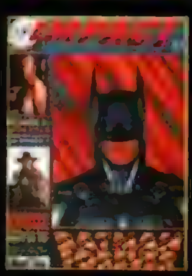


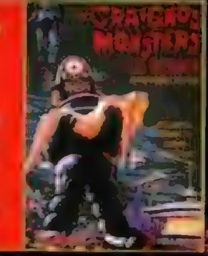




1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch
6 Darryl Hannah, Dossier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
8 Les trois «Rambo», Dolls, Evild Dead 2
9 Freddy 3, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborg, Munchaüsen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchaüsen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 1989, Munchaüsen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instinct, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Les trois «Alien», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50 Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : la BD au ciné
55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995
58 Judge Dredd, Desperado, Bruce Willis, USS Alabama
59 Mortal Kombat, Assassins, Apollo 13, Mel Gibson, Jackie
60 GoldenEye, Dossier James Bond, Seven, Showgirls
61 Broken Arrow, Heat, Casino, L'île aux Pirates, Tsui Hark
62 Dossier Crying Freeman, Mort Subite, Ultime Décision
63 L'Effaceur, Le Grand Tournoi, Rock, Twister, Fargo
64 Mission : Impossible, L.A. 2013, Poursuite, John Woo
65 Au Revoir À Jamais, Daylight, Risque Maximum, La Rançon
66 X-Files (Chris Carter), les FX de Mars Attacks !, Star Wars
67 Batman & Robin, Spider-Man, Superman, Roméo & Juliette
68 Le Monde Perdu, Dobermann, Speed 2, Le Saint, Double Team
69 X-Files saison 4, Volte/Face, Titanic, Volcano, Les Ailes de l'Enfer
70 Copland, L.A. Confidential, Hana-Bi, Le Pacificateur, Alien 4
71 Titanic, Demain ne Meurt Jamais, Starship Troopers, U-Turn
72 Jackie Brown, Pluie d'Enfer, Minuit dans le Jardin du Bien et du Mal







ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR

(par Jean-Pierre PUTTERS)

216 pages sur les Robots d'Acier, Insectes Géants, Monstres Japonais, Créatures de Frankenstein, Savants Fous, Envahisseurs, Yétis, Géants Humains... Que du bon en 600 photos. Tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. 240 F (port compris)

Également disponible, la réédition du premier tome **ZE CRAIGNOS MONSTERS**. 240 F (port compris)

Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire : 25 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 26, 28, 31, 35 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10, 28 et 34). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ____________ PRÉNOM ____________

ADRESSE ____________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES 27 29 30 32 33 34 36 37 38
39 40 41 42 43 44 45 46 47 49 50 51 52
53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65
66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78
79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91
92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103
104 105 106 107 108 109 110 111

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8 9 11 12
13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25
26 27 29 30 31 32 33 35 36 37 38 39 40
41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53
54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66
67 68 69 70 71 72

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS
❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR

Au centre de cette anthologie télé, un Colt 45 qui permet de raconter bien des histoires...



A l'origine de GUN, James Sadwith et Robert Altman. Le seul «personnage» récurrent de cette anthologie est un objet, un flingue. Un superbe Colt 45 semi-automatique chromé, à la crosse nacrée, bouleversant la vie de tous ceux qui en prennent possession. Daryl Hannah, Martin Sheen, Fred Ward et Rosanna Arquette sont quelques-unes des vedettes invitées à faire les frais de cette arme à ne pas laisser entre toutes les mains !



■ Mme Johnson (Daryl Hannah), épouse trompée des **Femmes du Président** ■

«*L'arme n'est pas le personnage central de la série, malgré son titre*» déclare James Sadwith, à l'origine du concept et vétéran du petit écran (les séries ***Sinatra*, *Les Anges du Bonheur*** et ***Crossroads***). «*C'est une sorte d'objet maudit qui va bouleverser la vie de toute personne croisant son chemin, un détonateur réveillant le côté obscur, le passé parfois litigieux de son possesseur. Cette arme motive l'histoire, déclenche une cascade d'événements. L'intérêt était d'étudier le comportement et la psychologie des gens qui possèdent cette arme, ce que l'intrusion de cet objet provoque dans leur vie*». L'arme est donc avant tout un moyen de transition, un concept que James Sadwith emprunte à **La Ronde**, un film de Max Ophuls lui-même inspiré par la pièce du même nom imaginée en 1920 par Arthur Schnitzler. Il s'agit de construire une histoire et des personnages autour d'un même objet vagabond. Dans **Six Destins** (1942), Julien Duvivier suivait l'itinéraire d'un manteau tandis que le **Winchester 73** d'Anthony Mann (1950) retraçait les aventures d'une carabine. James Sadwith choisit lui aussi une arme à feu. «*Dans notre société actuelle, un revolver est une icône qui attire l'attention des gens, qui les intrigue, leur fait peur ou les excite. Il fallait trouver un appât pour que les spectateurs accrochent à la série et se rendent compte, au fil des épisodes, qu'il ne s'agit pas de faire l'apologie de la violence ou des armes à feu. Nous ne voulions pas refaire* ***The Gun****, un téléfilm* ABC *vieux de 20 ans, qui suivait le parcours violent et sanglant d'une même arme. Ici, dans certains épisodes, l'arme n'est même pas utilisée, juste montrée comme un médiateur, un élément dramatique autour duquel sont construites les histoires*».

«*Le choix de l'arme était crucial et délicat, tant son implication dans la série est importante. Je voulais un revolver dont l'esthétique pourrait être exploitée, qui absorberait la lumière créée par le chef opérateur*» confie l'initiateur de *Gun*. Alors qu'il se promène, Sadwith aperçoit l'arme rêvée en vitrine d'un magasin. Le coup de foudre est immédiat, si bien qu'il s'empresse d'en faire l'acquisition. «*En discutant avec le vendeur, j'ai appris que ce revolver datait de 1911, un atout historique qu'il ne fallait pas négliger. Nous pouvions imaginer toutes sortes d'histoires liées à son origine, en remontant dans le temps : son utilisation pendant la guerre aux Philippines ou pour l'assassinat de Bob Kennedy. Ou encore : et si ça avait été l'arme fétiche d'Al Capone ?*». Néanmoins, pour le moment, pas de traces de faits historiques dans les six premiers épisodes de ***Gun***. James Sadwith préfère s'intéresser au commun des mortels, le mêlant à des histoires dans la grande tradition d'***Alfred Hitchcock Présente***, à des intrigues aux rebondissements inattendus, tels les *E.C. Comics* des années 50 et plus particulièrement *Crime SuspenStories*, qui présentait des meurtres anodins prenant soudainement des proportions gigantesques. Complot, adultère, assassinat maquillé... Les thèmes de ***Gun*** sont un héritage du film noir, tantôt dramatiques, tantôt ironiques.

Avec **Le Coup de Feu**, James Sadwith écrit un scénario plus ou moins autobiographique et cynique à l'égard du système hollywoodien. Réalisé par James Foley (**Comme un Chien Enragé**), cet épisode est le meilleur de la première saison. «*Je suis arrivé à Hollywood il y a maintenant 20 ans en promettant à ma femme qu'on n'y resterait pas plus de deux ans ! Je n'ai aucune véritable hostilité envers la capitale mondiale du cinéma, même si, d'une seule balle, cet épisode se moque de son système, des exécutifs en place, de certains réalisateurs. C'est très dur de faire son trou à Hollywood, si bien que juste avant que* **Gun** *ne soit accepté par* ABC, *nous étions prêts, comme le personnage interprété par Daniel Stern, à regagner la côte Est*» plaisante Sadwith. Si les dirigeants d'*ABC* montrent finalement leur intérêt, ils demandent qu'un nom connu soit attaché au projet, pensant que le principe de l'anthologie est aujourd'hui dépassé et boudé par des spectateurs préférant suivre les aventures régulières du Dr Ross d'***Urgences*** ou du détective Sipowicz de ***NYPD Blues***.

«**L**orsque ABC nous a demandé d'engager une personnalité phare du cinéma, j'ai tout de suite pensé à Robert Altman, un réalisateur à la fois sensible et sarcastique*» se rappelle Sadwith. «*Il nous fallait quelqu'un de sa stature, qui jouerait ainsi le rôle de «parrain» pour la série. C'est un héros dans la profession, le plus grand défenseur du cinéma indépendant. Non seulement Robert Altman nous a aidés à monter la série, mais il a aussi attiré de nombreux réalisateurs et acteurs de qualité*». Ted Demme (**Beautiful Girls**), James Foley, Jeremiah Chechik (**Diabolique**), Peter Horton, Martin Sheen, Rosanna Arquette, Fred Ward, Carrie Fisher, Randy Quaid et Daryl Hannah, entre autres, répondent présents à l'appel. Il faut dire que durant sa carrière, le réalisateur de **M.A.S.H.** et **The Player** s'est fait beaucoup d'amis. Une aubaine pour les producteurs de ***Gun***.

«*J'ai accepté de participer à cette série parce qu'elle me permettait de travailler avec des acteurs de cinéma pour la télé. J'aime ce format, ces petites histoires de 50 minutes, une forme de poésie qui possède ses propres règles, très différentes de celles que vous appliquez pour un long métrage. En plus,* **Gun** *ne ressemble à aucune série actuelle. En fait, nous sommes plus proches de* **La Quatrième Dimension** *par exemple, qui présentait chaque semaine de nouvelles histoires et de nouveaux personnages autour d'un thème central. Vous êtes alors beaucoup plus libre, nous n'avez pas à revenir sur l'épisode précédent. Chaque segment de* **Gun** *est un court métrage qui peut se voir indépendamment et qui, même extrait de son contexte, conserve tout son intérêt*» explique Robert Altman. Le réalisateur, dont les films sont généralement lourds de sens, déclare que ***Gun*** ne délivre aucun véritable message politique ou social, que cette anthologie ne fait en aucun cas de la publicité aux armes à feu, qu'elle ne fustige pas davantage les différents organismes qui se battent pour imposer la vente libre sur tout le territoire américain. «*Notre responsabilité était de trouver une approche qui nous permettrait de rester neutre à ce sujet. Il y a déjà bien trop d'armes à feu en vente dans ce pays et bien trop de personnes qui se remplissent les poches avec ce commerce.* **Gun** *ne fait pas la promotion des armes. Il s'agit juste d'un concept quelque peu racoleur et commercial*» avoue Altman. ***Gun*** reste donc un pur divertissement en six épisodes, un produit de luxe pour le petit écran, qui tend de plus en plus à concurrencer le grand.

■ **Damien GRANGER** ■



■ *James (Johnny Whitworth) & Sondra (Kirsten Dunst), amants terribles du* ***Pacte*** ■

«Passe, passe le flingue !»

Guide des Épisodes

Jour de fête

*(**Columbus Day**). Réal. & scén.: James Sadwith. Int.: Rosanna Arquette, James Gandolfini, Peter Horton... Prod.: James Sadwith, Robert Altman, Rob Dwek, Donald Kushner, Peter Locke pour The Kushner-Locke Company/Sadwith Productions, Inc./Sandcastle 5 Productions. Dist.: Warner Vision. Actuellement disponible à la location (à la vente en septembre).*

Pour protéger sa famille, Walter DiFideli, gardien de nuit dans un aéroport, achète un revolver qui a servi à un assassinat quelques heures plus tôt. Seule dans son appartement, sa femme le trompe avec un voisin, un écrivain que l'arme inspire. James Sadwith réalise un ménage à trois cocasse qui sera troublé par l'irruption d'une quatrième personne (le tueur, désireux de récupérer l'arme qui pourrait le compromettre) dans un final surprenant.



■ *Lily DiFideli (Roseanna Arquette), femme infidèle (!) en danger dans* ***Jour de Fête*** ■

Les femmes du président

*(**All The President's Women**). Réal.: Robert Altman. Scén.: Ann Rapp. Int.: Daryl Hannah, Sally Kellerman, Randy Quaid, Jennifer Tilly, Sean Young...*

Bill Johnson est sur le point de réaliser son rêve : devenir président de son Country Club au Texas. Célèbre, il collectionne les maîtresses. Tout irait pour le mieux si chacune d'entre elles n'avait pas reçu un mystérieux paquet contenant respectivement une arme, le chargeur et les balles. Bill doit percer ce mystère avant sa soirée d'inauguration. Sur cette histoire de vengeance longuement mûrie, Robert Altman réalise un épisode drôle et captivant, une critique épicée de l'aristocratie américaine. Une des réussites de cette série.

Le pacte

*(**The Hole**). Réal.: Ted Demme. Scén.: James Sadwith. Int.: Kirsten Dunst, Johnny Whitworth, Carrie Fisher, Donald Logue...*

Sondra est une jeune fille qui rêve de fuir son beau-père abusif. James est un jeune homme tout juste sorti de prison pour meurtre. Ils se rencontrent près d'un lac et trouvent un revolver. Pour la première, c'est le passeport idéal pour quitter la ville. Pour le second, il s'agit de récupérer l'arme d'un crime qu'il n'a jamais commis.

Un épisode qui aurait pu s'appeler No Future tant il montre la dégénérescence d'une jeunesse déracinée, sans conviction. L'idée est louable, mais exposée avec trop de distance pour être efficace. L'épisode le plus faible de cette anthologie.

Le coup de feu

*(**The Shot**). Réal.: James Foley. Scén.: James Sadwith. Int.: Daniel Stern, Kathy Baker, Ed Begley Jr, Kathy Ireland...*

Accompagné de sa famille, Harvey Hochfelder décide de quitter Hollywood, où sa carrière d'acteur est toujours au point mort. En s'arrêtant dans une épicerie avant de rejoindre l'autoroute, il intervient lors d'un hold-up et devient le héros des médias. Mais tout n'est pas si facile à Hollywood, surtout lorsque le succès est lié à une arme porte-bonheur, et vous monte à la tête...

James Foley réalise un épisode dynamique et amusant servi par un scénario qui dresse un portrait au vitriol du système hollywoodien. En plein dans le mille !

La foi du Père John

*(**Father John : An Article of Faith**). Réal.: Jeremiah Chechik. Scén.: Joe Cacaci et James Sadwith. Int.: Fred Ward, Edward James Olmos, Maria Conchita Alonso, Brooke Adams...*

Le journaliste Jack Farragut se rend à Los Angeles pour les funérailles de son oncle, le Père John. En fouillant dans les affaires personnelles du défunt, il découvre une grosse somme d'argent et un pistolet. Le journaliste, désireux d'en savoir plus sur la face cachée de la vie de son oncle, mène son enquête qui le conduit tout droit dans les endroits les plus malfamés de la ville.

Un imbroglio mené sans temps mort où gangsters et prostituées viennent ternir l'image d'un homme d'église peut-être sans peur, mais pas tout à fait sans reproche. Jeremiah Chechik surprend par une mise en scène moins banale que d'ordinaire.

Ricochet

Réal.: Peter Horton. Scén.: Clyde Hayes. Int.: Nancy Travis, Martin Sheen, Christopher McDonald...

Un clochard trouve un pistolet à la suite d'un meurtre. Les deux policiers chargés de l'enquête tirent rapidement des conclusions qui les mènent vers les principaux suspects : la femme du défunt, et son amant, un magouilleur pas très dégourdi. Alors que le pistolet change régulièrement de main, les deux inspecteurs se rendent compte que les apparences peuvent être trompeuses...

Un scénario original, de bons comédiens (surtout Martin Sheen), une intrigue aux multiples rebondissements et un dénouement inattendu, mais bancal, qu'il faudra donc accepter sans trop réfléchir.



■ *L'inspecteur (Martin Sheen) et la veuve suspecte (Tess Harper) de* ***Ricochet*** ■

Les indiscrétions de CHOUMCHOUM

John Choumchoum Jr. est tombé dans une poubelle quand il était petit. Depuis, il ne fait rien qu'à les fouiller. Gare !

■ Les médias vous l'ont dit et répété, le festival de Cannes, c'est également la remise des Hot d'Or du X, une soirée mondaine où l'on s'acharne à prouver que dans le porno aussi, on sait faire des films chiants quand on se donne la peine de faire esthétique. La cérémonie se doit d'être propre, classieuse, digne. Et quand Brigitte Lahaie annonce au micro un réalisateur *«qui exalte l'éternel féminin»*, évitez de lire à voix haute sur le dos de la jaquette «Des salopes aux anus juteux ! Des fist-fuckings à leur faire péter le pancréas !», c'est déplacé. Stomy Bugsy, lui, a bien failli rendre la soirée amusante en se pointant trois fois sur scène, bourré, et gueulant qu'il voulait *«voir du cul et des nichons, et virer le DJ pourri qui passe des trucs de vieux»* (chaude ambiance !). Voyant les têtes de macchabées dans la salle, il improvise alors un rap dédicacé à toutes les salopes (joie dans l'assistance !). L'ex-hardeuse Julia Chanel, qui l'accompagnait, monte chercher son Hot d'honneur et se réjouit à voix haute d'avoir quitté ce métier où elle a vu *« des choses pas très nettes»* (youpi, c'est la fête !). Autre Hot d'honneur, Laetitia, qui retire sa culotte et la lance dans le public. Mais le parterre de photographes face à elle s'écarte, personne ne veut ramasser l'accessoire (youplaboum !). Une femme récupère finalement le tissu et le renifle d'un air dégoûté (traladzoui !). Stomy Bugsy revient à la charge, annonce que c'est son anniversaire et se met à beugler Happy Birthday. Personne ne répond. Dans la salle, ses potes Doc Gynéco et Jean-François Richet sont pétés de rire. Stomy attend que toutes les gagnantes montent sur scène pour la photo finale et, dans la confusion, en profite pour mettre un doigt à Laetitia (on s'amuse ! yeah !). Dans l'assistance, Jean-Claude Van Damme, en bon gros relou, harcèle une des gagnantes pour qu'elle lui mime un orgasme. La jeune hardeuse, d'abord gênée, finit par s'exécuter. Van Damme est aux anges. Pourquoi ? Il doutait de lui ? Quelqu'un aurait dû lui expliquer que si ses partenaires font le même bruit, c'est peut-être parce qu'elles simulent aussi bien que la demoiselle. Ou que si elles en font un autre, c'est qu'elles ronflent.

■ Dans ses anecdotes sur le festival de Cannes, *Gala* rapporte de manière assez moqueuse les caprices de DiCaprio, en 1995, qui refusait de s'habiller en smoking pour la présentation de **Trainspotting**. Les journalistes de *Gala* manquent de clémence pour le pauvre Leonardo. Normal qu'il fut quelque peu désobligeant. Il n'était pas une star, il ne jouait pas dans **Trainspotting**, et c'est Sharon Stone qui venait présenter le film **Mort ou Vif** où il apparaissait.

■ *Film Office* sort une collection de films appelée «Les Inédits». Pour mémoire, rappelons qu'un film est dit «inédit» lorsqu'il n'a pas fait l'objet d'une exploitation en salles. Le meilleur titre de cette prestigieuse collection est sans aucun doute le très beau film de Phillip Ridley **L'Enfant Miroir**. Que ceux qui, comme moi, ont le souvenir d'avoir vu ce film plusieurs fois en salles, fassent parvenir leurs témoignages à Film Office, Service des Hallucinés qui se souviennent des films qu'ils ont vus il y a plus de deux jours, BP 75498 Paris sur Nil Cedex 01.

■ Le close-caption est un système de télétexte pour malentendants utilisé sur les laserdiscs américains. On y transcrit toute la bande-son, des dialogues aux éternuements, des bang-bang des flingues aux paroles des chansons. Ainsi, dans **The Full Monty**, lorsque nos héros auditionnent sur la chanson de Gainsbourg «Je t'aime moi non plus», nos amis bouchés pourront lire ceci : «Je t'aime, je t'aime, moi non plus. Oh mon amour, tu es le vauge, you amaze me. Je vais à jour viens. Entendez enfant». J'ignore si les Américains connaissaient comme nous le Gainsbarre perpétuellement décalqué, mais le traducteur, lui, a oublié de mettre du tabac dans son cône. Pas de risque de la sorte avec les DVD américains, qui comportent des sous-titres français destinés aux Québécois. Tout y est scrupuleusement traduit sans l'ombre d'un quelconque anglicisme. Même le pauvre George Raft, dans le making of de **Scarface**, devient un énigmatique George Radeau. On attend donc avec impatience les sorties de **Grand Trouble dans Petite Chine** de Jean Charpentier, **Nord par Nord-Ouest** d'Alfred Bite-à-fixer ou les superbes **Mâchoires** et **Le Rapide du Pays Sucré**, les deux premiers films de Stéphane Montagne de Jouets allemands.

■ La communauté lesbienne est en deuil. En effet, l'actrice Lucy Lawless, interprète de *Xena*, vient d'épouser le producteur de la série Robert Tappert (trop facile le gag, je le f'rai pas !). Pour ceux qui ne connaissent pas la série, rappelons qu'elle consiste en un panel de guerrières huilées aux ventres nus, qui s'affrontent avec des épées démesurées quand elles ne catchent pas dans la boue. Après, elles sont copines et prennent de long bains vaporeux. Les penchants hétéros affichés par Lucy Lawless ont du coup un je ne sais quoi de provoc'.
Nous, à la rédaction, on est surtout triste d'apprendre que James Cameron semble sur le point de rompre avec le très beau et très sportif Linda Hamilton, suite à un semblant de liaison avec Suzy Amis sur le plateau de **Titanic**. Cette grande échasse pleine de tâches de rousseur et de sensualité ultra-féminine. Beuark ! James, tu nous déçois. Dis-nous plutôt que sur le plateau, tu étais trop occupé à fouetter la vioque déguisée en reine des Aliens, voire à faire fusiller les cascadeurs qui refusaient de sauter. Mais sois fidèle à ta réputation, bon sang !



■ ***Jungle Emperor Leo**, la réponse japonaise à un **Roi Lion** qui a entièrement pompé l'œuvre d'Osamu Tezuka !* ■

■ *Cameron-Hamilton, un mariage coulé avec le Titanic. Snif...* ■

■ Quelqu'un a dû dire aux pontes de chez *Disney* que le Japon produisait de bien meilleurs dessins animés qu'eux. Voilà deux ans que la World Company aux oreilles de souris a lancé une gigantesque OPA sur le marché nippon. D'abord en rachetant *Ghibli*, le studio d'où sortaient les plus beaux cartoons du monde, puis en pillant purement et simplement le patrimoine national. Ainsi **Le Roi Lion** pompait outrageusement **Le Roi Léo**, œuvre du Hergé local, le défunt Osamu Tezuka. La copie était scrupuleuse, sauf que l'humanisme flagrant de Tezuka avait laissé place au délire pétainiste que nous connaissons tous (revoyez le film si vous tiquez). Procès retentissant au Japon, à peine évoqué en Occident (touche pas à *Disney*, c'est des gentils qui font des belles choses pour les n'enfants !!). Les ayants droit iront même jusqu'à produire un très classieux **Jungle Emperor Léo** pour répondre à l'affront. Malgré tout, plutôt encouragés par les millions que leur film écolo-faf a ramenés de par le monde, les pontes de *Disney* récidivent cette année avec **Mulan**, un démarquage tout aussi honteux du **Prince Saphir**, une œuvre de... Osamu Tezuka. T'as raison papy ! Les dessins animés japonais c'est pas beau.

Peuple décadent-violence-sexe-pédophilie, caca ça pue ! Va plutôt nourrir tes lardons au sirop des charognards côtés en Bourse.

■ Nos amis les distributeurs font un métier formidable. Chaque brainstorming est une occasion de se faire poiler de rire en inventant de nouvelles facéties pour assurer le marketing. Ce mois-ci, le grand prix du tapage de cuisses revient au film canadien **Liste Noire** sorti chez nous sous le titre **Black List** (standing ovation). Il y avait aussi parmi les nominés **Wild Things** qui devient **Sexcrimes** (applaudissements), et **A Thousand Acres** qui devient **Secrets** (je sais, c'est français mais ça me fait marrer d'entendre toute la presse prononcer «Sicraitz»). Le prix de l'innovation technique revient l'accroche d'**A Couteaux Tirés**. On soupçonne son auteur d'avoir vu environ 4 minutes de film : *«Deux hommes découvrent que la Nature est moins cruelle que la Nature humaine... quand une femme est en jeu»*. Vu que les héros sont occupés pendant les 3/4 du film à se débarrasser d'un grizzly, ça leur laisse moins de dix minutes pour se fritter à propos de la gonzesse. A moins que le grizzly et la femme soient en fait... Ah, ouais ! D'accord !!

■ Le grand truc dans la presse américaine du moment (et du coup dans la presse française qui recopie scrupuleusement) c'est d'annoncer le «film qui a battu **Titanic** au box-office». Qu'il s'agisse de **Lost in Space** ou de **City of Angels**, l'arnaque est la même. Il s'agit de comparer les entrées d'un film, dans sa première semaine d'exploitation, à celles de **Titanic**, dans sa 30ème semaine d'exclusivité. C'est dans cette logique imparable que le réalisateur Richard J. Thompson, les larmes aux yeux, a annoncé à la rédaction que la cassette vidéo de son film **Time Demon** s'était plus vendue que celle de **Titanic**, qui n'est pas encore en vente. Ça méritait d'être signalé.

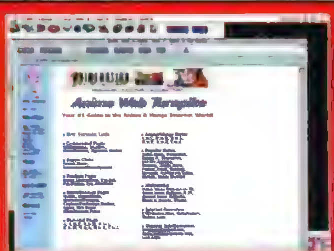
■ Enfin, nous ne saurions nous quitter sans méditer la science prosélitiste du magazine *Top Santé* qui nous affirme que : *«Contre la cellulite, il est plus efficace de marcher que de courir»*. Donc par extrapolation, il serait encore plus efficace de ne pas bouger, non ? Vu que cette annonce révolutionnaire est affichée dans les wagons de métro, en été, aux heures de pointe, à six personnes au mètre carré, on constate effectivement qu'à peine deux ou trois stations en position debout, immobile, et l'on a déjà perdu quelques grammes. Merci *Top Santé* !

Voilà, c'est fini. Vous pouvez jeter votre *Impact* et appeler Leonardo, auquel le succès de **Titanic** n'a finalement pas apporté grand-chose.

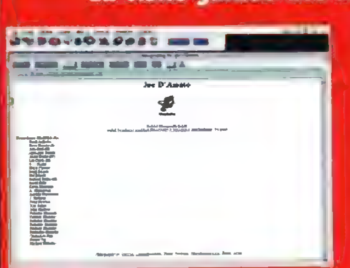
■ John CHOUMCHOUM Jr. ■

OBJECTIF... NET !

La visite guidée des sites qui déménagent !



Le manga dans tous ses états



Pour tout savoir sur Joe D'Amato !

The Internet Movie Data Base

[illegible]

[illegible]

Anime Web Turnpike

(http://www.anipike.com/)

[illegible]

Godzilla

[illegible]

■ Rafik DJOUMI ■



[illegible]



■ Alec Baldwin & Anthony Hopkins ■

A COUTEAUX TIRÉS

L'homme est un loup pour l'homme, une formule que le scénariste David Mamet (**Homicide**, **Glengarry Glen Ross**) retient pour construire l'histoire d'**A Couteaux Tirés**, celle de deux hommes, des rivaux, qui devront se serrer les coudes pour survivre à la nature hostile de l'Alaska, à leur paranoïa mutuelle. Charles Morse (Anthony Hopkins) est un riche industriel qui voue une haine sans précédent à Robert (Alec Baldwin), le photographe préféré de sa femme Mickey (Elle Macpherson), une jeune et ravissante top model. Charles est à ce point jaloux qu'il aimerait tuer Robert. Lorsqu'ils partent dans le grand nord pour une série de photos de mode à caractère exotique, Charles, persuadé qu'ils entretiennent une relation secrète, se joint au voyage. Pour plus de véracité, Robert décide d'embaucher comme figurant un Eskimo chasseur d'ours et part le chercher, accompagné de son assistant (Harold Perrineau) et de Charles. En survolant l'Alaska, leur avion se heurte à un vol d'oies sauvages et, déséquilibré, s'écrase dans un lac. Les voilà prisonniers d'un environnement sauvage, qui réveille leurs peurs et leurs doutes...

Une chose est sûre, David Mamet est un vrai scénariste, qui sait raconter une histoire, qui en maîtrise l'intensité. Le scénario d'**A Couteaux Tirés** traite de la survie, de la rivalité, un sujet idéal pour le réalisateur de **L'Ame des Guerriers** Lee Tamahori, qui renoue ainsi avec l'instinct animal et bestial de l'homme, un concept absent de son précédent film, **Les Hommes de L'Ombre**. Tourné dans des décors naturels sublimes, **A Couteaux Tirés** contourne ses quelques faiblesses, de rythme surtout, par une distribution juste, qui donne rapidement le ton (surtout Anthony Hopkins, excellent en milliardaire suspicieux qui prend conscience que l'argent n'est pas forcément la clé du bonheur). Si **A Couteaux Tirés** ressemble à un survival pour ses quelques scènes de confrontation (stupéfiantes !) avec un ours agressif, c'est aussi un thriller psychologique où chacun des protagonistes, face à un danger mortel, se cherche en tant qu'homme, au risque de découvrir qu'il est lui-même son pire ennemi. Un point sur lequel le film triomphe.

■ **Damien GRANGER** ■

UFD présente Anthony Hopkins & Alec Baldwin dans une production **Twentieth Century Fox** ***A COUTEAUX TIRÉS*** (***THE EDGE*** - USA - 1997) avec Elle Macpherson - Harold Perrineau - L.Q. Jones - Kathleen Wilhoite - David Lindstedt **photographie de** Donald M. McAlpine **musique de** Jerry Goldsmith **scénario de** David Mamet **produit par** Art Linson **réalisé par** Lee Tamahori

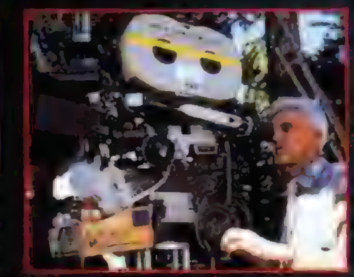
3 juin 1998 **1 h 58**

Interview : Lee Tamahori

Né de père maori et de mère européenne, Lee Tamahori débute dans le cinéma à la fin des années 70. Après avoir réalisé plus de cent spots publicitaires, il met en scène son premier long métrage, L'AME DES GUERRIERS, un film poignant qui retrace le déclin d'une famille maori exilée à Auckland. Il part ensuite pour l'Amérique et réalise LES HOMMES DE L'OMBRE, un polar rétro sans âme. En quittant sa terre natale, Lee Tamahori a-t-il perdu ses moyens ?

Après *L'Ame des Guerriers*, un premier film très personnel, vous partez aux Etats-Unis réaliser un film de studio, *Les Hommes de L'Ombre*. Malgré son échec au box-office, vous persévérez avec *A Couteaux Tirés*.

J'ai toujours adoré les grands films de studios hollywoodiens. Quand ils sont bons, ce sont des films uniques au monde, incomparables. Je ne pouvais donc pas rater cette opportunité d'aller en Amérique réaliser les films que j'aime, des films noirs comme **Les Hommes de L'Ombre**. Je pensais qu'il y avait encore une demande de la part du public. Mais c'était une erreur, j'étais trop naïf, car les mentalités ont changé. Ainsi, tous ces merveilleux films de genre, comme les westerns, ont totalement disparu des écrans. Prenez **L.A. Confidential** par exemple, qui a mis six mois avant de commencer à marcher, alors que c'est à mon avis un des meilleurs films de ces dernières années. C'était un risque de faire **Les Hommes de L'Ombre**, tout comme c'en est un de faire **A Couteaux Tirés**, au parfum «rétro» certain. Si l'on me proposait de tourner un film comme **L'Ame des Guerriers** aux Etats-Unis, je ne le ferais pas car les producteurs trouveraient toujours le moyen d'en



■ Lee Tamahori ■

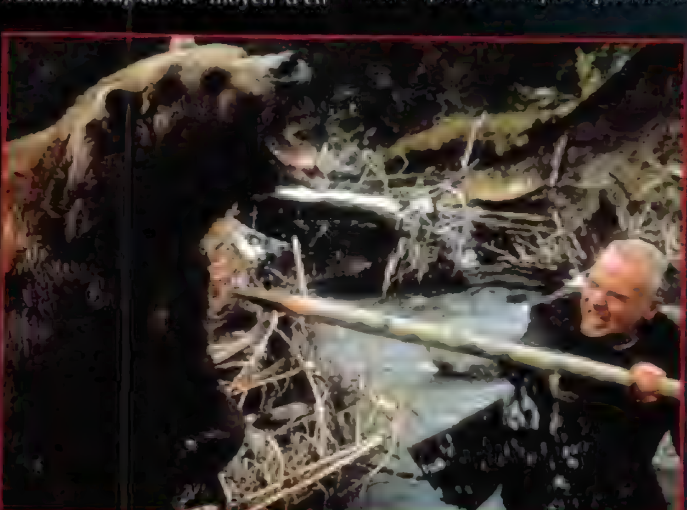
adoucir le ton. Il y a aussi le fait que je connais et comprends la culture de mon pays natal et le sentiment d'aliénation de ses habitants, ce qui n'est pas le cas pour les Etats-Unis.

Alors pourquoi ne pas retourner faire des films en Nouvelle-Zélande ?

J'y retourne l'an prochain, juste après mon troisième film hollywoodien, un thriller d'action dans le style des **Trois Jours du Condor**. J'ai besoin de l'argent américain pour monter ce nouveau projet personnel, très ambitieux. Ça a toujours fait partie de mes plans. J'essaie de joindre l'utile à l'agréable. J'ai toujours pensé que je devais faire des films aux Etats-Unis, en tant qu'employé, pour me faire un nom, réaliser mes propres films et m'impliquer dans la production indépendante en Nouvelle-Zélande. J'essaie donc de combiner les deux, mon intention n'ayant jamais été de réaliser exclusivement des films de la trempe de **L'Ame des Guerriers**. Mais si le public pense que je ne suis plus le même réalisateur, que je me suis «normalisé», ils ont certainement raison. Il faut cependant savoir qu'en faisant ces films de studio, je réalise un rêve de gamin.

Qu'est-ce qui vous a attiré dans le scénario de *A Couteaux Tirés* ?

Le style d'écriture de David Mamet est brillant, intelligent. J'ai eu la sensation de lire une histoire qui aurait pu faire l'objet d'un film de John Huston ou de Robert Aldrich, de ceux qu'on ne voit plus et que j'ai toujours aimés, comme **Le Trésor de la Sierra Madre**. Le scénario de David était tellement riche que je n'ai pas éprouvé le



■ Anthony Hopkins & Bart ■

besoin de le réécrire. Je l'ai juste quelque peu retravaillé en collaboration avec lui, mais 90% de ce que vous voyez est tiré du scénario original. Le traitement des personnages d'**A Couteaux Tirés** se rapproche davantage de **L'Ame des Guerriers** que des **Hommes de L'Ombre**. J'aimais l'idée de pouvoir faire une sorte de survival dans la lignée de **Jeremiah Johnson** ou **Délivrance**, des œuvres typiques des années 70.

Beaucoup de films hollywoodiens, comme *A Couteaux Tirés*, naissent des désirs, des envies, d'un producteur. Avez-vous eu des difficultés pour travailler sous un angle personnel ?

Ce projet a en effet été initié par le producteur Art Linson et le scénariste David Mamet, qui me l'ont proposé. J'ai eu du mal à m'imposer car Art a une personnalité très forte, mais c'est en même temps un indépendant qui n'aime pas se plier aux conventions des studios. C'est un grand professionnel qui s'entoure des meilleurs collaborateurs. C'était donc une chance inouïe de faire un film pour lui, puisqu'il m'a permis de travailler à partir d'un excellent scénario et avec des acteurs formidables. Si ça n'avait pas marché, ça aurait donc été totalement de ma faute.



■ *Alec Baldwin* ■

Les attaques de l'ours sont incroyables. Comment avez-vous travaillé avec ce Bart, qui était déjà la star du film de Jean-Jacques Annaud ?

J'ai prévenu le studio et Art Linson que les scènes avec l'ours devaient être violentes et horribles, surtout lorsqu'il s'en prend à Stephen, l'assistant de Robert. Il fallait que le public, tout comme les deux héros, se sente en réel danger, que la menace de l'ours soit évidente. Dans le scénario, Stephen était tué hors-champ, ce qui n'avait aucun intérêt. Pour le public, un ours n'est pas très dangereux, en tout cas moins qu'un requin. Les gens sont attirés par les ours mais n'en ont pas vraiment peur. Je n'avais encore jamais vu une scène avec un ours qui soit proprement terrifiante. J'ai donc pensé que la mienne se devait de l'être. Il fallait toujours être très attentif, rigoureux en ce qui concerne la sécurité, car un ours de 700 kilos, même parfaitement entraîné, reste potentiellement dangereux.

■ Propos recueillis par **Damien GRANGER** et traduits par **Sandra VO-ANH** ■



■ *Chris Penn & Tim Roth* ■

LE SUSPECT IDÉAL

La famille, ça a du bon. En tout cas, entre frères, quand il est question de faire un film, c'est payant. Les frères Hugues (**Menace II Society**), les frères Coen (**Fargo**), les frères Wachowski (**Bound**), que du tout bon. Dans un registre quelque peu différent, les frangins Jonas et Josh Pate ne se débrouillent pas mal non plus. **Le Suspect Idéal**, leur deuxième film après **The Grave**, remarqué au festival de Sundance en 1996, est un polar, un thriller psychologique qui joue sur les faux-semblants, un huis-clos dans lequel vérité et mensonge se confondent. Pour **Le Suspect Idéal**, les Pate Brothers réunissent une belle brochette d'acteurs : Tim Roth, Renee Zellweger, Michael Rooker, Chris Penn, Rosanna Arquette, Ellen Burstyn et... un détecteur de mensonges.

Après la mort d'une jeune et belle prostituée (Zellweger) retrouvée mutilée au fond d'un jardin public, le détective Kennesaw (Rooker) et son fidèle bras droit Braxton (Penn) enquêtent. Leur seul indice est un numéro de téléphone retrouvé dans la poche de la victime : celui de Wayland (Roth), un jeune homme un peu «space», fils d'une famille riche et respectable. Aux yeux des deux inspecteurs, Wayland est le suspect idéal. Son comportement inquiétant éveille les soupçons de Kennesaw qui le soumet au détecteur de mensonge, un appareil soit disant infaillible. Lorsque l'interrogatoire commence, Wayland déclare ne jamais mentir, et pourtant, l'appareil s'affole régulièrement. Epileptique, il prend des médicaments pour soigner son mal, brouille les pistes et retourne l'enquête contre les inspecteurs en leur annonçant finalement qu'il arrive à tout le monde de mentir, que personne n'est parfait. Pour preuve, Kennesaw ne trompe-t-il pas sa femme (Arquette) en fréquentant des prostituées (y compris la victime) ? Et Braxton n'a-t-il pas compromis sa florissante carrière en se couvrant de dettes de jeu et en se mettant à dos Mook (Burstyn), la caïd du milieu ? Wayland, pourtant de moins en moins innocent, mène désormais la danse...

Le Suspect Idéal se construit avant tout autour de ses personnages et des interprètes. A ce niveau, la plus grande réussite est d'avoir confié un rôle de jeune riche, effronté et arrogant, à Tim Roth. Wayland est un illuminé aux réactions ostensiblement violentes, un manipulateur qui inverse les rôles du chat et de la souris. L'acteur idéal... pour ce suspect idéal. A Michael Rooker, les frères Pate offrent un rôle de flic, un de plus, mais l'écrivent en l'adaptant au jeu et à la physionomie de l'acteur. Michael Rooker n'a pas les traits affinés, les caractéristiques d'un tendre. Ça tombe bien, le détective Kennesaw ne l'est pas non plus : il incarne davantage un psychopathe au service de l'ordre. Un rien lui fait péter les plombs. Par une pirouette scénaristique, les frères Pate changent le ton du film dans sa dernière bobine, qui passe d'un simple interrogatoire, proche d'un épisode de la série *NYPD Blues*, à un véritable duel entre Wayland et Kennesaw, se poussant mutuellement à bout au moyen de tortures cérébrales révélant les points faibles de chacun. Dommage, toutefois, que **Le Suspect Idéal** manque d'éléments scénaristiques pour faire progresser l'histoire qui se contente de suivre son cours selon les premières bases données. Dommage également que les deux frères passent parfois plus de temps à filmer leur détecteur de mensonges que leurs acteurs.

■ **Damien GRANGER** ■

Cipa présente Tim Roth dans une production **MDP Worldwide** *LE SUSPECT IDEAL* (LIAR - USA - 1997) avec Chris Penn - Michael Rooker - Renee Zellweger - Ellen Burstyn - Rosanna Arquette **photographie de** Bill Butler **musique de** H. Gregson Williams **produit par** Peter Glatzer **écrit et réalisé par** Jonas & Joshua Pate

10 juin 1998 **1 h 40**

L'HOMME QUI EN SAVAIT TROP PEU

Parce que c'est son anniversaire, Wallace Ritchie (Bill Murray), un Américain gentiment excentrique, rend une visite surprise à son frère vivant à Londres. La capitale britannique connaît une nouvelle mode très populaire : le théâtre de rue, où un heureux participant se retrouve au cœur de situations périlleuses mises en place par des acteurs. Davantage pour s'en débarrasser que pour lui faire plaisir, le petit frère offre à Ritchie de faire ses débuts dans cette pièce à moitié improvisée prenant pour cadre les rues de Londres. Le coup de téléphone lançant l'intrigue place Ritchie dans le rôle d'un agent secret, Spencer : il doit se rendre chez une call-girl comptant parmi ses clients le Ministre de la Défense. Ce que Ritchie/Spencer ne sait pas, c'est que cette conversation téléphonique ne provenait pas du théâtre de rue : il se trouve désormais au cœur d'un vrai complot politique visant à empêcher le rapprochement entre la Russie et la Grande-Bretagne.

L'Homme qui en Savait trop peu, c'est **The Game** à l'envers (bizarrement, les films ont d'ailleurs été faits à la même époque). Là où Michael Douglas prenait pour argent comptant des événements organisés de toutes pièces, Bill Murray n'accorde aucun crédit à des situations pourtant bien réelles. Il traverse donc l'intrigue selon un autre degré de réalité, félicitant un macchabée pour sa prestation et s'émerveillant devant la magie de ses balles à blanc qui laissent des impacts sur les murs. Les bonnes idées ne faisant pas forcément les bons films (voir **The Game** justement), **L'Homme qui en Savait trop peu** tourne malheureusement très vite à vide, le réalisateur à tout faire Jon Amiel (**Sommersby**) n'ayant pas de don particulier pour la comédie. Les seules et rares séquences assez drôles sont bien sûr centrées sur Bill Murray, soudain libre d'en faire des tonnes : ses reniflements à rallonge face à deux barbouzes et son intégration forcée à une troupe de danseurs-acrobates russes ne feront oublier ni Peter Sellers chez Blake Edwards, ni Leslie Nielsen chez les ZAZ, mais comme on a vu bien pire, voilà qui arrache quelques rires indulgents.

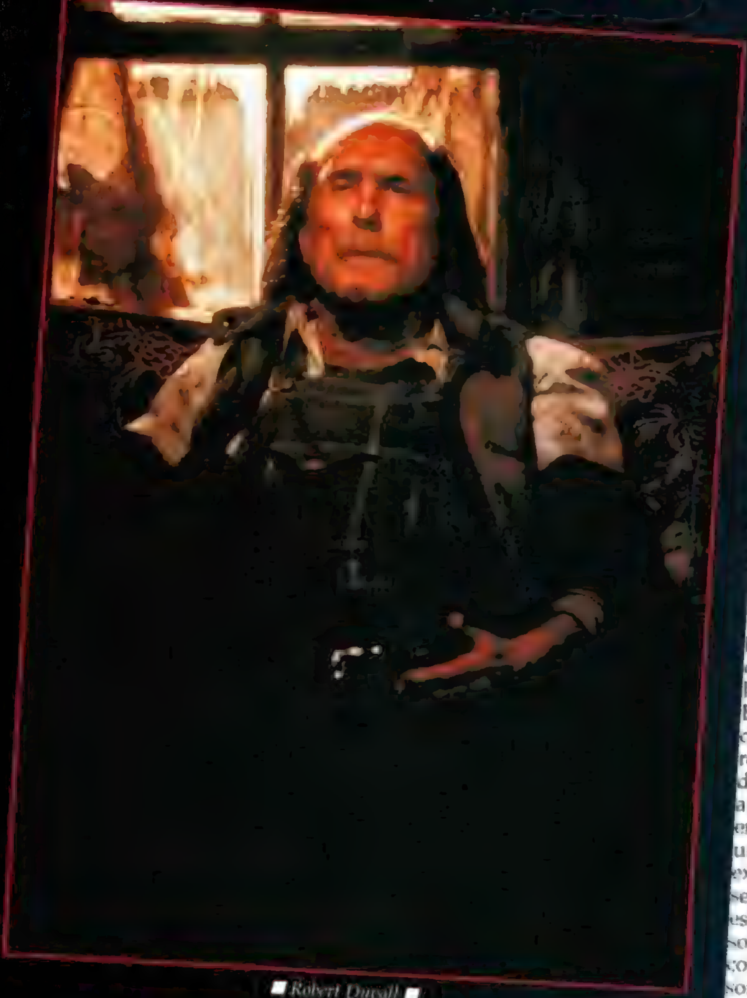
■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

Warner Bros présente Bill Murray dans une production **Arnon Milchan/Polar** *L'HOMME QUI EN SAVAIT TROP PEU* (*THE MAN WHO KNEW TOO LITTLE* - USA - 1997) avec Peter Gallagher - Joanne Whalley - Richard Wilson - Alfred Molina **photographie de** Robert Stevens **musique de** Christopher Young **scénario de** Robert Farrar & Howard Franklin d'après le roman « Watch that man» de Robert Farrar **produit par** Arnon Milchan - Michael Nathanson - Mark Tarlov **réalisé par** Jon Amiel

10 juin 1998 **1 h 34**



■ *Bill Murray* ■



■ Robert Duvall ■

THE GINGERBREAD MAN

Avec **The Gingerbread Man**, ce n'est pas le Robert Altman de **The Player** qu'il faut attendre. Pas même celui, déjà pourtant moins surprenant, de **Short Cuts**. Il faut dire que le «Saint patron» des réalisateurs indépendants part avec un handicap. Il filme en effet le premier sujet original de John Grisham pour le cinéma, dont les romans ont déjà donné **La Firme**, **Le Client** et **Le Droit de Tuer ?**, etc, soit des histoires à base de juristes loyaux et d'affaires pas claires, se transforme quasi systématiquement en intrigues policières. The **Gingerbread Man** n'échappe pas à la règle. Rick Maggruder (Kenneth Branagh) est un avocat à succès, un de ceux qui perdent rarement un procès. Très professionnel, il parvient aussi facilement à interner un malade mental qu'à innocenter un tueur de flic. Les forces de l'ordre détestent Rick Maggruder. Le malade mental, c'est Doss (Robert Duvall), un rustre inadapté socialement qui marche pieds nus et vit au fond des bois avec une bande de clochards. Un homme des cavernes qui harcèle sa fille en pendant son chat ou en volant sa voiture. Bouh ! Maggruder, qui s'est entiché de la fille, prend l'affaire très à cœur, à tel point qu'il met son assistante Lois (Daryl Hannah) sur le coup et qu'il loue les services de son ami détective (Robert Downey Jr) pour l'aider à faire arrêter le vieux et l'envoyer à l'hôpital psychiatrique de Savannah. Il faut dire que pendant le procès, personne n'épargne Doss, pas même l'ex-mari de sa fille (Tom Berenger), qui en veut pourtant tellement à celle-ci qu'il «ne lui pisserait pas dessus même si elle brûlait vive» (dixit le dialogue du film - c'est d'un goût...). Mais le jour où la pseudo secte de Doss le fait évader, plus personne n'est en sécurité, pas même les enfants de Maggruder...

Le Gingerbread Man, c'est ce personnage de pain d'épices qui vit dans la forêt et se croit invincible jusqu'au jour où il doit traverser une rivière. Il demande à un renard de lui donner un coup de main en lui faisant promettre de ne pas le manger. Arrivé sur l'autre berge, le renard se ravise. Un personnage légendaire évoqué par la fille pour décrire son père. Le gros défaut de **The Gingerbread Man**, c'est de prendre un tout petit peu plus d'une heure pour exposer les faits, temps également nécessaire à Robert Altman pour trahir son intrigue, la saboter en désignant sans le vouloir le (ou les) coupable(s). Pourtant, Robert Duvall est assez convaincant dans sa composition de Charles Manson des bois. Le réalisateur de **M.A.S.H.** déçoit, se complaît dans les clichés les plus classiques, hésite constamment entre le film noir et la comédie. Même les acteurs semblent jouer dans un registre semi-parodique, surtout Tom Berenger et Robert Downey Jr. Mais ce dernier est hors-compétition, son personnage étant volontairement très drôle. Ça fait au moins une chose de claire dans ce film passablement trouble.

■ Damien GRANGER ■

Polygram Film Distribution présente Kenneth Branagh dans une production **Island Pictures/Enchanter Entertainment** *THE GINGERBREAD MAN* (USA - 1998) avec Embeth Davidtz - Daryl Hannah - Robert Downey Jr. - Tom Berenger - Robert Duvall **photographie de** Changwei Gu **musique de** Mark Isham **scénario de** Al Hayes d'après un sujet original de John Grisham **produit par** Jeremy Tannenbaum **réalisé par** Robert Altman

3 juin 1998 1 h 35

PLAYING GOD

Depuis 1993 et le très bon **Kalifornia**, David Duchovny se concentrait sur ***Aux Frontières du Réel***, ceci afin de donner le meilleur de lui-même. Ce qui l'a d'ailleurs conduit à gagner le Golden Globe du meilleur acteur de série dramatique en janvier 98. Mais entre deux saisons de la série de Chris Carter, il s'accorde un film comme bon nombre d'acteurs télé. Si le plus souvent ces films sont considérés comme mineurs, **Playing God** a bénéficié d'une promotion à grande échelle. Car le sceptique Mulder est une star. Il est à la une de tous les talk-shows outre-atlantique : Jay Leno, Conan O'Brien, David Letterman. Il fait même une apparition sensationnelle dans le «Larry Sanders Show» en homosexuel amoureux de Larry. Tout semble lui réussir. Pourtant, en choisissant le script de **Playing God** pour passer des vacances cinématographiques, il fait une énorme bourde : le film fait un flop au box-office avec seulement quatre millions de dollars de recettes.

Eugène Sands (Duchovny) est un chirurgien paumé qui se voit retirer sa licence suite au décès d'une de ses patientes alors qu'il était sous amphétamines. Il erre dès lors entre dealers et bars louches. Mais un soir, tout bascule. Il sauve in extremis la vie d'un dealer grâce à ses compétences. Le lendemain, il est convoqué par Raymond Blossom (Timothy Hutton), le caïd du coin, qui lui propose de devenir son médecin personnel...

David Duchovny et Timothy Hutton semblent perdus dans cette histoire qui ne cesse de se mordre la queue. Rarement un script aura pu prendre autant de directions différentes, tour à tour thriller, drame ou comédie : la confusion règne. Au moment ou l'on s'attend à une réflexion sur l'exercice de la médecine illégale, le FBI intervient dans un tournant tout à fait inattendu (et navrant) de l'histoire. Comment expliquer un tel ratage ? Prenez le scénariste d'un téléfilm *Playboy* de 92 et un metteur en scène de théâtre derrière la caméra et vous obtenez ce que l'on appelle chez nous le «Hollywood Night» du samedi soir. Comment vous ne connaissez pas cette merveilleuse institution ? Son principe est très simple. Il s'agit de films de cinéma tournés pour une exploitation vidéo aux États-Unis. Mais, en France, ils font la joie des programmateurs de *TF1* afin d'endormir les ménagères de moins de 50 ans. Comme nous avons de la chance... On regrette quelque peu que Mulder se soit fourvoyé dans un tel nanar, tout en attendant impatiemment **X-Files : Blackwood**, le premier film dérivé de la série.

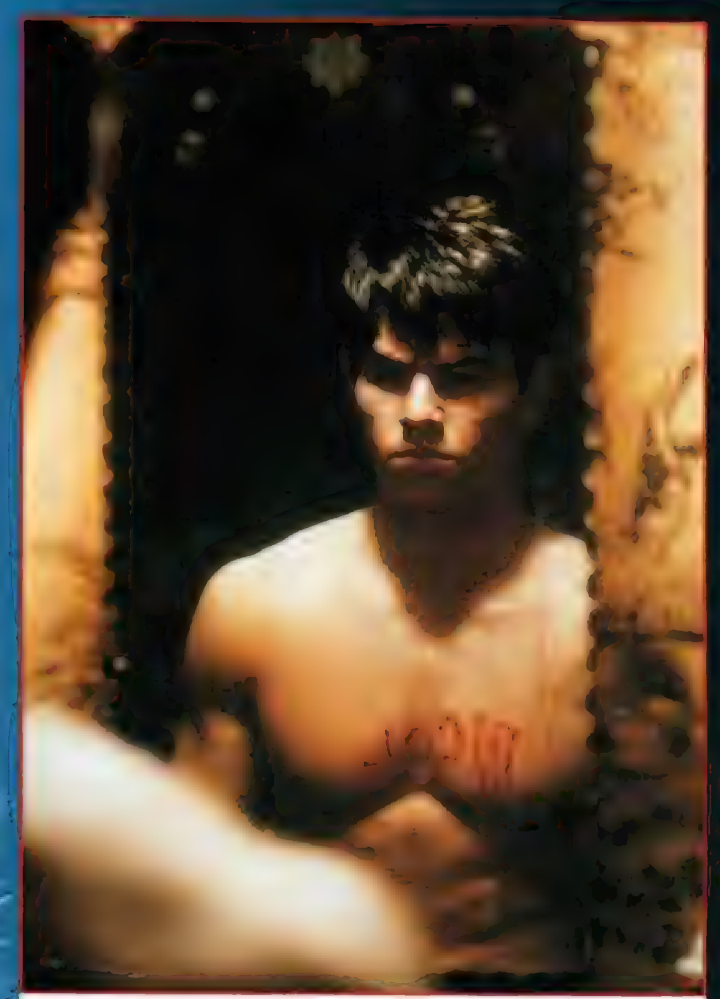
■ Alexis DUPONT-LARVET ■

CTV International présente David Duchovny dans une production **Bacon Communications** *PLAYING GOD* (USA - 1997) avec Timothy Hutton - Angelina Jolie - Michael Masse - Peter Stormare **photographie de** Anthony B. Richmond **musique de** Richard Hartley **scénario de** Mark Haskell Smith **produit par** Marc Abraham - Laura Bickford **réalisé par** Andy Wilson

8 juillet 1998 1h 50



■ *David Duchovny* ■



■ *Mark Wahlberg* ■

FEAR

On ne le répétera jamais assez, James Foley est le réalisateur de **Comme un Chien Enragé**. Ce qui explique que ses autres films soient pour la plupart pris avec des pincettes, comme s'ils n'entretenaient que peu de rapport avec l'«auteur» de ce «chef-d'œuvre». Aujourd'hui, il conviendrait davantage de se demander comment le metteur en scène de **Who's that Girl**, **After Dark my Sweet**, **Instants de Bonheur**, et surtout **Fear**, a bien pu un jour signer **Comme un Chien Enragé** !
Fear illustre la «grande tentation sécuritaire» du quadragénaire américain via un script absolument étonnant : les névroses de Steve Walker (William Petersen) — il sur-protège sa famille, a construit une villa-forteresse, vit mal l'émancipation sexuelle de sa fille, etc — sont traitées comme autant de qualités qui lui permettront, au final, de devenir le grand héros de l'histoire ! Pour cela, il met son nez dans les affaires de cœur de Nicole (Reese Witherspoon), tombée follement amoureuse de David (Mark Wahlberg, très bien), un garçon qui s'avérera rapidement tenir plus du psychopathe que du gentil prétendant. Parce qu'il est fin psychologue et enquête dans le dos de sa fille, Steve découvre que le caractère dangereux de David provient sans aucun doute de sa condition d'orphelin ayant écumé la plupart des foyers d'accueil de son pays. Lorsque Nicole, ramenée à la réalité de la situation par son père, décide de rompre avec David, ce dernier le prend très mal. Avec ses collègues de squat (des dépravés, évidemment), il décide de prendre d'assaut la demeure des Walker dans un final qui évoque à peu près tout et n'importe quoi, de **La Nuit des Morts-vivants** à **Assaut**, en passant par **La Dernière Maison sur la Gauche** et les films gore de Lucio Fulci. Un concentré de violence hard boiled, filmé avec une rectitude morale hallucinante par un James Foley totalement convaincu de son bon droit : il faut éliminer la vermine. Et le petit Toby, sept ans, de participer à la fête à bord du 4x4 de papa en écrasant un jeune délinquant, pendant que sa maman travaille à la perceuse la main d'un intrus. Ce qu'il **faut** pas faire pour être tranquille, quand même !...
Tout cela serait ni plus ni moins gerbeux que les titres qui, régulièrement, nous balancent leurs fantasmes réactionnaires à la figure, si **Fear** n'était pas admirablement cadré (scope), photographié, monté, et accompagné des douces mélodies de Carter Burwell (le compositeur attitré des frères Coen). Tant de talent mis au service d'un script indigne d'une poubelle, pour un résultat à l'écran qui fonctionne (il faut voir les spectateurs, furieux, quitter la salle avant la fin), voilà bien ce qu'il y a de plus stupéfiant dans ce **Fear** définitivement infect mais irrésistiblement drôle.

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

UIP présente Mark Wahlberg dans une production **Universal/Imagine Entertainment** ***FEAR*** (USA - 1996) avec Reese Witherspoon - William Petersen - Alyssa Milano - Amy Brenneman **photographie de** Thomas Kloss **musique de** Carter Burwell **scénario de** Christopher Crowe **produit par** Brian Grazer & Ric Kidney **réalisé par** James Foley

24 juin 1998 **1 h 35**

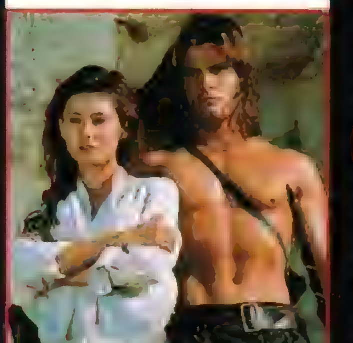
TARZAN ET LA CITE PERDUE

Tout auréolé de ses joutes intergalactiques dans **Starship Troopers**, Casper Van Dien n'a pas hésité un instant à troquer fusil et armure contre la panoplie du seigneur de la jungle : pagne en cuir séché, arc et flèches et joli couteau. Acte 1 : Lord Greystoke (Tarzan, mais avec un vrai nom et des fringues) est assailli par des visions lui montrant sa jungle chérie en proie aux flammes, et ce à quelques jours de ses noces avec Jane (March). Acte 2 : il s'y rend et découvre que l'infâââme Ravens (Steven Waddington) casse la gueule à ses potes indigènes, capture les gentils zanimaux et cherche le guide du routard édition spéciale avec plan d'accès direct à la cité d'Opar. Acte 3 : notre héros tente de raisonner Ravens, en vain. Il se dessape et se rue vers les quartiers de l'ennemi pour foutre leur matos à l'eau et ouvrir la cage aux animaux. Acte 4 : seule, Jane s'ennuie de son homme et décide de le rejoindre. Elle tombe nez à nez avec Ravens mais son amoureux surgit et l'emmène. A nouveau armés, Ravens et ses hommes avancent en direction d'Opar avec Tarzan à leurs basques. Acte 5 : Tarzan est mordu par un cobra, Jane est capturée par Ravens et, ô miracle, Tarzan est sauvé par son pote, le sorcier Mugambi (Winston Ntshona). Acte 6, 7 et clôture : Ravens et ses sbires arrivent, tant bien que mal, à la cité d'Opar, talonnés de près par Tarzan (avec son arc, ses flèches, son couteau et son pagne), qui se lance à leur poursuite car Jane March(e) toujours à leurs côtés.
Muni d'un scénario des plus conventionnels pour ce type d'entreprise, Carl Schenkel (**Face à Face** avec Christophe Lambert) nous pond ici une énième aventure de Tarzan qui lorgne plus du côté de la pub *Lipton Yellow* Exotisme/Aventure/Passion que du côté du vrai film d'aventures. Accumulant les prouesses débiles (exemple : un essaim d'abeilles forme une gangue sur le Seigneur de la Jungle blessé), **Tarzan et la Cité Perdue** nous sert des effets spéciaux foireux lorsqu'il s'agit de pomper allègrement des scènes extraites de **Conan le Barbare**, **Jason et les Argonautes** et **Stargate**. Et tout cela sans violence, ni la moindre goutte de sang. **Tarzan et la Cité Perdue** s'adresse aux petits enfants, et tant mieux : c'est sûrement tout le public qu'il lui reste.

■ **Gilles SEBBAH** ■

Warner Bros. présente Casper Van Dien dans une production **Alta Vista Production** ***TARZAN ET LA CITÉ PERDUE*** (***TARZAN AND THE LOST CITY*** - USA - 1997) avec Jane March - Steven Waddington - Winston Ntshona - Rapulana Seiphemo **photographie de** Paul Gulpin **musique de** Christopher Franke **scénario de** J. Anderson Blake & Bayard Johnson d'après les personnages de Edgar Rice Burroughs **produit par** Stan Canter - Michael Lake - Dieter Geissler **réalisé par** Carl Schenkel

24 juin 1998 **1 h 41**



■ *Jane March & Casper Van Dien* ■



■ *Bill Pullman* ■

LA MÉTHODE ZERO

Daryl Zero (Bill Pullman) est un des meilleurs détectives au monde, doté d'un esprit de déduction infaillible. Reclus, il ne sort de son appartement-bunker de Los Angeles qu'en cas d'absolue nécessité, pensant qu'il perd sa lucidité aussitôt qu'il prend ses distances. Il préfère laisser son faire-valoir, l'avocat Steve Arlo (Ben Stiller), ramener les clients riches qui sont prêts à dépenser des sommes faramineuses pour s'offrir leurs services. Ensemble, ils ont résolu des enquêtes déroutantes, démêlé des sacs de nœuds sans précédent. Un jour, ils sont contactés par Gregory Stark (Ryan O'Neal), un mystérieux homme d'affaire régulièrement persécuté par un maître chanteur. Une affaire simple en apparence qui prend une tournure étrange lorsque les deux privés fouinent davantage dans le passé ténébreux de leur client, un homme autrefois peu scrupuleux. Au cours de sa mission, Daryl Zero rencontre Gloria Sullivan (Kim Dickens), une femme dont il tombe secrètement amoureux et qui va bouleverser sa vie. Daryl Zero, ou un être renfermé qui commence à s'ouvrir au monde extérieur, au risque de mettre en péril toutes ses défenses, pourtant si minutieusement établies...
Sous ses allures de téléfilm, et malgré ses deux heures de métrage, **La Méthode Zero** passe comme une lettre à la poste. Pourquoi ? D'abord parce que son personnage principal, Daryl Zero, est bien loin d'incarner le héros «parfait» : névrosé au dernier degré, inadapté socialement, complètement hermétique à tout sentiment, c'est un privé qui excelle dans son domaine mais qui se montre incapable de mener une vie normale. Un personnage presque pathétique que sa douce folie rend attachant. Ensuite parce que Jake Kasdan (le fils de Lawrence) déplace le lieu du film noir, institué à New York ou Los Angeles, dans l'Oregon, à Portland, une ville rarement utilisée par le cinéma et qui dispose pourtant de ressources visuelles impressionnantes. Egalement parce que **La Méthode Zero** est autant un polar qu'une histoire d'amour, sans pour autant tomber dans la romance sentimentale à l'eau de rose. Enfin, parce que Jake Kasdan a des fourmis dans les mains, promenant sans cesse sa caméra, même pendant une scène de dialogue prenant pour décor un bar où il trouve le moyen de la faire passer sous les tables, entre les chaises. Sans réaliser son film à la manière d'un Michael Bay, soit 30 plans à la seconde, il crée perpétuellement une idée de mouvement. Voilà déjà quatre bonnes raisons de ne pas bouder ce petit film si sympathique.

■ Damien GRANGER ■

Warner Bros. présente Bill Pullman dans une production **Castle Rock Ent./Manifest Films** ***LA METHODE ZERO*** (***ZERO EFFECT*** - USA - 1998) avec Ben Stiller - Ryan O'Neal - Kim Dickens - Angela Featherstone - Hugh Ross - Sara Devincentis - Matt O'Toole **photographie de** Bill Pope **produit par** Lisa Henson - Janet Yang - Jake Kasdan **écrit et réalisé par** Jake Kasdan

27 mai 1998 **1 h 57**



■ *Richard Gere* ■

RED CORNER

Qu'on se rassure. Si les autorités chinoises ont fait quelques difficultés à la *MGM* au sujet de **Red Corner**, ce n'est pas tant au regard du contenu politique du film que des prises de position pro-tibétaines de sa star Richard Gere. On aurait pu s'attendre, en toute naïveté, à ce que le film de Jon Avnet soit une de ces charges hargneuses et primaires envers le bastion communiste, à l'image de certains délires paranoïaques des grandes heures du maccarthysme. On n'aura même pas ce plaisir. **Red Corner** est un de ces téléfilms inavoués. Et comme tout bon produit télé qui se respecte, sa vision du monde passe obligatoirement par l'anamorphose de la lentille *CNN*. Ici, la Chine est un pays au régime certes pas terrible terrible, mais bon... Il y a là de sacrées opportunités commerciales, quelques milliards de consommateurs prêts à s'offrir au marché, et l'on peut faire confiance aux vieux dirigeants et à leur bon sens pour emprunter, en douceur, la voie lumineuse du libre échange.

Ainsi le héros Jack Moore est-il un de ces conquérants, amenant la bonne parole cathodique. Il vient de signer le premier contrat de télé par satellite sino-américain. Parti fêter sa victoire dans un night-club de la nomenklatura locale, il lève une jolie minette qu'il embarque à l'hôtel. Réveillé brutalement le matin par la police, et sans qu'on lui cite ses droits, le voilà accusé du meurtre de la demoiselle, qui se trouvait être la fille d'un puissant général. Son avocat commis d'office ne prend même pas la peine de venir le voir, et l'ambassade américaine ne veut pas risquer l'incident diplomatique en faisant pression pour le libérer. Bref, Jack va devoir prendre en main sa propre défense, utiliser un code pénal qu'il ne connaît pas, et affronter des juges qui veulent tous sa sale peau de yankee plein aux as qui nique les filles de chez nous. C'est basique, linéaire, et ça aurait pu, avec un minimum d'efforts, plonger dans les rouages vertigineux d'un procès stalinien, nous perdre dans l'absurdité d'un univers où chacun entretient scrupuleusement les rouages qui l'oppressent. Mais ce genre de projet risque souvent le coup de fouet en retour. Démonter scrupuleusement la façade politique du régime chinois comporte le risque que le spectateur fasse des amalgames, des comparaisons dangereusement subversives. Comme par exemple de réaliser soudainement que Jack Moore est prisonnier des deux facettes d'un même système, de deux régimes qui sacrifient l'individu au profit d'intérêts prétendument supérieurs, qui poursuivent les mêmes buts oligarchiques avec juste une terminologie différente. Mais ce discours crypto-marxiste est aussi malvenu aux USA qu'il l'est en Chine. Chaque fois que cette évidence pointe son nez dans le script, on l'esquive en plongeant chaque fois un peu plus dans l'incohérence, jusqu'à faire des bourreaux de Jack Moore des types pas si méchants au fond. Arrivé à ce stade, on croit tout simplement rêver. Mais comprenons qu'un studio comme la *MGM* (*Crédit Lyonnais*, Giancarlo Parretti, du bon libre échange tout ça) n'a aucun intérêt à se mettre à dos à la fois le régime de Pékin qu'il prétend malmener, les multinationales qu'il représente, et les millions de «grands enfants» qui constituent son public fantasmé de consommateurs. **Red Corner** devient ainsi ce qu'il devait dénoncer au départ : une machine absurde, parfaitement huilée, qui affiche un total mépris pour l'individu.

■ **Rafik DJOUMI** ■

UIP présente Richard Gere dans une production **MGM** ***RED CORNER*** (USA - 1997) avec Bai Ling - Byron Mann - Bradley Whitford - Peter Donat - Robert Stanton - Tsai Chin **photographie de** Karl Walter Lindenlaub **musique de** Thomas Newman **scénario de** Robert King **produit par** Jon Avnet - Jordan Kerner - Charles Mulvehill - Rosalie Swedlin - Wolfgang Petersen - Gail Katz **réalisé par** Jon Avnet

3 juin 1998 **2 h 02**

Interview : RICHARD GERE

On connaît surtout Richard Gere pour ses rôles de playboy, ceux de AMERICAN GIGOLO, A BOUT DE SOUFFLE MADE IN USA et PRETTY WOMAN, des films qui l'ont aidé à gagner ses galons de star. Aujourd'hui converti au Bouddhisme, l'acteur se bat, le plus souvent hors champ, pour les Droits de l'Homme, pour libérer le Tibet de l'oppression de la Chine communiste. Avec RED CORNER, il associe cause humanitaire et cinéma en interprétant Jack Moore, un Américain injustement accusé de meurtre dans la Chine d'aujourd'hui.

Quelle a été votre réaction lorsqu'on vous a soumis le script de *Red Corner* ?

J'étais euphorique quand on m'a proposé ce projet, qui dénonce les abus politiques des dirigeants chinois et leur mise en demeure de la condition humaine. C'était pour moi l'occasion rêvée de pouvoir percer l'abcès : ce n'est pas parce que Hong Kong a intégré la Chine que les Droits de l'Homme sont respectés. Il y a encore bien trop d'injustices commises par ce pays envers le Dalaï Lama et le peuple Tibétain qui nécessitent d'être révélées au grand jour, sous les projecteurs des médias du monde entier.

Pensez-vous que le cinéma puisse servir d'arme politique ?

Je ne sais pas vraiment jusqu'à quel point c'est possible, mais un film est un excellent outil pédagogique, c'est certain. Je pense que l'art, d'une manière générale, réveille les consciences, permet de dénoncer des injustices tout en étant efficace et discret. Dire que **Red Corner** va radicalement changer la politique de la Chine serait absurde, mais je suis persuadé que ce film peut jouer un rôle d'amorce. Certaines personnalités très influentes au sein du système chinois reconnaissent déjà leurs torts et souhaitent un véritable changement. C'est un point positif que souligne d'ailleurs **Red Corner**. Mon seul souhait reste que ce film soit vu et compris, de manière à ce qu'il encourage l'évolution, la marche vers la liberté et la justice pour tous.



En défendant la cause du Tibet, vous vous êtes fait beaucoup d'ennemis en Chine, à tel point que vous n'avez plus le droit de poser un pied sur le territoire...

Je ne me suis pas mis tout le gouvernement chinois à dos, mais c'est vrai que je suis interdit de séjour en Chine. D'ailleurs, c'était impossible de tourner le film là-bas. Ils m'ont refusé plus de vingt demandes de visa différentes, sans raison particulière. Mais je sais pertinemment que c'est pour me faire payer le soutien que j'apporte au peuple tibétain. Le gouvernement chinois me refuse même le droit de traverser le pays en avion et de m'y arrêter pour faire le plein de carburant. C'est insensé. Notre rôle n'est pas de négocier avec ce type de gouvernement. Tant que les communistes chinois refuseront d'écouter les demandes de son peuple, tant qu'ils refuseront la liberté de la presse, le reste du monde libre se doit de refuser tout soutien, tout échange avec ce pays. Il n'y a pas de compromis envisageable avec un régime totalitaire. Il faut le combattre jusqu'à ce qu'il capitule et commence à parler un langage humain, fondé sur la tolérance et le respect.

Ce Jack Moore que vous interprétez dans *Red Corner* n'est pas vraiment qu'un personnage de fiction...



■ *Bai Ling & Richard Gere* ■

J'ai volontairement voulu que le public réalise qu'il ne s'agit pas que d'une œuvre de fiction, mais bel et bien d'un combat incessant que je mène en tant qu'être humain. C'est pour cette raison que je souhaitais que le héros, Jack Moore, soit le plus simple possible, que ce soit au niveau vestimentaire ou sentimental. Il n'est pas prétentieux et il y a en lui ce mélange d'humilité et de force, de paix et de rage. Tout comme moi, Jack est motivé par le triomphe de la justice. C'est un homme ordinaire qui se retrouve privé de ses droits élémentaires, de son identité, de son humanité, et qui sortira grandi de ses terribles épreuves. Lorsqu'un ami m'a proposé le scénario, j'ai immédiatement été frappé par l'exactitude de l'histoire et des faits qui y étaient décrits. Je me suis aussitôt investi à fond dans le film et je l'ai moi-même proposé à *MGM* en les poussant sans cesse pour qu'ils acceptent de produire le film. J'ai suivi l'évolution du scénario, car consacrant l'essentiel de mon temps à la cause des peuples chinois et tibétain, la moindre erreur aurait fait du tort aux gens avec lesquels je travaille.

Avez-vous été contacté par Martin Scorsese pour jouer dans *Kundun*, un autre film sur un sujet similaire ?

En raison de mes engagements sur d'autres projets, je n'ai pas pu faire partie de cette aventure. Mais nous nous sommes longuement entretenus avec Martin à ce sujet. Je l'ai pratiquement supplié de faire ce film au nom des six millions de Tibétains encore en vie. Le gouvernement chinois en a déjà tué près de 1,2 millions. Ce n'est pas tous les jours qu'on a la possibilité de faire partie de l'histoire en en changeant le cours. C'est précisément cette possibilité qu'avait Martin Scorsese en faisant **Kundun**. C'est une idée apaisante pour l'esprit. **Kundun** est un film fabuleux, très émouvant, presque silencieux, dont l'émotion repose sur la beauté des images et la spiritualité qui se dégage de la bande son. J'ai pleuré de joie et de peine pendant presque deux heures en voyant ce film, tellement j'ai été touché par la beauté de ce drame humain, le drame tibétain. Il y a aussi le film de Jean-Jacques Annaud, **Sept Ans au Tibet**, que je n'ai pas encore vu. Mais c'est une très bonne chose que des réalisateurs commencent à s'intéresser à ce conflit, car ça permettra peut-être enfin au Tibet d'obtenir une reconnaissance internationale et ainsi de pouvoir commencer à résoudre ses problèmes. De toute façon, plus il y aura de films sur le sujet, mieux ça sera.

Quelle différence majeure existe-t-il entre Haine et Colère ?

Si vous suivez l'enseignement du Dalai Lama, vous vous rendez compte que la Haine est l'essence même du mal, une énergie tellement négative qu'elle ne peut pas être transformée. En revanche, la Colère peut-être positive puisqu'on peut l'utiliser pour répondre à une injustice précise. Elle a un effet positif parce qu'elle n'a pas obligatoirement une origine égoïste. Au contraire, elle sert à prendre la défense des opprimés. Cette colère devient alors une force universelle qui fait jaillir la lumière et la justice.

■ Propos recueillis et traduits par **Emmanuel ITIER** ■



■ *Dennis Quaid* ■

LA PISTE DU TUEUR

C'est la veille des élections dans le district d'Amarillo. Le shérif Buck Olmstead (R. Lee Ermey) joue sa place face au chef de la police Jack McGinnis (William Fichtner). Prétexte à leur lutte de pouvoir, un récent triple meurtre, probablement l'œuvre du fameux serial killer recherché dans le pays depuis dix-huit mois. Buck Olmstead ne dédaigne pas l'aide précieuse de l'agent du FBI tombé du ciel, Frank LaCrosse (Dennis Quaid), un homme qui connaît sur le bout des doigts la mentalité du tueur, et capable de prévoir certains de ses faits et gestes. Une telle aide ne se refuse pas, même si le FBI annonce par téléphone que Frank LaCrosse est déchargé de cette enquête et qu'il est légalement en état d'arrestation. Pendant ce temps, quelque part dans le comté, le très charismatique Bob Goodall (Danny Glover) célébrité locale et personnage haut-en-couleur, prend en stop l'énigmatique Lane Dixon (Jared Leto) et sympathise avec elle après lui avoir sauvé la peau dans un bar malfamé.
En révéler plus serait inconvenant. Car si le film de Jeb Stuart emporte assez rapidement notre adhésion, c'est entre autre le fait de son script touffu, complexe, pas forcément implacable mais relativement efficace. Un script que le jeune Jeb rédige alors qu'il termine ses études à l'Université de Stanford et qui finit par tomber dans les mains de la terrible reine de la série B d'alors Gale Ann Hurd (**Les Mercenaires de l'Espace, Terminator, Aliens, Tremors**) qui enferme la pièce dans le coffre-fort de sa boîte, *Pacific Western*. Dans l'attente d'un feu vert qui sera long, Jeb Stuart se fait un nom en allant rattraper, voire carrément remanier les conneries de son copain Stephen DeSouza sur le script de **Piège de Cristal**, et enchaine **Leviathan**, **Haute Sécurité**, **Le Fugitif** et **Juste Cause**. Catalogué spécialiste du scénar qui dérouille, coté sur le marché, il peut enfin prétendre au titre de réalisateur sur le script de **La Piste du Tueur** qui l'attendait au chaud. On aurait pu craindre qu'il suive les traces de son ex-collègue DeSouza, lui aussi passé derrière la caméra pour un mémorable **Street Fighter** (Mais si ! Souvenez-vous ! Ça a vraiment existé !). Que nenni. L'homme a de l'ambition. A l'actioner bâclé-télévisuel-ultra-speed, il préfère le concept de «thriller chez les bouseux», celui qui prend le temps de poser ses personnages dans un cinémascope impeccable, de faire monter tout doucement la sauce à coups de dialogues à double-fond, de personnages au passé trouble. Entre les intérieurs de commissariat sortis tout droit d'un western et les snack-bars où l'on parle toujours un peu trop, Stuart inscrit **La Piste du Tueur** dans ce genre codifié qui a vu passer quelques merveilles telles **Un Homme est Passé, La Poursuite Impitoyable, Hitcher, Seuls sont les Indomptés** (et son remake inavoué **Rambo**) jusqu'au récent **Breakdown - Point de Rupture**. Et même si les Montagnes Rocheuses remplacent le désert oppressant, même si l'on n'atteint pas forcément la grâce de ces prestigieux aînés, **La Piste du Tueur** entretient vaillamment sa «all-american mythology» et offre au passage l'occasion à Danny Glover de rappeler qu'il sait être un acteur d'une incroyable habileté, et à R. Lee Ermey qu'il est né pour être The Sherif. Rien que pour eux deux, le film de Jeb Stuart mérite le coup d'œil.

■ **Rafik DJOUMI** ■



■ *Danny Glover* ■

Paramount Pictures et **Rysher Entertainment** présentent Danny Glover & Dennis Quaid dans une production **Pacific Western** ***LA PISTE DU TUEUR (SWITCHBACK*** - USA - 1998) avec Jared Leto - R. Lee Ermey - William Fichtner - Ted Levine **photographie de** Oliver Wood **musique de** Basil Poledouris **produit par** Jeb Stuart - Gale Ann Hurd - Mel Efros - Keith Samples **écrit & réalisé par** Jeb Stuart

1er juillet 1998 **2 h**

AN ALAN SMITHEE FILM

Privé de final-cut, déçu par le résultat affligeant d'une superproduction d'action à 200 millions, le réalisateur Alan Smithee a, par contrat, le choix de ne pas apposer sa signature à cette infamie, et de la remplacer par le pseudonyme officiel utilisé dans ces circonstances depuis 1969, c'est-à-dire Alan Smithee ! En désespoir de cause, il décide d'appliquer à la lettre le cauchemar de tout producteur qui se respecte et disparaît avec le négatif, créant un scandale médiatique sans précédent dans la capitale du cinéma.
Donc, si on comprend bien, voilà une satire, du type de celles qui font mal, qui arrachent le masque des escrocs, rendent justice aux artistes bafoués et déclarent leur amour du 7ème Art ? Hé bien pas tout à fait. Il s'agit en fait d'une imitation de documentaire, une heure et demie de plans moyens de mecs qui causent à la caméra et sortent quelques vannes très happy-few. Ceux qui ne connaissent pas ne riront pas, c'est normal. Ceux qui connaissent ne riront pas non plus. Ryan O'Neal et Richard Jeni égratignent le couple Don Simpson - Jerry Bruckheimer, Coolio et Chuck D se gaussent du côté frondeur des frères Hugues, mais en guise de méchanceté, on assure d'abord ses arrières. Ryan O'Neal : «*Mon personnage n'est pas un producteur-type d'Hollywood*». Joe Eszterhas : «*J'espère que le film est plus méchant que la réalité. Il y a plein de gens dans cette ville que j'aime beaucoup*». Comme on le voit, rien que le marketing est un sommet d'agressivité et de subversion. Et en guise d'amour du 7ème Art, on nous y décrit les afro-américains comme les seuls cinéastes indépendants de la place et la bande annonce de la prétendue merde à 200 millions est un montage de stock-shots de **Die Hard 3**, le film d'action le plus exigeant de ces dernières années. Chapeau les gars ! Il ne nous reste plus, pour passer le temps, qu'à nous amuser (bien peu) de découvrir une partie de cet univers. T'as vu l'affiche dans la chambre de Shane Black ? Tu crois que c'est sa fille à Robert Evans ? Putain, il a vieilli Bob Shapiro !
Hollywood Berne Hollywood, slogan faisant référence à «Hollywood Burn» de Public Enemy, transformé en Berne par MC Solar (on reste dans le happy-few) a été conçu et monté par Eszterhas lui-même, certainement le plus escroc des scénaristes en activité. Le très fatigué Arthur Hiller l'a réalisé sous pseudonyme. Ça devrait vous donner une vague idée de l'honnêteté de l'entreprise...

■ **Rafik DJOUMI** ■

UFD présente Eric Idle - Ryan O'Neal - Richard Jeni - Coolio - Chuck D dans une production **Cinergi Pictures** ***AN ALAN SMITHEE FILM*** (USA - 1997) avec Sylvester Stallone - Whoopi Goldberg - Jackie Chan - Leslie Stefanson - Sandra Bernhard - Harvey Weinstein - Billy Bob Thornton - Norman Jewison **photographie de** Reynaldo Villalobos **musique de** Gary G-Wiz et Chuck D **scénario de** Joe Eszterhas **produit par** Joe Eszterhas - Ben Myron - Andrew G. Vajna - Fred Caruso - Michael Sloan **réalisé par** Alan Smithee

8 juillet 1998 **1 h 30**



■ *Ryan O'Neal & Richard Jeni* ■

RAYON INÉDITS

par Damien GRANGER


▲ *Paolo Roberto & Rebecca Facey dans 9 Millimètres* ▲

Des acteurs ? Daniel Baldwin - Michelle Yeoh - Sean Patrick Flannery - LL Cool J

Des réalisateurs ? Yuen Wo-Ping - Jim Wynorski

Leurs films ? tous inédits au cinéma, en France

La vidéo dans IMPACT, ou quand le petit écran complète positivement le grand

9 millimètres

Parfois, il y a des films qui auraient mérité une exploitation en salles, un peu plus de reconnaissance. Soit parce qu'ils sont bien ficelés et correctement interprétés, soit parce qu'ils sortent du lot, par une histoire intéressante et touchante. **9 Millimètres** possède ces qualités et ne ressemble que par très peu d'aspects à un inédit vidéo habituel. Le film du Danois Peter Lindmark est un polar, un drame intimiste plus proche du **Crying Game** de Neil Jordan ou du film français **J'irai au Paradis car L'Enfer** est ici que de la série B d'action.
Malik est une petite frappe au grand cœur qui s'est réfugiée dans une vie où le crime et la violence quotidienne lui permettent de se faire respecter et de survivre. Mais le jour où il rencontre Carmen, la sœur de son meilleur ami, il décide de raccrocher. Désormais heureux et amoureux, Malik veut laisser derrière lui son ancienne vie de gangster minable et désire reprendre ses études. Mais il doit encore commettre un gros coup, le dernier, celui qui l'acquittera de sa dette envers son employeur. Mais les choses tournent mal et Malik est arrêté et jeté en prison...
9 Millimètres, sous le couvert du polar, de braquages en confrontations violentes, raconte avant toute chose une histoire d'amour, s'attarde sur les relations difficiles entre deux personnes que tout oppose. Lui ne sait rien faire d'autre que voler; elle n'est pas le cliché de la bimbo ou de la pute de luxe, mais une femme ambitieuse qui se sert de sa tête pour surmonter les ennuis. Sombre, presque pessimiste, **9 Millimètres** fait partie de ces films qui ne laissent pas indifférents. Ici se côtoient malheur permanent et brèves percées de bonheur, jusqu'au drame final, un paroxysme logique pour ce film qui ne pouvait pas se terminer par un bel happy-end.

Gaumont/Columbia/Tristar présente *9 MILLIMÈTRES* (Danemark - 1997) avec Paolo Roberto - Rebecca Facey - Ivan Mathias Peterson - Sedar Erdas - Astrid Assefa réalisé par Peter Lindmark

code pandora

Malgré la présence au générique de Jim Wynorski (**Péchés Capitaux** avec Tanya Roberts), pas de gros nénés au premier plan dans **Code Pandora**. Seule représentante féminine de ce film d'action musclé, Erika Eleniak (ancienne playmate de *Playboy* et partenaire de Steven Seagal dans **Piège en Haute Mer**) qui, pudique, garde ses vêtements, refuse même le moindre décolleté. Co-réalisé par John Terlesky, **Code Pandora** met face à face deux anciens équipiers désormais ennemis. John Lacy (Daniel Baldwin) est un agent habitué des opérations spéciales à haut risque. Quelques jours avant de se marier, il doit sauver des millions de vies humaines en neutralisant son ancien partenaire, le terroriste Bill Stenwick (Richard Tyson), en possession de Pandora, une bombe à neutrons capable d'anéantir toute vie organique...
En associant leurs efforts, John Terlesky et Jim Wynorski réalisent un thriller de facture honnête qui vaut surtout pour ses séquences d'action, dans l'ensemble efficaces et correctement filmées. Par contre, difficile d'en dire autant des scènes d'exposition, molles et inutiles, des personnages, inexistants, et du scénario, dont l'originalité n'est pas la principale qualité. Un film dans la lignée d'un «Hollywood Night» de bon cru où viennent se compromettre Tony Todd (le Candyman) dans le rôle d'un employé de la Maison Blanche peu convaincant, Richard Tyson (**Un Flic à la Maternelle**) en terroriste beau gosse et Daniel Baldwin (**Vampires**) en héros gras du bide qui ne tiendrait pas une minute sur un vrai champ de bataille.

Imatim présente *CODE PANDORA (THE PANDORA PROJECT* - USA - 1997) avec Daniel Baldwin - Erika Eleniak - Richard Tyson - Bo Jackson - Tony Todd **réalisé par** John Terlesky et Jim Wynorski

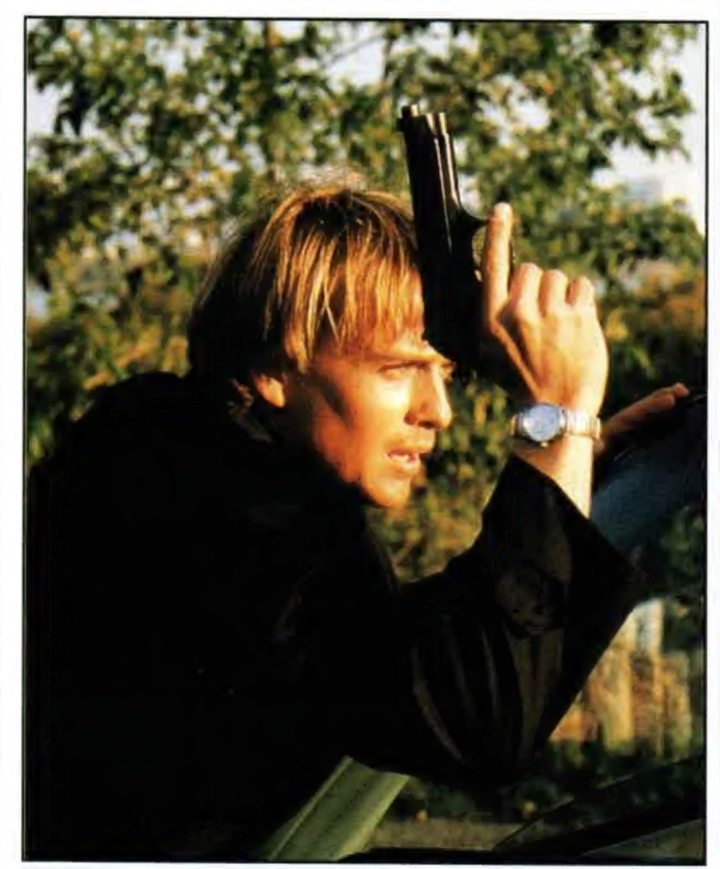
wing chun

Amateurs de films asiatiques, réjouissez-vous ! L'éditeur *AK Vidéo*, généralement spécialisé dans les films d'animation japonais et plus particulièrement les OAV, lance une collection «Vent d'Asie» regroupant aussi bien des films de Hong Kong que des séries télé japonaises. Après **Time Warriors**, voici **Wing Chun**, un film que Yuen Wo-Ping (**Drunken Master** avec Jackie Chan, **In the Line of Duty 4**) réalise en 1994. Wing Chun (Michelle Yeoh) est une combattante émérite qui passe plus de temps à débarrasser sa région des brigands et autres pilleurs qui y sévissent qu'à s'occuper de sa vie privée. Sa famille se demande d'ailleurs si elle se mariera un jour et sa tante lui reproche d'avoir perdu ses formes de femme en pratiquant trop régulièrement les arts martiaux. Lorsqu'une jeune veuve, prête à vendre son corps pour payer les funérailles de son mari, arrive au village, Wing Chun la prend sous sa protection. Mais les bandits, de plus en plus nombreux, ne tardent pas à venir la réclamer...
Le scénario, inexistant, est surtout prétexte à de nombreuses scènes de comédie, tantôt drôles, tantôt ratées lorsqu'il s'agit de disserter sur la condition de l'homme et de la femme. Partagé entre romance et personnages caricaturaux amusants (surtout la tante, une gentille garce qui ne rate jamais une occasion de lui faire des remontrances), **Wing Chun** présente tout de même un nombre raisonnable d'acrobaties aériennes et de combats survoltés. Des affrontements chorégraphiés qui permettent à la svelte Michelle Yeoh (sous-exploitée dans **Demain ne Meurt Jamais**) de nous faire une démonstration de ses talents tout en jonglant avec un carré de soja ou en jouant à l'équilibriste sur un bâton planté dans de la roche. Complètement fou !

AK Vidéo présente *WING CHUN* (Hong-Kong - 1994) avec Michelle Yeoh - Donnie Yen - Catherine Hung - Chi-Hung Lee - Siu Keung Chuin - Waise Lee **réalisé par** Yuen Wo-Ping


▲ *Daniel Baldwin dans **Code Pandora*** ▲


▲ *Michelle Yeoh dans **Wing Chun*** ▲



▲ *Sean Patrick Flannery dans* ***Les Anges du Crime*** ▲

les anges du crime

Mettons-nous d'accord, Sean Patrick Flannery n'est pas un très bon acteur. Mais quand même, il faisait un honnête Indy dans ***Les Aventures du Jeune Indiana Jones***, une série produite par George Lucas. Cela fait donc presque peine de le retrouver dans **Les Anges du Crime**, un polar visuellement sordide et très brouillon. Pas au top, Sean Patrick Flannery est Louis, un raté, un gangster sans avenir qui garde pourtant une lueur d'espoir. Il a la tête de ces gens qu'on tire très tôt du lit, les yeux cachés derrière des lunettes de soleil (presque tous les personnages portent des lunettes de soleil, ce sont des gangsters). Avec son complice Dodi (attardé mental depuis que Louis lui a accidentellement tiré dessus), il poursuit son chemin en multipliant les braquages, s'associe avec un gros type qui se croit drôle pour en dévaliser un autre, qui se prend pour le Capitaine Crochet. Ensuite, plein de nouveaux personnages entrent dans l'histoire, mais pas forcément dans l'image : l'un est mort, empaqueté dans un coffre, l'autre passe les trois-quarts du temps au téléphone, en voix off. C'est très compliqué et il faut bien retenir les noms : c'est indispensable pour comprendre la suite. Apparemment loti d'un budget microscopique, Joel Wyner improvise une scène de roulette russe dans un garage, avec une table et deux chaises pour seul décor. Sa mise en scène est tellement inexistante et bizarre — comme s'il se désintéressait de son produit — que **Les Anges du Crime** ressemble presque à un film expérimental. Pourtant, on parierait qu'il a été fait entre potes.

Free Dolphin présente ***LES ANGES DU CRIME*** (***PALE SAINTS*** - USA - 1996) avec Sean Patrick Flannery - Saul Rubinek - Michael Riley - Rachael Crawford **réalisé par** Joel Wyner



▲ *Teruhiko Saiko dans* ***Le Samouraï et les Justiciers*** ▲

le samouraï et les justiciers vol. 1 & 2

Le Samouraï et les Justiciers est une série japonaise des années 60 qui prend pour cadre le Japon du 17ème siècle, plus précisément la région d'Edeo, aujourd'hui rebaptisée Tokyo. Son personnage principal, Todo Heihachiro, est un agent de la police secrète qui, sur ordre du seigneur, enquête sur des crimes commis dans les différentes provinces qu'il gouverne. Un fin limier qui se fait aussi juge et bourreau, un messager de la mort en puissance.

Dans le premier épisode, **Le Triste Voyage de Gorohachi**, Heihachiro, flanqué de ses deux coéquipiers, Shinpei et la belle Sayuri, enquête sur les méfaits d'un certain Gorohachi, un as du détroussage, un spécialiste du forçage de coffre. Leur mission : l'arrêter avant qu'il n'arrive à Edeo. Heihachiro infiltre un groupe de brigands, persuadé que Gorohachi en fait partie. Mais, à force de persévérances et à l'aide d'un esprit de déduction à toute épreuve, il remarque que deux enfants saltimbanques suivent le même itinéraire que le mystérieux Gorohachi... Passionnant, ***Le Samouraï et les Justiciers*** ne se construit et ne s'apprécie pas comme un épisode de **Baby Cart**. Il s'agit en fait d'une véritable enquête policière, à la manière de ***Columbo*** ou des ***Cinq Dernières Minutes***, où chaque détail a son importance, où l'intrigue progresse au fur et à mesure que de nouveaux indices sont révélés. Découpée en plusieurs actes, cette série respecte le principe de l'enquête en introduisant régulièrement de nouveaux personnages clés, comme ce Tetsu No Suke, rencontré par la police secrète dans le premier épisode, qui deviendra une sorte d'informateur dès le second, **Le Passage de L'Enfer**. Heihachiro et son équipe sont cette fois envoyés à Iwami pour enquêter sur un certain Hedoia, un tyran craint par les paysans de toute la région auxquels il achète le riz à bas prix pour le revendre le double. Un marchand qui s'est entouré de nombreux samouraïs pour assurer sa protection et qui n'hésite pas à faire tuer ses vassaux lorsque ceux-ci se révoltent contre ses pratiques terroristes. A Heihachiro de punir le méchant de service pour rétablir la paix dans toute la région.

Dès que Heihachiro démasque le coupable, la série prend une tournure surprenante, parce qu'expéditive, à la manière du **Justicier dans la Ville**. Avec Heihachiro, ce personnage d'enquêteur et de samouraï vindicatif auquel il est impossible d'échapper sitôt qu'il a revêtu son costume blanc, proche du ninja, les méchants ne vont pas en prison, mais au cimetière, envoyés six pieds sous terre à par des coups de sabre propres mais efficaces. Une série à la mise en scène simple, parfaitement adaptée au mode de narration, qui capture l'esprit zen des samouraïs d'antan. Originale, ***Le Samouraï et les Justiciers*** se détache du reste du cinéma asiatique tel qu'on le connaît ici, plus souvent partagé entre polars survoltés et films de kung-fu minutieusement chorégraphiés.



▲ *LL Cool J dans* ***Black Rebel*** ▲

black rebel

De plus en plus, les rappeurs abandonnent un temps le micro pour faire du cinéma. Ice Cube, 2Pac, Ice T, Coolio... Autant de stars de la musique qui font un passage vite oublié devant la caméra dans des rôles de gangsters, de flics ou de paumés. Dans **Black Rebel**, LL Cool J est Jason St Julian, un jeune DJ afro-américain qui essaie d'oublier ses démêlés passés avec la justice en rentrant dans le droit chemin. Son emploi d'animateur dans un club de Los Angeles devrait lui permettre de rembourser les 30.000 dollars qu'il doit à deux petits truands. Mais le plongé à nouveau dans les ennuis quand un flic, le détective Caldwell, lui demande d'infiltrer le gang de Danny Simon, un dangereux trafiquant de drogue. Menacé de retourner en prison s'il refuse de coopérer, Jason accepte la mission et devient ainsi la cible du gang et de la police...
Black Rebel est un polar indépendant, une série B où tous les poncifs d'une chanson de gangsta rap répondent à l'appel : sexe, drogue, passage à tabac violents, règlements de compte expéditifs... Un film qui prend pour cadre les bas-fonds de Los Angeles, la petite criminalité, tout en décrivant la vie des Noirs américains venant de la rue (flics corrompus, passage obligé par le terrain de basket...) sans pour autant avoir la prétention de délivrer un quelconque message social. Juste un divertissement sans temps mort, parfois drôle, et dans lequel LL Cool J joue la comédie avec conviction.

Imatim présente ***BLACK REBEL*** (***OUT OF SYNC*** - USA - 1995) avec LL Cool J - Victoria Dillard - Howard Hesseman - Ramy Zada - Aries Spears - Don Yesso - Yaphet Kotto **réalisé par** Debbie Allen



▲ *Richard Graham (au centre) dans* ***Hooligans*** ▲

hooligans

En ces temps de Coupe du Monde, un film sur les hooligans devrait rassurer la population. Surtout celui de l'Anglais Philip Davis (la mini-série ***Suspect Numéro un*** sur *France 2*), froid et d'un réalisme poignant. Un film qui se rapproche plus du docu-drama façon **Romper Stomper** (un autre titre sur un phénomène similaire) que de **A Mort l'Arbitre**. John est un jeune flic qui a pour mission d'infiltrer et d'arrêter les meneurs d'un gang de hooligans anglais. Avec ses trois collègues et amis, il visite régulièrement le pub local pour s'incruster dans la bande des supporters de Shadwell. Il est peu à peu accepté par le groupe et se retrouve même à leur tête. Et de plus en plus, John prend goût à l'expérience. Se détachant de la réalité, il délaisse sa femme et s'oppose à ses amis et supérieurs.
Hooligans est un film rageur, qui montre la descente aux enfers d'un homme dans un monde en marge, dans un univers de violence où il croit pourtant se reconnaître. En majeure partie tourné dans un pub ou dans un stade, **Hooligans** se partage donc entre beuverie, petites embrouilles et affrontements sauvages. Les acteurs sont criants de vérité, jouant leur rôle comme s'ils l'avaient vécu. Richard Graham, dans le rôle de John, est juste ce qu'il faut de névrosé et de haineux. Un personnage qui fait peur dans un film qui ne prend aucun parti. **Hooligans** fait le simple constat de ce phénomène et c'est très bien comme ça.

Imatim présente ***HOOLIGANS*** (***IDENTITY DOCUMENT*** - GB - 1996) avec Richard Graham - Saskia Reeves - Reece Dinsdale - Perry Fenwick - Philip Glenister **réalisé par** Philip Davis

Pin-up

BRINKE STEVENS

«Je ne voulais pas être actrice, c'est arrivé par accident»

Elle a tourné avec Bob Fosse (**Star 80**), Rob Reiner (**Spinal Tap**), John Landis (**Three Amigos**), Brian De Palma (**Body Double**), Jerry Zucker (**Y-a-t-il un Flic pour Sauver la Reine ?**)... Pourtant, Brinke Stevens ne participe pas aux soirées galantes du tout Hollywood. Sa notoriété de star reste cloîtrée entre les murs de la série B. Scream Queen de profession, elle tourne plus de trente films et forme, aux côtés de Linnea Quigley et Michelle Bauer, le tiercé gagnant de la belle époque. Progressivement, elle passe du simple statut de Scream Queen à celui de Femme Fatale numero uno. Pourtant, rien ne prédestinait la ravissante Charlene Elisabeth Brinkman à cette carrière. Née durant la Guerre Froide, en plein «baby boom», elle s'intéresse très vite à la littérature de SF, à ***Star Trek*** et à la science. «*A l'école, je passais toujours pour la fille bizarre qu'on a peur de fréquenter ou dont on se moque. J'ai toujours été convaincue que j'appartenais à une famille extraterrestre qui m'avait oublié sur Terre. A tel point que je me maquillais de manière à ressembler à Spock ! Lorsque j'ai rencontré au collège de vrais Trekkies, ils étaient tellement pathétiques que j'ai aussitôt recommencer à me maquiller normalement*». Blasée par l'espace infini et ses habitants en pyjamas, elle se tourne vers l'océanographie et décroche une Maîtrise de biologie marine au Scripps Institute of Oceanography. Spécialisée en psycho-physique, elle étudie la communication chez les dauphins et travaille comme consultante en environnement pour plusieurs compagnies. Quand le gouvernement coupe les crédits de recherche, elle quitte San Diego pour Los Angeles, où elle rejoint son Roméo depuis la fac, le dessinateur Dave Stevens, qui la demande en mariage. «*Je lui ai servi de modèle pour tous ses dessins de Betty, l'héroïne de son comic-book «The Rocketeer», inspirée par Betty Page. J'ai également posé pour de nombreux autres personnages : Catwoman, Sheena, Gwendoline... Elles ont toutes le même corps : le mien ! La seule fois qu'il m'a dessinée en entier, c'était pour illustrer la nouvelle «Pandora Chronicle», que j'ai co-signée avec A.E. Van Vogt et qui faisait la couverture du magazine* Weird Tales». A la même époque, elle prend les traits du personnage Evila et devient la mascotte, pin-up et cover girl du magazine *Monster Land* édité par Forrest J. Ackerman. Lorsque Dave Stevens quitte le domicile conjugal, elle accepte de poser pour *Playboy*, *Penthouse* et *Lui* sur les conseils d'un ami photographe qui la convainc de ses dons de mannequin.

En se promenant dans les couloirs d'une agence publicitaire, elle retient l'attention d'un agent artistique qui lui propose illico de faire de la figuration dans le film de Peter «Columbo» Falk, **All the Marbles**. Brinke Stevens se prête au jeu et fait l'actrice pour payer les factures, en attendant un vrai travail dans le domaine de la recherche. Souvent, elle sera appelée pour doubler une autre actrice le temps de quelques plans-raccord (**Psychose 3**) ou pour prendre une douche (**Private School**, **Fatal Games**). En 1983, elle rentre définitivement dans le milieu avec un petit budget estampillé Roger Corman, **Slumber Party Massacre**, «*un slasher movie dans lequel je jouais la deuxième victime du maniaque à la perceuse. C'était mon premier grand rôle et aussi la première fois que je criais avant de me faire tuer à l'écran. Impossible d'oublier, puisque c'est ce film qui a tout lancé. Jusque là, je ne me considérais pas comme une actrice à part entière. Je le faisais comme ça, pensant continuer jusqu'à ce que quelqu'un en ait ras-le-bol et me vire du plateau d'un coup de pied au derrière. Mais ça n'est jamais arrivé, alors j'ai persévéré*». Rapidement, Brinke Stevens prend du galon et sa présence au générique d'une série B devient un label de qualité. **Attack of the B-Movie Monster**, **The Jigsaw Murders**, **Phantom of the Mall**, **Terminal Velocity**, autant de films qui l'aident à asseoir sa réputation. En 1987, c'est la consécration puisqu'elle devient l'égérie de David DeCoteau et qu'elle rentre dans la famille Fred Olen Ray. «*Ce sont eux qui ont fait de moi une Scream Queen aussi populaire. A cette époque, les drive-in avaient totalement disparu mais la série B continuait de plus belle via la vidéo, alors en plein essor. J'ai beaucoup de respect et de gratitude pour Fred Olen Ray. Il a toujours eu confiance en moi et m'a offert une grande variété de rôles, de l'apprentie tueuse de* **Mob Boss** *au transsexuel psychopathe de* **Bad Girls from Mars**. *Il m'a permis d'écrire mon premier scénario, celui de* **Teenage Exorcist**, *et s'est battu pour que j'obtienne le premier rôle de* **Haunting Fear**, *celui d'une femme qui pète les plombs et se transforme en meurtrière complètement cinglée, alors que les producteurs me voulaient dans celui de la secrétaire sexy. C'était un rôle plus dramatique et donc une expérience enrichissante. D'ailleurs, j'ai ensuite été sollicitée à de nombreuses reprises pour des rôles à double personnalité, à la manière de Jekyll and Hyde*». Pour David DeCoteau, elle rejoint Linnea Quigley et Michelle Bauer et tourne presque coup sur coup **Sorority Babes** et **Nightmare Sisters**, deux films cultes pour tout bon amateur du genre. Soudain, Brinke Stevens devient la Scream Queen la plus demandée. Il faut dire qu'elle excelle alors dans les deux catégories reines du titre : la «prise de douche» et le «cri de la mort». «*Un jour, dans une émission de télévision, le présentateur m'a demandé s'il y avait un film dans lequel je ne finissais pas assassinée. Je lui ai répondu : «Oui, il y en a un... Euh, en fait non, j'y meurs d'une tumeur au cerveau». Et, dans la plupart des cas, ma mort était précédée d'une douche !*».

Scream Queen adulée, Brinke Stevens a inspiré à Sam Irvin le personnage principal de **Acting on Impulse** (1993). Ironie du sort, Hollywood s'intéressait à Brinke Stevens, mais l'actrice n'était pas assez connue à leurs yeux pour interpréter son propre rôle, qui échoua à Linda Fiorentino. En guise de consolation, on lui offrit un emploi de serveuse et le plaisir de doubler tous les cris du film !

■ *Pose pin-up pour la belle Brinke* ■



■ *Transylvania Twist* ■

Damien GRANGER

BOUTIQUE HK VIDÉO

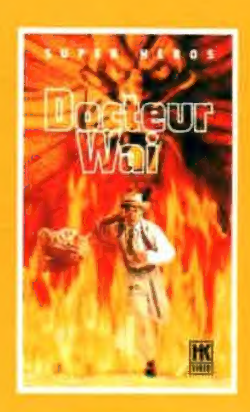
149 F LES ANCIENS TITRES !



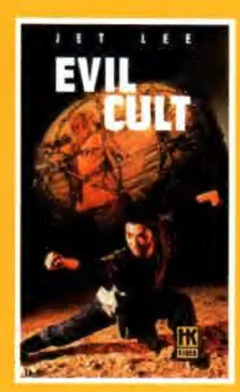
NOUVEAUTÉS



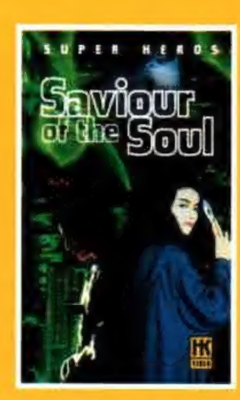
















Et bientôt : Heroïc Trio, Drunken Master 2, Terracotta Warrior...

Toutes les cassettes sont en version originale sous-titrée, format respecté, master digital.

Collection Jet Lee / 149 Frs la K7
- n°1/ Le Temple de Shaolin
- n°2/ Les Arts martiaux de Shaolin
- n°3/ Les Héritiers de Shaolin
- n°4/ Born to Defend *
- n°5/ Claws of Steel (179 Frs)
- n°6/ Evil Cult (179 Frs) ▲

Collection Tsui Hark / 149 Frs la K7
- n°1/ Zu - Les Guerriers de la montagne magique
- n°2/ Twin Dragons
- n°3/ La Danse du dragon
- n°4/ The Lovers
- n°5/ Green Snake
- n°6/ Dr Wong et les pirates
- n°7/ The Blade *
- n°8/ Dans la nuit des temps
- n°9/ Butterfly Murders
- n°10/ L'Auberge du Dragon
- n°11/ Histoires de cannibales *
- n°12/ Le Temple du Lotus Rouge
- n°13/ Il était une fois en Chine (179 Frs)
- n°14/ La Secte du Lotus Blanc (179 Frs)

Collection John Woo / 149 Frs la K7
- n°1/ The Killer*
- n°2/ Le Syndicat du crime 1 *
- n°3/ Le Syndicat du crime 2 *

Collection Kaiju / 109 Frs la K7
- n°1/ Godzilla
- n°2/ Invasion Planète X
- n°3/ Les Envahisseurs attaquent
- n°4/ Le Fils de Godzilla
- n°5/ Le Retour de Godzilla
- n°6/ Godzilla contre Hedora
- n°7/ Godzilla contre Gigan
- n°8/ Mechagodzilla contre attaque
- n°9/ La Revenche de King Kong

Collection Polar / 149 Frs la K7
- n°1/ Crime Story
- n°2/ The Big Heat *
- n°3/ Final Option (179 Frs)
- n°4/ Shanghai Grand (179 Frs) *
- n°5/ Life Line (179 Frs)

Collection Samouraï / 149 Frs la K7
- n°1/ Shogun's Shadow *

Collection Takeshi Kitano / 179 Frs la K7
- n°1/ Sonatine *
- n°2/ Kids Return
- n°3/ Violent Cop *

Collection Super Héros / 179 Frs la K7
- n°1/ Black Mask
- n°2/ Dr Wai
- n°3/ Saviour of the Soul ●

Collection Jackie Chan / 179 Frs la K7
- n°1/ Drunken Master
- n°2/ Eagle's Shadow

Collection Samo Hung / 179 Frs la K7
- n°1/ Shanghai Express

Collection Anime / 149 Frs la K7
- n°1/ Ghost in the shell + making of

* Réservé à un public adulte averti
▲ Sortie courant juillet
● Sortie courant août

BON DE COMMANDE (à renvoyer ou photocopier)

Je désire recevoir les vidéocassettes (VHS-SECAM) cochées ci-dessus

Frais de port ☐ 1 cassette / 20 Frs ☐ 2 cassettes / 30 Frs ☐ A partir de 3 cassettes / Port gratuit

Ci-joint mon règlement de ______________ Frs

Paiement par chèque bancaire à l'ordre de SEVEN SEPT - 1 Rue Lord Byron - 75008 Paris

Tél : 01 45 63 05 67 - Fax : 01 56 59 23 35 (Étranger : nous consulter)

Paiement carte bleue n° |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

Date d'expiration |_|_|_|_| (montant minimun de 100 frs hors frais de port)

❍ Visa ❍ Mastercard ❍ Eurocard

Commande traitée sous 15 jours, sauf pour les titres à paraître.

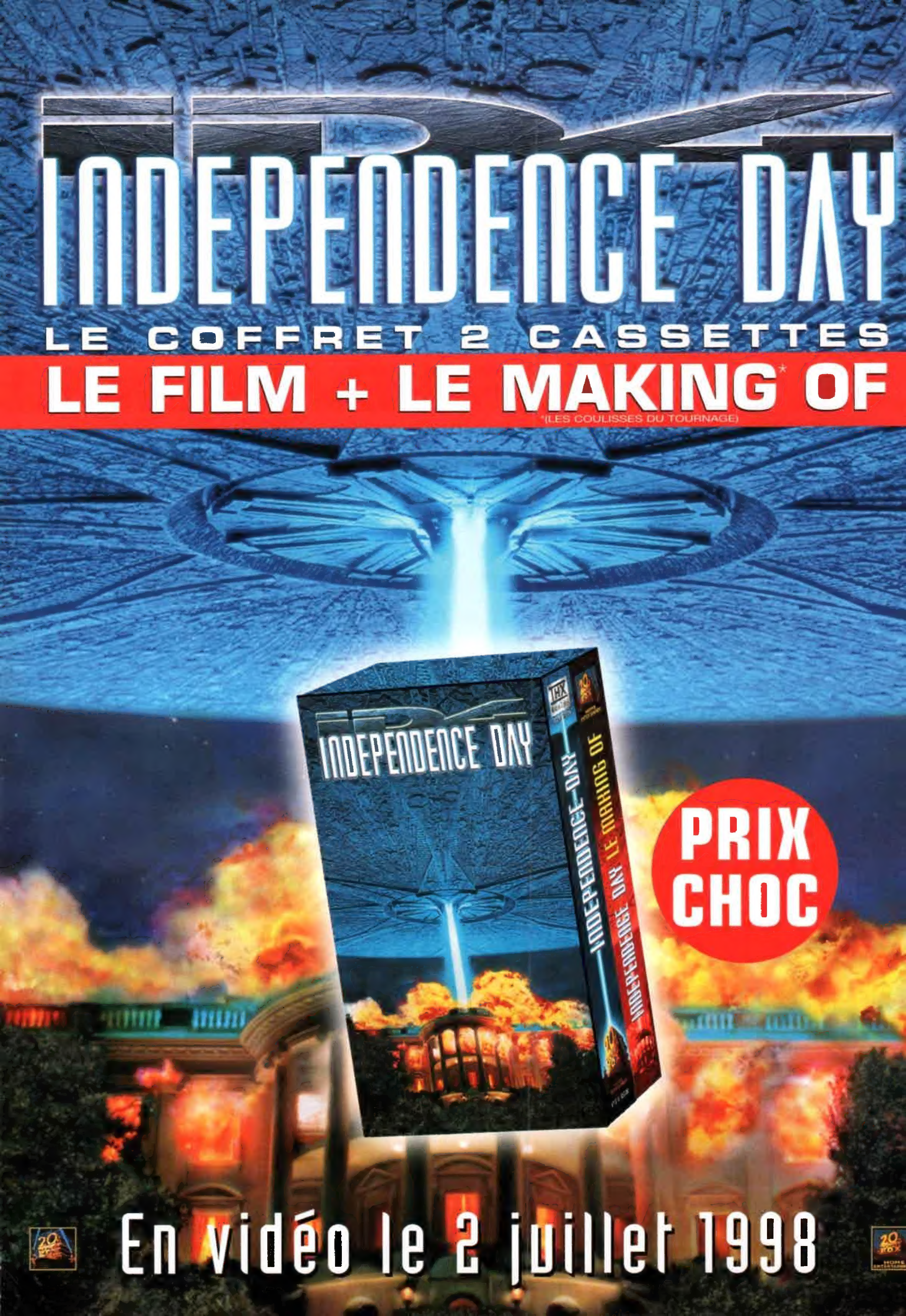
Nom / Prénom

Adresse

Code Postal / Ville

Téléphone

Signature



ID4
INDEPENDENCE DAY
LE COFFRET 2 CASSETTES
LE FILM + LE MAKING* OF
*(LES COULISSES DU TOURNAGE)
INDEPENDENCE DAY
INDEPENDENCE DAY
INDEPENDENCE DAY LE MAKING OF
PRIX CHOC
En vidéo le 2 juillet 1998